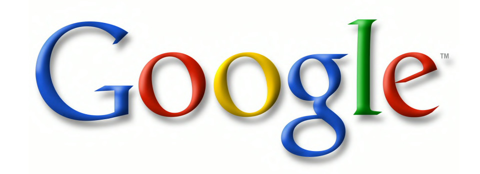






INTRODUCTION
A L'ÉTUDE
DE LA SCIENCE DU LANGAGE

DU MÊME AUTEUR:

TRADUCTIONS :

Compendio di Grammatica comparativa dello antico indiano, greco ed italico di A. Schleicher, e Lessico delle radici indo-italo-greche di L. Meyer, recati in italiano, etc., Torino-Firenze, E. Lœscher, 1869.

Teorica dei suoni e delle forme della lingua latina, ad uso delle scuole, del Dr E. Schweizer-Sidler, prima versione italiana con note, Roma-Torino-Firenze, E. Lœscher, 1871.

ÉCRITS ORIGINAUX:

Il Dio supremo dei Greci nelle epopee omeriche, dissertazione, Torino, 1865.

Grammatica storico-comparativa della lingua latina, giusta i risultati degli studi più recenti, brevemente esposta agl' Italiani e specialmente ai professori di lingue classiche, Roma-Torino-Firenze, E. Lœscher, 1871.

Prelezione al corso di linguistica nel Circolo filologico di Torino detta il 3 dicembre 1871, Torino, 1871.

Formazione del futuro attivo negl'idiomi italici ed ellenici, dissertazione storico-comparativa, Roma-Torino-Firenze, E. Lœscher, 1871.

Delle relazioni tra lo insegnamento delle lingue comparate e gli studi filosofici e letterari, discorso, Torino, 1872.

Monographies sur la glottologie et sur l'instruction publique en Italie, publiées dans la *Rivista di filologia e d'istruzione classica*, Turin, 1872-73.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT:

Glottologia aria recentissima, cenni storici-critici.
Nuovi studi intorno alla istruzione in Italia.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 6962.

INTRODUCTION

A L'ÉTUDE

DE LA

SCIENCE DU LANGAGE

PAR

DOMENICO PEZZI

DOCTEUR AGRÉGÉ DE LA FACULTÉ DES LETTRES ET DE
PHILOSOPHIE A L'UNIVERSITÉ DE TURIN

Traduit de l'italien sur le texte, entièrement refondu par l'auteur

PAR

V. NOURRISSON

PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS
33, RUE DE SEINE ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33

1875

PRÉFACE

Lorsque, dans l'été de 1869, j'achevais rapidement ces quelques pages pour les placer en tête de ma traduction d'une notable partie du *Compendium* de A. Schleicher (1), je ne pouvais certes pas éspérer qu'elles auraient un jour l'honneur d'être traduites en une des langues les plus remarquables, tant par la civilisation du peuple qui la parle que par sa diffusion dans le monde civilisé. Pàreil honneur, que je sache, n'a jamais été accordé à aucun livre de glottologie italien : aussi lorsque, après cinq ans, on me demanda mon consentement à une traduction française de cette *Introduction*, je m'empressai de l'accorder, plein de reconnaissance

(1) *Compendio di grammatica comparativa dello antico indiano, greco ed italico di A. Schleicher*, e *Lessico delle radici indo-italo-greche di L. Meyer*. Traduction italienne de D. Pezzi, Turin, 1869.

pour le lettré qui veut bien remplir cette tâche, aussi honorable pour moi qu'elle est pénible pour lui. Mais je sentis bientôt que mon devoir, mon très-pressant devoir, était d'améliorer mon œuvre autant que cela m'était possible, et je me mis donc sans hésiter au travail, que je trouvai plus difficile et plus long que je n'avais pu le prévoir.

Le genre de littérature scientifique auquel se rattache ce livre peut rendre de grands services à la science, — j'en suis convaincu, malgré l'opinion de certains Aristarques, — en alléchant, en initiant les profanes, et en provoquant, en dirigeant, dans une certaine mesure, les études de ceux qui sont déjà initiés, et enfin en excitant à des considérations synthétiques certains esprits voués exclusivement, pendant longtemps, à des observations et à des analyses plus ténues. Mais les livres de cette nature ne peuvent atteindre ce noble but qu'aux trois conditions suivantes : 1° ils doivent exposer avec la plus scrupuleuse exactitude les résultats

principaux de la science dont on s'occupe, se gardant religieusement de donner pour certain ce qui est encore incertain, de proclamer théorème universellement admis ce qui n'est qu'hypothèse de quelques-uns, — vice d'un grand nombre d'écrivains, qui ne sont pas tous obscurs, — et cela par amour de brièveté, de clarté, de système, de dogmatisme, ou pour n'importe quelle autre raison; 2° ils doivent être autant d'excitations et d'invitations à des études étendues et profondes; 3° ils doivent fournir au lecteur ces indications bibliographiques et autres sans lesquelles il ne pourrait marcher d'un pas sûr et rapide dans les voies ardues de la science. Pour que la présente *Introduction* réponde à ces exigences, je n'ai épargné ni temps, ni fatigues, soit pour la corriger, soit pour l'agrandir; et les additions sont telles et en si grand nombre que je puis, sans fatuité, affirmer l'avoir refaite.

Dans les œuvres qui résument en peu de pages les conclusions de recherches très-variées,

longues et étendues, la critique, même la moins perçante, découvre vite de nombreux et importants défauts; mais la critique judicieuse et loyale ne tarde pas à reconnaître de bonne grâce que ces défauts ne peuvent être tous imputés à l'insuffisance ou à la négligence de l'auteur, et avoue que la plupart procèdent de causes inhérentes à la nature intime d'œuvres de ce genre. Bien que profondément convaincu, du reste, de l'imperfection de mon travail, une espérance qui m'est chère surmonte cette conviction et me rend joyeux, celle que mon ouvrage ne sera peut-être pas entièrement inutile à la progression toujours croissante du culte de la science nouvelle dans la patrie d'Eugène Burnouf.

D. Pezzi.

Turin, le 18 août 1874.

INTRODUCTION

A L'ÉTUDE DE LA SCIENCE DU LANGAGE (1)

I

Sommaire : La science du langage. I. Dénomination. — II. Définition. — III. Division. — IV. But. — V. Méthode. — VI. Formation. — VII. Rapports avec l'anthropologie. — VIII. Différence entre la science du langage et l'étude pratique des langues, entre la science du langage et la philologie.

§ I (2). — La science du langage, quoique adulte, n'a pas encore reçu de nom qui ait été

(1) K.-W. Heyse, *System der Sprachwissenschaft*, Berlin, 1856. M. Müller, *Lectures on the science of language* (traduction française de G. Harris et Perrot, Paris, 1864), livre excellent, qui devrait être lu non-seulement par les savants, mais par tous ceux qui se piquent de culture. Whitney, *Language and the study of language*, London, 1867 (traduction allemande de Julius Jolly sous le titre *Die Sprachwissenschaft*, München, 1874). Whitney, *Oriental and Linguistic Studies*, New-York, 1873. Aug. Boltz, *Die Sprache und ihr Leben*, Offenbach a./M., 1868. Poncel, *Du langage*, etc., Paris-Leipzig, 1867. Curtius G., *Sprache, Sprachen und Völker*, Leipzig, 1868. Benloew, *Aperçu général de la science*

INTRODUCTION

A L'ÉTUDE

DE LA SCIENCE DU LANGAGE

que (1). Ces termes nous font penser à une époque de la vie de cette science, dans laquelle, au lieu de partir de l'analyse attentive des éléments du langage humain pour s'élever, au moyen de ces analyses, aux lois générales et suprêmes du langage, on avait pour habitude de partir d'une théorie de l'intelligence, d'une logique préconçues, et de descendre ensuite aux langues particulières, qui se trouvaient ainsi contraintes de correspondre aux lois supposées (2).

(1) Elle fut appelée *grammaire générale* par les savants de Port-Royal, par Beauzée, Sicard, Verdier, S. de Sacy, Tracy, Estarac, Thurot, Albert-Montémont, Perron, Payne; *grammaire générale analytique*, par Domergue; *grammaire générale synthétique*, par Leber; *grammaire universelle et comparative*, par Court de Gébelin; *grammaire philosophique*, par Thiébault.

(2) Pour donner au lecteur une idée de la méthode de cette dite *grammaire générale*, je cite les phrases suivantes, extraites *ad litteram* de la *Leçon d'ouverture du professeur Bona pour l'inauguration de son cours de grammaire générale à l'université royale de Turin:* « Posons d'abord comme principe que la connaissance de la grammaire générale, c'est-à-dire la connaissance scientifique des principes généraux et immuables des langues se peut obtenir autrement que par la connaissance des matériaux éléments des langues particulières, et par la comparaison de ces idiomes entre

Notre science fut même appelée, bien que rarement, *recherche des langues* (*Sprachforschung*) et *comparaison des langues* (*Sprachvergleichung*), *phonologie*, *étymologie:* de tous ces noms, les deux premiers n'expriment que des opérations scientifiques, non pas la science qui en doit être le résultat ; le second ne désigne même qu'un des devoirs du linguiste; — quant aux deux derniers, ils ne s'appliquent qu'à des parties de la science. Il nous semble que ce même

eux, pour discerner en eux l'absolu du contingent, l'universel du particulier, l'usage du droit... Les lois fondamentales du discours peuvent être connues pareillement de l'homme au moyen de la réflexion, en tournant son activité intellectuelle vers l'analyse de l'élément spirituel du langage, abstraction faite de l'élément formel de celui-ci... L'analyse philosophique de la pensée peut aussi guider vers le but; elle doit même précéder toute chose pour celui qui veut résoudre scientifiquement les problèmes divers de la théorie du langage humain, et en connaître les lois fondamentales » (p. 9-10). — A cette grammaire qui, appliquée aux langues particulières, s'en fait le tyran, conviennent bien les paroles piquantes de Curtius: « La langue doit confirmer ce que nous avons trouvé, ce n'est pas à nous à vouloir apprendre d'elle, mais c'est elle qui doit apprendre de nous. » (*Grundzüge der griechischen Etymologie*), Leipzig, 1869.)

défaut peut être aussi reproché à l'appellation *philosophie du langage*, parce que, rigoureusement parlant, elle ne correspond qu'à la partie la plus élevée, mais aussi la plus ardue et la moins certaine de notre science.

Il est donc manifeste, d'après les considérations précédentes, que les appellations que nous avons énumérées procèdent de concepts plus ou moins imparfaits de la science du langage, et ainsi ou bien la confondent avec d'autres disciplines, ou bien n'en désignent que des fonctions isolées, des parties distinctes, et ne la saisissent jamais dans son unité. Comment donc faut-il la nommer? L'appellerons-nous, avec beaucoup de Français, *linguistique*, et, avec quelques Allemands, *glottique* (1) ou *glottologie?* Qu'il nous soit permis d'observer avec Schleicher et M. Müller que le mot *linguistique*, du latin *lingua* avec désinence grecque, est un mot de forme essentiellement moderne — pres-

(1) Nom adopté par Schleicher et opposé par lui à la dénomination *linguistique*.

que barbare — et qu'à ce titre il ne peut plaire à celui qui étudie le langage; d'autre part, le mot *glottique* n'a pas encore reçu la sanction toute puissante de l'usage. Nous appellerons donc notre science *science du langage* (1).

§ II. — La science du langage n'est pas autre chose qu'un ensemble organique, c'est-à-dire un système de connaissances ayant pour objet le langage humain.

§ III (2). — Ainsi que toute autre science relativement à son objet, la nôtre doit, relativement au langage, se proposer et tenter de résoudre les deux problèmes suivants : 1° Qu'est-ce que le langage ? 2° Pourquoi est-il ce qu'il est ? Ainsi, le devoir lui incombe de rechercher la nature de la parole et d'en découvrir les causes. A ces deux devoirs correspondent deux

(1) Cependant pour la brièveté et la variété du discours, nous nous servirons quelquefois des mots *linguistique* et *glottologie*, nom qui plaît à M. Ascoli.

(2) Heyse, *System*, etc., introd. Schleicher, *Die deutsche Sprache*, introd., VI. Steinthal, *Abriss der Sprachwissenschaft*, introd.

parties de la science : la première a pour objet le langage considéré dans son être ; la seconde étudie le langage considéré dans les raisons de son être. La première partie pourrait s'appeler *descriptive*, la deuxième *philosophique*. Commençons par la première.

De même que l'idée abstraite du langage ne se révèle à nous que rendue concrète dans les langues innombrables de l'humanité, de même l'étude du langage doit se résoudre dans l'étude des idiomes, c'est-à-dire des moyens, extraordinairement nombreux, par lesquels le genre humain, dans la diversité des races et dans la succession du temps, a exprimé la pensée. Maintenant, soumettant à l'analyse n'importe quelle langue à riche structure, ce qui se présente à nous tout d'abord, c'est la construction syntactique, qui consiste dans la réunion de plusieurs mots dont le plus grand nombre se décomposent en un thème (simple ou composé) et en un suffixe de la flexion verbale ou nominale ; le thème, à son tour, se

montre communément constitué par une racine et un ou plusieurs suffixes; enfin, racines et suffixes de n'importe quel genre consistent en un ou plusieurs sons. Autant sont nombreux les éléments du langage humain, autant sont nombreuses les sections en lesquelles se divise la première partie (descriptive ou historique) de la glottologie (1), sections auxquelles il appartient de rechercher et d'exposer la nature de tous ces éléments, leur genèse, leur fonction (2) et leur développement dans le temps.

Le dictionnaire ne doit pas être compris dans ce système: une grammaire complète l'absorbe entièrement, parce qu'elle doit étudier les mots sous tous les aspects qui s'offrent à l'exploration scientifique. Livre essentiellement empirique, au but plus pratique que théorique, il ne peut être admis comme partie de la science.

(1) Il faut noter que nous décrivons ici une grammaire complète.

(2) Par *fonction* d'un mot ou d'une forme grammaticale on entend, en linguistique, l'office dévolu à cette forme ou à ce mot, de contenir une signification quelconque.

Aux vastes études décrites ci-dessus on peut, on doit évidemment, vu la brièveté de la vie individuelle, assigner des limites plus ou moins étroites de famille et de temps. La science du langage dans son ensemble, aussi bien que chacune des parties en lesquelles elle se divise, peut être restreinte à l'étude de plusieurs langues parentes, c'est-à-dire appartenant à la même souche : la science qui étudie ces langues dans leurs rapports mutuels se nomme *grammaire comparée*. Ainsi l'on peut étudier un idiome dans l'ensemble de son organisme ou seulement dans une de ses parties, pendant toutes ou du moins pendant plusieurs périodes de sa mystérieuse existence, et en suivre les vicissitudes; c'est la tâche de la *grammaire historique*. On nommera donc *historico-comparative* la grammaire qui étudie plusieurs langues parentes dans plusieurs époques de leur vie (1).

(1) Nous parlerons de cette forme de la science grammaticale avec plus de détails que de toutes les autres, en traitant de la linguistique, particulièrement dans les notices historiques relatives à la formation de cette science.

Comme il n'est pas possible, du reste, d'étudier comparativement plusieurs langues dans une période donnée de leur vie (pourvu qu'elle ne soit pas la plus ancienne), sans avoir recours aux périodes précédentes; comme il n'est pas non plus possible d'étudier historiquement une seule langue, et de l'isoler en fait des relations existantes entre elle et les autres langues, parce que toute étude vraiment scientifique d'une langue doit demander à son histoire et à sa parenté tous les éclaircissements qui ressortent des faits autrement inaccessibles à la science, il en résulte que l'élément historique et l'élément comparatif ne peuvent pas être séparés. Donc, toute grammaire historique doit être comparative, et toute grammaire comparative doit être historique. Il y a cependant une différence : c'est que, dans l'étude d'une seule langue, l'élément historique ressort mieux que l'élément comparatif, tandis que, dans l'étude de plusieurs langues, l'élément comparatif est plus en saillie; de là le nom

de grammaire comparée qui lui a été donné.

Le fait une fois reconnu, le problème des causes s'impose à notre esprit et le pousse à une nouvelle et plus difficile recherche. Nous arrivons à la deuxième partie de la science du langage, qui doit décrire les phénomènes recueillis et classés par la première, non pas comme des faits purement fortuits, comme des jeux du hasard, mais bien comme des formes dans lesquelles devait se réaliser l'idée du langage, comme une conséquence logique du concept du langage humain, considéré dans ses rapports intimes avec la nature humaine, le génie divers des races, les conditions physiques, intellectuelles et morales, dans lesquelles se sont formées les langues de la terre. Le grand nombre des faits qu'il faut soumettre à l'examen, la nouveauté de la recherche, le danger de prendre nos fantaisies individuelles pour autant de révélations de la vérité, rendent éminemment difficile et incertain ce labeur suprême de notre science.

C'est ici qu'il faut remarquer combien est grande la différence entre l'ancienne et la nouvelle philosophie du langage. Celle-ci part des faits, celle-là des idées; l'une, d'une conception des langues vaste et profonde, l'autre, d'un *schema* logique, étranger au langage, qui lui est souvent rebelle; celle-ci s'efforce d'embrasser en elle toutes les langues de la terre, ou du moins les principaux types caractéristiques du langage; celle-là se vante de faire abstraction, par une méthode négative, des formes des idiomes particuliers. L'une recherche les caractères du langage dans le langage même; l'autre, dans le champ de la pensée; l'une s'efforce de faire surgir les idées des faits, l'autre torture ces faits avec la violence d'une formule préconçue. Voilà pourquoi l'ancienne philosophie du langage n'en découvrit jamais le secret, n'en sut jamais deviner l'énigme, ne le saisit jamais dans sa vie, dans ses mouvements, dans son éternel devenir; ce n'est qu'à la science nouvelle que se sont révélées sa nature et ses

transformations. Et cette science seule obtient et obtiendra toujours davantage cette certitude, privilége propre des sciences, qui, dans leurs investigations, — on dirait presque dans leurs divinations, — partent d'une étude sérieuse des faits; celle-là, au contraire, alla et ira toujours se changeant, elle et le *schema* logique qu'elle veut imposer au langage.

§ IV. — La science du langage a pour but la connaissance du langage humain, considéré comme une des fonctions de la vie, comme une des plus vastes et des plus profondes révélations de la nature humaine. Celui qui cultive cette science n'aspire à connaître les langues que dans le simple but d'apprendre *ce qu'est le langage*. Cela n'empêche pas que, tout en demeurant sur les sommets vertigineux de la spéculation, elle n'éclaire de temps en temps de sa lumière des sciences plus humbles et plus pratiques.

§ V. — Quelle voie prendra cette science pour atteindre son but? Rappelons au lecteur qu'é-

tudier le langage, c'est étudier la vie humaine dans une de ses plus grandes et plus intimes manifestations, et que, par suite, la science du langage est une partie de la science de l'homme. Il faudra donc adopter et suivre, dans l'étude du parler humain, cette méthode sévère que notre siècle, plus que tous ses devanciers, a introduite dans l'étude de l'homme, la même méthode à laquelle les naturalistes doivent leurs plus belles victoires et leurs plus utiles conquêtes de la vérité. Notre science contemporaine, instruite par d'amers désenchantements, dressée par l'expérience, ne croit plus aux fallacieuses promesses de certains systèmes dont la vanité éclate aussitôt que la critique s'approche d'eux; elle a dit adieu pour toujours aux songes menteurs dans lesquels s'est complue sa jeunesse sans expérience; elle aime mieux conquérir pas à pas, avec l'observation pour arme, la terre promise de la vérité, que de s'élancer follement contre celle-ci, et, pour prix de sa vaine et téméraire ardeur, la voir de

loin sans l'atteindre jamais. La science de notre siècle est plus assagie et plus patiente; convaincue que les forces ne peuvent être étudiées que dans leurs actes, dans leurs manifestations uniques; convaincue que l'humanité ne se révèle que dans l'histoire, c'est à celle-ci qu'elle demande, c'est d'elle qu'elle attend la révélation toujours plus complète de ce grand mystère qu'on nomme la nature humaine. La vieille psychologie a donné naissance à l'histoire, vraie conscience de l'humanité (1). De là, dans l'étude de la parole humaine, c'est-à-dire de l'humanité parlante, la nécessité de recueillir

(1) Sur la méthode nouvelle dans l'étude de la nature humaine, voyez A. Comte, dans le *Cours de philosophie positive*, Paris, 1830-42, I, p. 32 et suiv.; III, p. 761 et suiv., etc. — G. Stuart Mill, *A system of logic ratiocinative and inductive*, London, 1843. — Sur l'introduction de l'élément historique dans les études psychologiques, voyez E. Renan, dans la préface de son livre *Averroès et l'Averroïsme* (Paris, 1861) : « Le trait caractéristique du dix-neuvième siècle, dit-il, est d'avoir substitué la méthode historique à la méthode dogmatique, dans toutes les études relatives à l'esprit humain... La science de l'esprit humain, c'est de même l'histoire de l'esprit humain, et non pas seulement l'analyse des rouages de l'âme individuelle. »

avant tout le plus grand nombre possible de faits concernant le langage. Il faut ensuite les classer d'après une comparaison attentive, dans laquelle il doit être tenu rigoureusement compte de leurs parentés mutuelles, plus des parentés grammaticales que des parentés lexicales (1), parce que les premières sont plus intimes, et par suite, plus caractéristiques que les deuxièmes (2). De ce travail, conduit par les véritables principes de la nouvelle méthode comparative, résultent des concepts généraux, c'est-à-dire des lois; ces lois, comparées entre elles, donnent graduellement lieu à d'autres

(1) Nous réclamons l'indulgence du lecteur pour ce mot, par lequel on a l'habitude de désigner tout ce qui appartient au dictionnaire d'une langue, en opposition à la grammaire de cette même langue.

(2) Pour démontrer que plusieurs langues appartiennent à la même souche, il ne suffit pas, suivant la science moderne, de prouver que chacune d'elles contient un nombre considérable de mots voisins de ceux des autres langues (parenté lexicale), mais il est nécessaire de montrer les analogies existantes entre les systèmes grammaticaux de ces langues (parenté grammaticale), car la grammaire, comme le dit M. Müller (lect. 2, sér. I), est le sang et l'âme du langage.

lois toujours plus générales. Demander à la nature humaine, au génie des races et des peuples particuliers, aux conditions physiques, intellectuelles et morales au milieu desquelles se sont développées les langues, les causes de ces suprêmes principes du langage humain, voilà la tâche la plus haute et la plus ardue, que, préparée par les investigations précédentes, et comme pour les couronner, se propose la science du langage.

§ VI (3). — Cette méthode trouve une éclatante confirmation dans le *processus* historique de notre science, dans sa genèse, comme aussi dans celle de toutes les sciences naturelles. Il nous faut ici distinguer trois périodes : la pre-

(1) M. Müller, lect. 3, 4, 5. Benfey, *Geschichte der Sprachwissenschaft und orientalischen Philologie in Deutschland*, etc., München, 1869. Lersch, *Die Sprachphilosophie der Alten*, Bonn, 1838-41. Steinthal, *Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechen und Rœmern mit besonderer Rücksicht auf die Logik*, Berlin, 1863. Schœmann G.-F., *Die Lehre von den Redetheilen nach den Alten dargestellt*, Berlin, 1862. Schmidt K.-E.-A., *Beitræge zur Geschichte der Grammatik des Griechischen und des Lateinischen*, Halle, 1859. Græfenhan, *Geschichte der klassischen*

mière a pour caractère le collectionnement des faits; la deuxième, la comparaison et la classification de ces faits; la troisième, la recherche attentive de leurs causes. Si l'on tente, comme cela arrive assez souvent, de violer cet ordre, qui est une nécessité de l'intelligence humaine; si l'on construit des systèmes avant d'avoir recueilli, comparé et classé convenablement les faits, qui seuls en sont la base solide, on tombe alors dans ces erreurs qui, lorsqu'elles nous sont révélées par l'histoire de la science, éveilleraient le rire si elles n'excitaient pas la pitié.

Nous ne rechercherons pas, avec le très-savant historien de la science du langage (1), les premières traces du penser glottologique dans

Philologie im Alterthum, Bonn, 1843. Ascoli, *Studi orientali e linguistici*, I, Milano, 1854, p. 26-44. Wiseman, *Su la connessione delle scienze colla religione rivelata* (traduction italienne), Milan, 1856; raisonnement 1er et 2e. Predari, *Origine e progresso dello studio delle lingue orientali in Italia*, Milano, 1842. Bréal, dans l'Introduction du premier volume de la *Grammaire comparée* de Bopp, traduite par lui en français, Paris, 1866.

(1) Benfey, *Geschichte*, etc., p. 17-35.

le développement de l'écriture figurative, et surtout dans celui de l'écriture phonétique; nous ne les chercherons pas non plus dans ces passages bibliques où est mise en relief, avec tant de force, la valeur de la parole, ni dans ces indices de culture grammaticale et lexicale que nous offre la bibliothèque d'argile qui nous est venue de l'antique Assyrie, ni enfin dans la tentative digne de remarque du roi égyptien Psamméticus pour découvrir le langage primitif de l'humanité. Notre point de départ sera l'Inde antique, et passant sous silence l'apothéose de la parole renfermée dans les *Vêdas*, où la langue, devenue dans le cours du temps de plus en plus obscure, rendit nécessaires des investigations glottologiques facilitées par ses propres formes, nous remarquerons seulement combien fut familière aux brahmanes l'idée de réduire la totalité de leur langue à un petit nombre de racines, et cela cinq siècles au moins avant l'ère vulgaire. Nous noterons encore que les études poursui-

vies sur leur langue maternelle les conduisirent à la formation de ce chef-d'œuvre, qu'on appelle la *Grammaire* de Pāṇini (1).

Le problème du langage devait s'imposer et s'imposa en effet à l'esprit grec, qui, par le mot λόγος, exprimait les rapports intimes du langage avec la pensée et la conscience qu'il en avait; ce problème attira d'abord à lui les spéculations des philosophes, puis les recherches des grammairiens. Mais les philosophes

(1) Il paraît que ce grand maître de l'indien antique a vécu dans la première partie du quatrième siècle avant J.-C. et avait fait, dans son travail, une synthèse des résultats conquis par ses prédécesseurs, dont on peut faire monter le nombre à soixante-quatre. La *Grammaire* de Pāṇini consiste en 8 livres, chaque livre ayant 4 sections, divisées en règles simples et brèves (environ 4,000). C'est, malgré sa brièveté, un travail très-complet, surtout pour la théorie des sons, de la dérivation et de la flexion, mais beaucoup moins pour la syntaxe, suivant l'habitude générale des grammairiens indiens. Ce qu'il y a d'admirable dans ce livre, c'est la richesse des matières et souvent aussi la finesse de la critique, que ne pouvait pas encore aider la méthode historico-comparative. L'anatomie et la physiologie indiennes du langage sanskrit exercèrent une très-heureuse influence sur le développement de la glottologie moderne. — Voy. Goldstücker *Pāṇini*, etc., London, 1861.

grecs, parmi lesquels nous devons spécialement rappeler les sophistes, Platon (1), Aristote (2), les stoïques, étudièrent le langage non pas en lui-même et pour lui-même, mais dans ses relations avec la pensée, et afin de mieux connaître la pensée ; leurs études furent donc plutôt logiques que linguistiques. Et lorsqu'ils se rapprochèrent (3) davantage d'un examen de la parole, ils se proposèrent tantôt les problèmes les plus élevés et ainsi les plus malaisés à résoudre, et travaillèrent à leur solution, dépourvus en fait de toute préparation sérieuse (4), tantôt s'égarèrent en se livrant à

(1) Deutschle, *Die platonische Sprachphilosophie*, Marburg, 1852. Benfey, *Ueber die Aufgabe des platonischen Dialogs « Kratylos »*, Gœttingen, 1866.

(2) Séguier, *La philosophie du langage exposée d'après Aristote*, Paris, 1838.

(3) Parmi les philosophes, ce furent les stoïciens qui préparèrent la voie aux futurs grammairiens.

(4) Un problème célèbre dans l'histoire de la science du langage, c'est celui de savoir de quelle manière le verbe humain se lie à l'objet dont il est le signe phonique, si cette liaison est de nature ou de convention. Beaucoup de nobles esprits grecs s'attachèrent à ce problème (qui ne demeura pas étranger non plus à la spéculation indienne). Platon,

des tentatives de recherches étymologiques, sans avoir aucune conscience de la vraie méthode. Il est vrai qu'ils furent les premiers en Europe à discerner les unes des autres les parties du discours, et à proposer ces termes techniques qui constituèrent ensuite ce qu'on appelle la nomenclature grammaticale (1), mais le sens primitif de ces termes, plutôt logique que linguistique, dut plus d'une fois s'altérer pour devenir apte à exprimer les parties de la langue et leurs rapports.

Ignorant et méprisant les langues étrangères auxquelles ils appliquaient, avec un orgueil

dans le *Cratyle*, admet une liaison naturelle, du moins pour sa langue idéale; au contraire, Aristote pense que la parole existe en vertu d'une convention (ξυνθήκη); Epicure et les stoïciens croyaient à l'origine naturelle (φύσει, non θέσει) du langage,

(1) Ainsi Aristote remarqua la différence entre l'ὄνομα, le ῥῆμα, et le σύνδεσμος; il introduisit le nom de πτῶσις, mais sans avoir de ce terme une idée bien claire. Les stoïciens remarquèrent l'ἄρθρον, déterminèrent l'idée de πτῶσις, distinguèrent les cas divers, perfectionnèrent la théorie du verbe et des conjonctions, et facilitèrent la tâche par leurs découvertes, et plus encore par les problèmes qu'ils soulevèrent.

païen, l'épithète de barbares, les Grecs ne pouvaient en tirer ni la connaissance d'un nombre de faits suffisant pour l'analyse du langage, ni les stimulants nécessaires à l'étude de leur propre langue. L'idiome national d'un peuple est trop intimement lié à la nature de ce peuple, pour que celui-ci puisse, pour ainsi dire, le détacher de lui-même et le poser devant lui comme quelque chose d'extrinsèque et d'objectif, comme une matière à observations et à analyses; il faut que la connaissance d'une langue étrangère, en offrant à notre attention des moyens divers d'exprimer la pensée, nous invite et presque nous oblige à réfléchir sur ces moyens dont nous étions les possesseurs inconscients (1). Pour assister à la naissance de la vraie science grammaticale grecque, il faut

(1) De là le mot profond de Gœthe : « Celui qui ne connaît aucune langue étrangère ne connaît pas la sienne propre. » De là aussi, dit Heyse, « la raison scientifique pour laquelle la théorie des langues étrangères précède communément la théorie de la nôtre et lui sert de base. » (*System der Sprachwissenschaft*, § 4.)

donc descendre de l'époque de Périclès jusqu'à l'époque alexandrine : les grandes créations de l'âge classique s'offraient alors aux savants grecs comme un passé artistique si différent du présent, qu'il pouvait être choisi comme thème d'investigations critiques ; en outre, les variantes nombreuses et discordantes entre elles qui se rencontraient dans un grand nombre d'exemplaires des poëmes homériques poussèrent les éditeurs, parmi lesquels se signalèrent Zénodote (1) d'Ephèse et Aristarque de Samothrace, à des études critiques et comparatives, et ces études, étendues ensuite par leurs élèves et leurs émules aux textes des autres grands écrivains, rendirent nécessaire un examen attentif des faits grammaticaux. De la sorte, les éléments d'une grammaire grecque furent promptement recueillis : il ne restait plus qu'à les fondre en un livre. Ce dernier travail fut fait à Rome, où Cratès de Mallos, contempo-

(1) Sur la valeur critique de Zénodote, voyez l'*Iliade* de A. Pierron, introd., 2 vol. in-8, Paris, 1869. (*Trad.*)

rain et adversaire (1) du grand Aristarque, et ambassadeur d'Attalos, roi de Pergame, avait créé l'étude du grec par quelques leçons (ἀκροάσεις), suivies, un demi-siècle environ plus tard, par des leçons sur les lettres latines, données par L. E. Stilo à un certain nombre d'auditeurs choisis, parmi lesquels se trouvaient Lucilius (2), Varron (3), Cicéron (4), Jules

(1) Il faut donner ici un souvenir à la fameuse lutte des analogistes et des anomalistes. Les premiers, parmi lesquels Aristarque, découvraient dans la langue une régularité dominante que les seconds, parmi lesquels Cratès, niaient. Suivant les premiers, les catégories idéalement égales sont signifiées par le langage au moyen de formes phoniques égales : d'après les derniers, les formes phoniques des mots catégoriquement égaux sont entre elles plus ou moins distinctes. Les uns critiquaient et voulaient corriger à leur guise tout ce qui, dans le langage, heurtait leurs prétendues lois glottiques ; les autres défendaient les droits de l'usage.

(2) Il paraît qu'il avait consacré le neuvième livre de ses *Satires* à la réforme de l'orthographe.

(3) Il avait écrit vingt-quatre livres *de lingua latina* dont il ne nous reste que six (V-X), et incomplets encore. C'est une œuvre remarquable en sa qualité de premier essai européen d'une grande grammaire, et aussi par l'étonnante érudition et le soin qui s'y révèlent, mais où l'on peut constater de nombreux défauts de critique, d'ordre et de clarté.

(4) Cicéron est cité par ses contemporains comme une au-

César (1). Ce fut sous Pompée que vécut et enseigna à Rome Dionysios de Thrace, qui composa pour les Romains la première grammaire élémentaire et pratique de la langue grecque. Parmi les grammairiens postérieurs, nous ne mentionnerons, au deuxième siècle, que Apollonius Dyscole (2), et son fils Hérodien, au quatrième siècle, Donatus (3), et au sixième, Priscien (4).

Pendant ce temps, heurtées par le choc ter-

torité en matières grammaticales. J. César lui dédia le livre *De analogia*.

(1) Il composa le livre ci-dessus tout en combattant les Gaulois ; ce fut lui qui inventa le terme *ablatif*.

(2) Il naquit à Alexandrie au commencement du deuxième siècle, et composa un grand nombre d'œuvres concernant toutes les parties de la grammaire grecque. Il ne nous en a été conservé qu'un petit nombre, trop peu pour que nous puissions déterminer exactement leurs rapports réciproques. Mais, outre un certain nombre de fragments, il nous reste la meilleure partie de son chef-d'œuvre, la syntaxe, qui témoigne de l'action puissante et favorable exercée par le génie grec sur le progrès de cette science. Il faut regretter que le vaillant savant alexandrin n'ait guère surpassé ses prédécesseurs dans les explications étymologiques des mots, et n'ait pas tenu compte de l'affinité du grec et du latin, affinité qui avait été déjà signalée par d'autres grammairiens, parmi lesquels il suffira de mentionner ce Tyrannio qui écrivit le

rible de l'idée chrétienne, tombaient les funestes barrières qui divisaient les peuples et les langues. En proclamant uniques l'origine, la nature, les droits des hommes; en substituant au mot *barbare* le mot *frères*; en envoyant les apôtres propager la nouvelle foi; en posant la Bible comme livre sacré et inspiré, le christianisme favorisa, plus qu'on ne le pense, le développement des études linguistiques.

traité Περὶ τῆς ῥωμαϊκῆς διαλέκτου ὅτι ἐστὶν ἐκ τῆς ἑλληνικῆς. Voyez Egger, *Apollonius Dyscole*, *Essai sur l'histoire des théories grammaticales dans l'antiquité*, Paris, 1854.

(3 *de la page précéd.*) Elius Donatus, par deux ouvrages, constitua la grammaire latine qui fut employée dans les écoles du moyen âge. Il donna son nom à ce genre de travaux.

(4 *de la page précéd.*) Priscien vivait sous Justinien à Constantinople. Il nous a laissé dix-huit livres de commentaires sur la grammaire : c'est l'œuvre la plus étendue, ayant rapport au langage, que nous ayons héritée de l'antiquité. Sa manière de traiter les phénomènes grammaticaux est souvent grossièrement empirique : d'autres fois cependant il profite des travaux grecs. Il ne faut pas non plus oublier qu'il compare souvent le latin avec le grec, surtout avec l'éolien. La grammaire latine qui s'enseigne dans nos écoles est encore, essentiellement, la grammaire de Donat et de Priscien !

Mais, pour assister à l'éclosion en Europe (1) de ces nouveaux germes de science, apportés par le christianisme à la société nouvelle, il nous faut descendre jusqu'aux derniers siècles du moyen âge. Bien que les invasions sarrasines, et plus tard les invasions mongoles, les croisades, les missions, le commerce aient été

(1) « En Europe, » avons-nous dit, parce que, pendant que celle-ci s'ensevelissait dans les épaisses ténèbres du moyen âge, une culture nouvelle, et très-riche, bien que ni profonde ni créatrice, se développait rapidement en Asie et répandait sa lumière sur Europe. Cette culture asiatique mérite notre attention, autant par les études poursuivies sur l'arabe — rendues nécessaires, en grande partie, par le Koran, et si étendues que, dans un ouvrage terminé en 1467, on cite deux mille cinq cents grammairiens, lexicographes, philologues —; que par les travaux accomplis suivant la méthode arabe, et relatifs à l'hébreu. Suivant Benfey (*Geschichte*, etc., p. 202-4), le premier qui introduisit le système tri-littéral des Arabes, en le développant, dans l'exposition des racines hébraïques, fut Abu Zakarja Jachya ben Daûd, ou Jehuda Chajjug, vers l'an 1000: le premier auteur d'une grammaire complète et systématique de l'hébreu est Jona ibn Gannach (Abu'l Walîd Merwân), vers le commencement du onzième siècle; nous devons également à ce dernier un dictionnaire complet de cette langue. La grammaire et le lexique de David Qimchi (douzième et treizième siècles) ne contribuèrent pas peu à l'introduction en Europe des études hébraïques.

autant d'occasions et de stimulants pour les investigations linguistiques, le moyen âge pourtant ne s'y sentit pas attiré et négligea presque entièrement ce genre d'études. Ceux qui, en petit nombre, s'efforçaient d'apprendre les idiomes étrangers, étaient poussés par des motifs religieux ou des visées commerciales ou politiques, mais non pas par le noble désir de pénétrer intimement le mystère du langage humain (1).

Quelques auteurs donnent, comme première date certaine dans l'histoire des études orientales en Italie et en Europe, le concile de Vienne, ouvert en l'année 1311, dans lequel le pape Clément V promulgua des lois pour ordonner que, dans les lieux où siégeait la curie romaine, dans l'université de Bologne et dans

(1) Parmi les travaux glottologiques du treizième siècle, mentionnons la grammaire latine (*Doctrinale puerorum*) du père Alexandre de Villa Dei, enseignant à Paris, écrite en vers léonins, et usitée encore au seizième siècle ! N'oublions pas non plus le grand lexique latin de Giovanni de Balbis, de Gênes. Le traité de Dante, *De vulgari eloquentia*, appartient aux premières années du quatorzième siècle.

celles de quelques autres villes mentionnées dans ces lois, devaient se trouver deux professeurs de langue hébraïque, deux d'arabe, deux de chaldéen, qui feraient des traductions latines d'après ces langues, pour l'instruction de la jeunesse. Mais déjà se réveillait le culte enthousiaste de l'antiquité classique, ce culte qui, par lui-même assez peu propice aux vraies études linguistiques, trouva dans le siècle suivant de nouveaux ministres et de nouveaux dévots, lorsque, quittant les rives désolées du Bosphore, les savants de Constantinople se réfugièrent en Italie comme dans une nouvelle patrie, apportant avec eux, comme l'Enée virgilien ses pénates arrachés aux fureurs grecques, les souvenirs sacrés et les précieux trésors de l'art antique. Reproduire ce monde splendide, qui se révélait, entouré des formes les plus séductrices de l'art italo-grec, aux yeux fatigués de la longue nuit du moyen âge; s'efforcer de ressusciter, après des siècles, un passé irrévocable; se fondre esthétiquement en lui et

se refaire hommes antiques, tel fut le rêve, l'idéal artistique des savants du quinzième siècle. Il ne faut donc pas s'étonner outre mesure si les études linguistiques furent peu en faveur alors : car, sauf l'hébreu, par respect pour les saintes Ecritures, toutes les langues étaient réputées indignes d'entrer en parallèle avec les deux langues classiques (1).

(1) Nous voulons seulement indiquer, par ces paroles, les tendances générales de ce siècle, et non pas nier qu'il n'ait eu aussi ses gloires sur le terrain linguistique. Et, pour nous borner à l'Italie, nous donnerons un souvenir à Lauro Quirini, qui fut probablement le premier auteur chrétien d'une grammaire hébraïque (*Introductio ad linguam sanctam*, 1462), antérieure de près d un demi-siècle à celle publiée par Reuchlin (1506), et donnée à tort par Benfey (*Geschichte*, etc., p. 217) comme la première ayant pour auteur un Européen étranger au judaïsme. Mentionnons aussi G. Crestone, auquel on attribue le premier vocabulaire grec qui ait été imprimé (1480) ; Pic de la Mirandole, orientaliste. Les premières typographies arabes et hébraïques qui aient été vues dans le monde furent établies en Italie ; la première édition de la Bible complète en langue hébraïque vit le jour à Soncino; elle fut suivie, au commencement du siècle suivant, par la très-célèbre édition du Koran en langue originale, achevée par Sante Pagnini à Venise (1530), et plus tard entièrement détruite sur l'ordre de Clément VII, épouvanté par l'invasion turque qui menaçait alors le sort de l'Europe. C'est à Milan

Cela nous conduit à l'année 1500. — La découverte du nouveau monde a élargi l'horizon de la science européenne; de nouveaux peuples et de nouvelles langues lui sont révélés. La Réforme frémit en Allemagne et menace d'envahir l'Europe; catholiques et protestants se mesurent du regard; entre eux, thème de disputes théologiques innombrables, un livre oriental et sémitique, la Bible. L'imprimerie répand et éternise la pensée.

A l'activité religieuse et politique de ce siècle répond son ardeur pour l'étude des langues. Il est à peine besoin de nommer les grands savants qui laissèrent des traces profondes et durables de leur passage sur le ter-

que fut publiée la première grammaire grecque à l'usage des étrangers, celle de Constantino Lascaris (1476). Il serait aussi gravement injuste d'oublier que, si l'ardeur qu'on apportait alors au culte des lettres grecques et latines arrachait peut-être un grand nombre d'esprits éminents à l'étude d'autres idiomes, si l'étude même des deux langues classiques fut bien plus philologique que linguistique, ces grands efforts donnèrent néanmoins une impulsion même à l'investigation analytique du langage, témoin le livre de J.-C. Scaliger, *De causis linguæ latinæ,* Lugduni Batavorum, 1540.

rain des sciences classiques. Qui ne connaît Jules-César et Joseph-Juste Scaliger, Sanzio, Robert Estienne (1), Reuchlin et Mélanchthon, qui propagèrent la connaissance du grec en Allemagne, et Henri Estienne? (2) Robert Estienne écrivit même une grammaire française (1557); huit ans après, Thierry publia son lexique français-latin. Au commencement du seizième siècle (1525) parurent les *Prose* de Bembo, c'est-à-dire les premiers canons grammaticaux de la langue italienne. Peu de temps après commencèrent les travaux sur la langue allemande, et l'étude de plusieurs autres idiomes d'Europe fut inaugurée de 1500 à 1600.

La lutte religieuse rendit nécessaire une étude étendue et profonde de l'hébreu et des langues parentes, dont on ne tarda pas à découvrir la connexion; le persan s'adjoignit aux idiomes sémitiques comme subsidiaire de l'exé-

(1) *Thesaurus linguæ latinæ*, Parisiis, 1531.
(2) *Thesaurus græcæ linguæ*, Parisiis, 1572.

gèse biblique, pour faciliter les missions et comme langue diplomatique et littéraire de l'Orient (1). C'est de ces premières investigations de l'Orient que nous voyons sortir les premiers travaux de collection et de comparaison connus, les *polyglottes* (2), qui donnèrent naissance eux-mêmes à de précieux lexiques, à de nombreuses dissertations, à d'importants travaux herméneutiques et comparatifs dont sortit une philologie orientale (3).

(1) Quelques voyageurs, et le premier de tous, Pigafetta, compagnon de Magelhaen dans son voyage autour du monde (1519-22), donnèrent quelques notions des langues inconnues à l'Europe de ce temps et en recueillirent des fragments. Au seizième siècle appartiennent même les premiers renseignements connus sur les langues américaines. — Nous parlerons plus loin du voyageur Sassetti.

(2) On appelle, par *antonomasie*, *polyglottes* les éditions de la Bible en plusieurs langues. Le premier qui en conçut l'idée est Alde Manuce l'aîné, ainsi qu'il ressort d'une de ses lettres en date de 1503. Il en publia un essai sur une feuille volante, imprimé sur trois colonnes en hébreu, grec et latin. Le savant évêque Giustiniani, bien que peu riche, publia en 1516, à ses frais, le premier psautier polyglotte : il avait disposé pour l'impression une traduction également polyglotte de tout le Nouveau Testament, mais la mort l'empêcha de la publier.

Le grand nombre de faits glottiques découverts fit naître le désir de les relier entre eux, et l'on tenta pour cela d'en découvrir les rapports mutuels. On commençait à reconnaître la parenté du grec et du latin; plus évidente encore était celle des langues sémitiques comparées entre elles ; on se demanda alors si l'on pouvait relier les premières aux deuxièmes. Ce fut l'origine d'une suite de comparaisons qui, faites

Les plus célèbres polyglottes sont : la *Complutense*, l'*Antverpiana*, la *Parisina* et la *Waltoniana*.

Il faut aussi mentionner ici les collections de traductions en diverses langues de l'Oraison dominicale, rassemblées le plus souvent par les missionnaires. Le naturaliste Gessner fut le premier qui eut l'idée de réunir ces collections à un catalogue des langues connues qui parut en 1555 sous le titre de *Mithridates*, prélude de l'immense travail publié plus tard sous le même nom par Adelung et Vater. Sa collection fut suivie d'autres toujours plus riches.

(3 *de la page précéd.*) Teseo Ambrogio, du comté d'Albonese en Lomellina, avant tous les autres, exposa les lois grammaticales de plusieurs idiomes orientaux dans l'*Introductio in chaldaicam linguam, syriacam atque armenicam et decem alias linguas*, etc., dont l'impression, commencée à Ferrare en 1537, fut terminée à Pavie en 1539: l'ouvrage français de Postel lui est inférieur, si ce n'en est pas un plagiat. Les Italiens, alors, par leurs écrits et par leur enseignement, enseignaient aux étrangers les langues orientales.

sans méthode, n'atteignirent pas leur but, mais qui furent autant de stimulants vers d'autres recherches, et dont témoignèrent, dans le siècle dont nous parlons, G. Postel, Bibliander (Buchmann), C. Gessner, J.-G. Scaliger, et Guichard, Crucigero au commencement du siècle suivant, c'est-à-dire du dix-septième.

Dans l'intervalle, l'homme qui partage avec Galilée la gloire d'avoir traité la science physique suivant la véritable méthode, pressentait, dans les profondeurs cachées de son génie, la science philosophique du langage. François Bacon de Vérulam concevait, méditait, esquissait la première ébauche d'une philosophie du langage et la transmettait à la postérité (1).

(1) «... Cogitatione complexi sumus grammaticam quandam quæ non analogiam verborum ad invicem, sed analogiam inter verba et res, sive rationem, sedulo inquirat : citra tamen eam, quæ logicæ subservit, hermeniam. Vestigia certe rationis verba sunt... Illa demum, ut arbitramur, foret nobilissima grammaticæ species, si quis in linguis plurimis, tam eruditis quam vulgaribus eximie doctus de variis linguarum proprietatibus tractaret ; in quibus quæque excellat, in quibus deficiat, ostendens. Ita enim et linguæ mutuo commercio locupletari possint, et fiet ex iis, quæ in singulis

Le triomphe de notre science fut puissamment avancé et l'extension de ses limites facilitée par un événement solennel du commencement du dix-septième siècle auquel nous sommes parvenus. Nous voulons parler de la congrégation *de propaganda fide* fondée par Grégoire XV, développée par Urbain VIII, et suivie de plusieurs autres fondations semblables dans d'autres villes. A la propagande catholique vint s'ajouter la protestante, déjà régie par des lois stables vers la moitié du siècle dont nous parlons. Il était évidemment utile à la grande institution romaine d'introduire en elle l'étude du plus grand nombre possible de langues, afin que, préparés à leur noble devoir, pussent

linguis pulchra sunt (tanquam Venus Apellis) orationis ipsius quædam formosissima imago, et exemplar quoddam insigne, ad sensus animi rite exprimendos. Atque una etiam hoc pacto capientur signa haud levia, sed observatu digna (quod fortasse quispiam non putaret) de ingeniis et moribus populorum et nationum ex linguis ipsorum.... Non abs re igitur fuerit grammaticam philosophantem a simplici et literaria distinguere et desideratam ponere. » Bacon, *The Works*, London, 1753, vol. III, p. 107.

partir les missionnaires qu'elle envoyait dans toutes les parties de la terre. Elle devint donc un centre d'études que devaient grandement favoriser les mêmes missionnaires, revenus des contrées lointaines dont ils avaient étudié et même parfois réuni les langues sous forme d'ébauches de grammaires et de lexiques. Divers autres faits conspirèrent, avec les missions, aux succès de la glottologie : l'extension croissante du commerce européen, l'occupation d'un grand nombre de pays en dehors de l'Europe, le développement de l'empire russe et les voyages de plusieurs savants avides de nouvelles découvertes linguistiques (1).

Un des plus renommés entre tous ceux qui cultivaient les langues classiques fut G.-G. Voss (2), qui, dans ses recherches grammaticales et lexicales, mais surtout dans les premières, donna le premier modèle d'une méthode

(1) Parmi ceux-ci se distinguèrent, dans ce siècle, les Hollandais Witsen et le judicieux Reland.

(2) *Aristarcus, sive de arte grammatica,* Amstelodami, 1635. *Etymologicon linguæ latinæ, ibid.*, 1662.

aussi sûre que pouvait le permettre l'état de la science de son temps. Du Cange aussi est célèbre par ses recherches personnelles sur la basse latinité et la grécité inférieure. Ménage n'est pas non plus indigne d'être mentionné pour ses travaux sur l'origine du français et de l'italien. En 1660, parut la *Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal*, fruit des spéculations et des observations de plusieurs savants, surtout de Lancelot et Arnaud : les effets de ce travail furent considérables, comme nous le verrons tout à l'heure en traitant des études glottologiques du siècle suivant. — Pourquoi, malgré tant d'activité, au milieu d'une telle abondance d'éléments, ne surgit pas, deux siècles plus tôt, la science du langage?

C'est qu'une erreur étrange viciait ces recherches et les rendait inutiles. Le problème linguistique avait été posé de telle sorte qu'une solution capable de révéler la nature du langage humain n'était pas possible. La linguistique cherchait la langue primitive de l'humanité.

Interprétant le passage de la Bible où est racontée la confusion des langues (1), la plupart des commentateurs pensaient que cette confusion ne devait pas être comprise comme une destruction complète du langage primitif, mais seulement comme une cause de telles et si nombreuses altérations, au sein de cette langue primitive, que ces diverses modifications étaient devenues les langues parlées par les hommes. Le problème linguistique se formulait donc ainsi : Quel est le langage primitif, et quelles sont les relations de ce langage avec les autres idiomes ? La solution de la deuxième partie de ce problème dépendait évidemment de celle de la première, qui fut diversement résolue, comme pouvait être résolu un problème de cette nature ! (2) Néanmoins, la croyance en la pri-

(1) Genèse XL.

(2) Gorop soutenait la primitivité du hollandais, Welb et d'autres savants celle du chinois ; Perron tenait pour le celte ; d'autres pour une des langues sémitiques, et, parmi ceux-ci, les uns cherchaient le langage d'Adam dans l'abyssin, les autres dans le syriaque, d'autres enfin dans l'hébreu, qui réunit le plus grand nombre de voix.

mitivité de l'hébreu prévalut. Démontrer la manière dont l'idiome hébraïque avait donné naissance aux autres langues humaines, telle était la tâche que se proposait la linguistique des dix-septième et dix-huitième siècles, consacrée à la recherche du langage primitif. De même que les astronomes antérieurs au triomphe des idées de Copernic devaient, dans leur explication des mouvements des astres, partir du théorème, supposé vrai, que la terre est le centre de l'univers, de même les linguistes devaient, dans l'analyse des idiomes qu'ils étudiaient, partir de l'hébreu, considéré par beaucoup comme la langue primitive, mère de toutes les autres.

Un des premiers à se révolter contre ce préjugé, qui enchaînait la science à la solution d'un problème insoluble, fut Leibnitz (1). Dans une lettre à Tenzel, il affirme hautement ne pas croire à l'hébreu comme langue d'Adam et

(1) Neff, *G.-W. Leibnitz als Sprachforscher und Etymologe*, Heidelberg, 1871.

mère de toutes les autres (1). Et cela ne lui suffit pas : il proclame la nécessité de la méthode inductive, enseignant que « l'étude des langues ne doit pas être conduite par d'autres principes que ceux des sciences exactes (2). » Fidèle à son opinion, il exhorta les voyageurs, les missionnaires, les princes, les empereurs (3) à recueillir tous les faits relatifs aux langues même les plus incultes (4), et composa lui-même une

(1) « Linguam Hebraicam primigeniam dicere idem est ac dicere truncos arborum esse primigenios, seu regionem dari, ubi trunci pro arboribus nascantur. Talia fingi possunt, sed non conveniunt legibus naturæ et harmoniæ rerum, id est sapientiæ divinæ... Illud tantum quæri cum ratione potest, « *an lingua Hebra cum cognatis sit origini vicinior,* « *quam cæteræ, et fontium verorum retinentior.* » *G. G. Leibnitzii Opera omnia*, Genevæ, 1768. T. VI, part. 2, p. 232. Hermann von der Hardt écrivait à ce sujet à Leibnitz : « Primorum illorum hominum linguam dudum exspirasse, et incertum plane esse, an hodierna lingua Hebraica ullam adhuc similitudinem referat. » *Ibid.*, p. 226.

(2) Leibnitz, cité par M. Müller, lect. 4, sér. 1.

(3) On connaît sa lettre à Pierre le Grand (26 octobre 1713), qui fut certainement une des causes qui firent commencer des recherches sur l'extraordinaire variété des langues de l'empire russe.

(4) « Deinde optarem... ab hominibus linguarum peritis dictionariola edi, quibus plerarumque linguarum cognitarum

table des termes les plus usités, comme étant les plus propres à être traduits dans les diverses langues et comparés entre eux. Il comprit l'importance de l'étude des dialectes pour pénétrer plus intimement dans la structure de son propre idiome (1). Il reconnut un grand nombre d'analogies lexicales entre le grec, le latin, l'allemand, le français, mais il les attribuait à une commune origine scythe (2). L'importance historique de la linguistique se révéla à son vaste et profond esprit : il vit que rien ne peut

radices atque primariæ voces continerentur, adiecto grammaticæ cuiusque compendiolo, etc. » T. VI, part. 1, p. 89 : « Etiam atque etiam cogitandum censeo per amicos, quos toto orbe habes, ut aliarum quoque Africæ illius abditæ, litoralium pariter ac mediterranearum linguarum ad te proveniant specimina. Et consultissimum erit, dominicam orationem una quaque lingua exprimi, ut habeamus communem mensuram comparationis. In eandem quæso curam et in Asia aliisque terrarum locis incumbe. » *Ibid.*, p. 106.

(1) « Ad linguæ nostræ (scilicet germanicæ) perfectam notitiam opus foret dialectos quoque provinciarum Germaniæ cognosci, vocesque proprias notari. » T. VI, part. 1, p. 106.

(2) « Vocabula innumera, Græcis, Latinis, Germanis, Gallis communia, ad origines communes ex Scythia refero. » T. VI, part. 2, p. 87.

remplacer les langues pour démontrer les origines et nous révéler la parenté des peuples (1). Cette vérité illuminait aussi l'esprit de Vico, qui la recueillait dans ses œuvres et surtout dans la *Scienza nuova* (2). Si l'on pense à ce que fut Leibnitz, on ne s'étonnera pas de voir attribuer en grande partie à son influence les grands travaux de collection postérieurs au siècle dernier et surtout de la dernière moitié dudit siècle.

Et vraiment, comme pour remplir les vœux exprimés dans la lettre à Pierre le Grand, parurent alors les travaux remarquables de Strahlenberg (1730) sur les nombreuses langues de

(1) « Cum nihil maiorem ad antiquas populorum origines indagandas lucem præbeat quam *collatio linguarum*, etc. » T. VI, part. 2, p. 228. « Je trouve que rien ne sert davantage à juger les connexions des peuples que les langues. » *Ibid.*, p. 227. Voy. aussi p. 140 et 188 : « Cum remotæ *Gentium origines* Historiam transcendant, *Linguæ* nobis præstant veterum monumentorum vicem. » T. IV, part. 2, p. 186

(2) « Les langages vulgaires doivent être les plus graves témoins des antiques coutumes des peuples, qui se célébraient dans le temps où ils formaient les langues. » Vico, *Principii di Scienza nuova*, lib. (XVII), t. V, p. 99 de l'édition Ferrari, Milan, 1835-44.

l'empire russe, ainsi que ceux d'Eberhard Fischer, de Güldenstädt et de Pallas, travaux qui favorisèrent considérablement le mouvement vers l'investigation scientifique. Bacmeister (1773) y prit l'idée de comparer toutes les langues alors connues, au moyen de locutions traduites en chacune de ces langues. Catherine de Russie (1) a, elle aussi, la gloire d'avoir, par la parole et par l'exemple, favorisé ces études. Pendant plusieurs mois, elle vécut solitaire, traduisant, en autant de langues qu'elle le pouvait, une liste de cent noms russes au moins choisis par elle: elle découvrit des parentés inattendues, et commença à dresser de ses propres mains des tables comparatives. Les ambassadeurs russes furent chargés d'amasser des matériaux linguistiques; des professeurs allemands furent invités à envoyer des grammaires et des dictionnaires; Washington

(1) F. Adelung, *Catharinens der Grossen Verdienste um die vergleichende Sprachenkunde*, Saint-Pétersbourg, 1815.

lui-même, pour être agréable à l'impératrice, ordonna que la liste des mots choisis par elle fût traduite en dialectes américains. Distraite par d'autres soins, la czarine chargea le naturaliste Pallas de continuer l'œuvre entreprise et de la préparer pour l'impression, et, en 1787, parut à Saint-Pétersbourg le premier, en 1789 le second volume de ce grand travail (1), dans lesquels sont comprises les langues européennes et asiatiques. Le troisième volume ne fût jamais publié, mais une seconde édition, faite par les soins de Jankievitsch de Miriewa (1790-91), contient des idiomes d'Afrique et d'Amérique (2), sans combler pourtant toutes les lacunes que

(1) Avec titre russe et latin (*Linguarum totius orbis vocabularia comparativa.* Augustissimæ cura collecta. Sectionis primæ, linguas Asiæ et Europæ complexæ pars prior (p. 411), pars posterior (p. 491). Il y manque encore des échantillons de plusieurs langues européennes et asiatiques. Les mots de toute sorte comparés atteignent le chiffre de 285: les langues et les dialectes celui de 200 (149 d'Asie, 51 d'Europe).

(2) Cette deuxième édition comprend 272 langues, desquelles 164 appartiennent à l'Asie, 55 à l'Europe, 30 à l'Afrique et 23 à l'Amérique.

l'on pouvait reprocher à la première. Cette œuvre servit certainement à accroître le zèle pour les recherches linguistiques, mais on y constate les déplorables effets de la hâte avec laquelle elle fut publiée (1), et de la négligence absolue dans laquelle est tenu le caractère grammatical des langues particulières, c'est-à-dire leur nature intime.

Nous arrivons maintenant à un homme dont on peut louer au même degré l'étendue de l'érudition, la profondeur de la pensée, et l'inclination aux recherches glottologiques. Missionnaire au milieu des tribus polyglottes d'Amérique, le jésuite espagnol Lorenzo Hervas y Pandura fut surpris de la grande variété des langues qu'il rencontrait, et se proposa de consacrer au langage une grande partie de l'immense travail qu'il méditait alors : *l'Idée de l'univers*. Par l'ordre religieux auquel il appar-

(1) Que la première édition ait été publiée prématurément pour calmer l'impatience de la czarine, c'est qu'a déclaré Pallas lui-même, ainsi que nous le montre Klaproth (*Asia polyglotta*, Paris, 1823, p. VII).

tenait, il put recevoir de précieuses informations, qu'il ajouta à celles qu'il avait recueillies lui-même avec une ardeur infatigable. Il réunit des échantillons de plus de trois cents langues, ainsi que les faits s'y rapportant: il composa des grammaires de plus de quarante (1). Son but, en composant son œuvre principale, le *Catalogue*, était de rechercher l'origine et le *nexus* généalogique des peuples au moyen des langues. La partie descriptive de son travail est par suite peu développée; en outre, les idiomes africains n'y figurent pas. Il reconnaissait aux langues diverses origines, et, pour en expliquer la grande variété, il avait recours à la confusion de la tour de Babel; il exposa, avec autant d'exactitude que le lui permettait l'état des connaissances de son époque, la liaison

(1) Les volumes XVII-XXI de l'*Idée de l'univers* (Césena, 1778-87) contiennent des écrits relatifs au langage, parmi lesquels, entre autres, le chef-d'œuvre d'Hervas, le *Catalogue des langues connues*, etc. L'édition de Césena est de beaucoup inférieure à l'édition espagnole (*Catalogo de las lenguas de las naciones conocidas*, Madrid, 1800-5).

généalogique des langues. Il surpassa ses prédécesseurs par sa manière de traiter les idiomes américains, et par ses vues sur la parenté, soutenue par lui, de l'indo-chinois et du chinois; il leur fut supérieur aussi, en reconnaissant entre d'autres langues plusieurs indices de parenté, qu'il ne sut cependant expliquer autrement que par des emprunts de mots. Nous terminerons ce que nous avions à dire de lui, en signalant son mérite d'avoir fait ressortir, par son enseignement et ses recherches, le principe fécond que, dans les comparaisons glottiques, la grammaire a bien autrement d'importance que le dictionnaire : principe généralement violé de son temps, et au moyen duquel il concourut aux futurs triomphes de la science du langage.

Le *Mithridates* (1), œuvre très-étendue, com-

(1) *Mithridates oder allgemeine Sprachenkunde*, etc., avec *Pater Noster* comme échantillon dans presque cinq cents langues et dialectes, Berlin, 1806-17. Cette œuvre comprend quatre volumes : T. I, 1806, langues du continent asiatique et du monde insulaire; t. II, 1809, langues euro-

mencée par Jean-Christophe Adelung, continuée et terminée beaucoup plus heureusement par le très-savant Jean-Severin Vater et Frédéric Adelung, fils du précédent, est une synthèse assez complète de la vieille glottologie. L'ordre dans lequel y sont distribuées les langues, est encore l'ordre géographique, mais on y découvre aussi, autant que cela pouvait se faire alors, et subordonné au premier, l'ordre généalogique. C'est au deuxième volume de cet ouvrage que se rapporte, annexe très-importante, la célèbre monographie du basque, par Wilhelm de Humboldt, dans laquelle ce grand esprit tenta le premier d'élever la glottologie à la dignité d'une science indépendante de l'ethnologie, dont elle n'avait été considérée jusqu'alors que comme la servante. Après le *Mithridates*, qu'il nous soit permis de rappeler l'*Atlas ethnographique* de Balbi (Paris, 1826).

péennes; t. III, œuvre exclusive de Vater, divisées en trois sections : 1re, 1812, langues africaines; 2e et 3e, 1813-1816, langues américaines; t. IV, 1817, supplément de F. Adelung et de Vater, etc.

Il est à peine besoin de dire que c'est à ce beau zèle pour les recherches linguistiques, que sont dus les premiers essais de traités grammaticaux et lexicaux de diverses langues. D'illustres et nombreux adorateurs cultivaient déjà les langues sémitiques et les deux idiomes classiques. Citons, parmi les maîtres dans l'étude des premières, Schultens, Schröder, Tychsen, Michaelis, Eichhorn, et surtout Reiske : dans celle des deuxièmes, Forcellini (1), et les philologues de l'école hollandaise, Hemsterhuis, Walckenaer, Lennep, Ruhnken, Scheid. Les trois premiers se préoccupent beaucoup d'étymologie, de telle sorte que Ruhnken, dans son *Elogium T. Hemsterhusii* (2), osa affirmer que celui-ci avait découvert la « ratio verissima originum græcarum, » et que « latinæ linguæ origines nemo mortalium ante Hemsterhusium recte cognovit » ! Mais, durant la vie de ces trois philologues, il ne parut aucun ouvrage qui pût révéler

(1) *Totius latinitatis lexicon*, Patavii, 1771.
(2) *Opuscula varii argumenti*, Lugduni Batavorum, 1823, t. I.

cette si grande et si renommée science étymologique dont Scheid (1) se fit l'interprète. Ces analyses des deux langues classiques (et spécialement du grec, dont le latin était considéré comme un dialecte) n'aboutirent qu'à la prétention absurde de vouloir réduire les éléments de ces deux langues si riches à cinq verbes primitifs fabriqués par ces philologues. Tout en accordant à ces savants l'honneur d'avoir fait quelques heureuses observations, il faut bien admettre pourtant que l'action exercée par eux sur l'étude du grec et du latin ne servit qu'à démontrer la stérilité de la comparaison exclusive de ces deux langues. Ainsi les hypothèses bizarres de tous ces systèmes déblayaient le chemin de la vraie glottologie.

Notre exposition serait trop incomplète si nous ne faisions pas mention, au moins en

(1) Lennep, *Etymologicum linguæ græcæ*, etc. (édité par Scheid), Utraiecti, 1790. Struchtmeyer, *Rudimenta linguæ græcæ*, etc. (revus par Scheid), Zütphen, 1784. Voyez sur cette école le jugement de G. Hermann dans le célèbre livre *De emendanda ratione græcæ grammaticæ*, Lipsiæ, 1801.

courant, des opinions de quelques savants du siècle dont nous parlons, relativement à l'origine et au développement du langage. L'hypothèse de l'origine humaine du langage fut soutenue par de Brosses (1), Court de Gébelin (2), Burnett lord Monboddo (3), penseur éminent; mais, tandis que de Brosses en exclut tout arbitraire, Monboddo admet au contraire chez l'homme une activité consciente formatrice du langage; celui-là ne reconnaît comme primitive qu'une seule langue, celui-ci croyait à la possibilité de diverses inventions du langage. La plupart des Allemands (parmi lesquels Süssmilch) jusqu'à Herder (4), soutinrent avec Rousseau l'hypothèse de l'origine divine du langage. Il ne faut pas non plus condamner entièrement à l'oubli les tentatives

(1) *Traité de la formation mécanique des langues*, Paris, 1765.

(2) *Monde primitif*, Paris, 1775-81.

(3) *On the origin and progress of language*, Edimbourg, 1774-92.

(4) *Ueber den Ursprung der Sprache*, Berlin, 1772.

de ce siècle pour construire une grammaire générale et philosophique, en prenant comme point de départ les langues nationales et les deux classiques, proposées comme modèles, et en s'efforçant d'accorder leurs phènomènes particuliers avec les lois universelles de la logique. Cette étude ne fut pas sans utilité, surtout pour la connaissance de l'usage et de la nature des parties du discours dans les langues les plus connues : la France s'y fit surtout remarquer avec Beauzée, de Sacy (1), l'Allemagne avec A. F. Bernhardi (2), l'Angleterre avec Harris (3), Horne Tooke (4), génie surprenant, précurseur de la science nouvelle.

Et cependant, malgré cette abondance d'éléments, recueillis avec tant de peine et tant

(1) *Principes de grammaire générale*, etc., Paris, an VII de la République.

(2) *Sprachlehre*, Berlin, 1801-3. *Anfangsgründe der Sprachwissenschaft*, Berlin, 1805.

(3) *Hermes, or a philosophical inquiry concerning language and universal grammar*, London, 1751.

(4) Ἔπεα πτερόεντα, *or the diversions of Purley*, London, 1786-1805.

d'amour, la science du langage ne se levait pas encore; le langage humain était toujours l'Isis voilée, le sphinx qui n'a pas encore trouvé l'Œdipe divinateur. Les langues, suivant la belle comparaison de Wiseman et de M. Müller, semblaient flotter, comme des îles, dans l'océan du parler humain; elles ne se réunissaient pas encore pour former de grands continents.

La science du langage n'était pas sortie, et, dirons-nous, ne pouvait sortir ni du rapprochement du grec et du latin, ni de l'étude comparative des idiomes sémitiques. En réalité, les deux langues classiques étaient, dans leurs formes, trop éloignées de leur état primitif, trop altérées par le temps et par l'art, pour pouvoir révéler le secret de leurs origines, et les langues sémitiques avaient accoutumé de croire l'oreille juge unique et sans appel des analogies phoniques. En outre, les différences qui se montrent entre elles, et leurs transformations dans le temps, ne sont pas de nature à procurer au chercheur des matériaux suffisants pour des

recherches fécondes en découvertes glottologiques. Dépourvue de principes certains, de méthode sûre, l'étymologie méritait encore le reproche de Leibnitz : « Scis enim, quam proclive sit quidvis ex quavis lingua exsculpere », et le mot railleur de Voltaire, qui la définissait une science dans laquelle « les voyelles ne font rien et les consonnes fort peu de chose ».

Mais alors commençait à se révéler au génie critique européen un idiome qui, par la transparence de son organisme éminemment régulier, livrait le secret des formations linguistiques les plus compliquées ; un idiome déjà réduit en système par les grammairiens nationaux avec une merveilleuse puissance d'analyse, système qui n'est pas très-loin de la perfection ; un idiome, enfin, dans lequel les nombreuses et intimes relations qu'il possède avec un grand nombre de langues d'Asie et d'Europe apparaissaient en partie même aux moins clairvoyants. C'était la langue de la poésie lyrico-religieuse, de l'épopée, du drame, de la

philosophie indiennes, le sanskrit, dans lequel la linguistique trouva à la fois, suivant le mot de Boltz, son microscope et l'appareil sur lequel il devait être employé.

Que cette langue fût réellement la langue antique de l'Inde, c'est ce que prouvaient de très-importants arguments, parmi lesquels, pour ne citer que les plus puissants, la nature évidemment sanskrite d'un très-grand nombre de noms de personnes et de lieux indiens conservés par les écrivains grecs avant et après l'expédition d'Alexandre et dans les auteurs latins ; les relations entre Indiens et Chinois du troisième siècle avant J.-C. jusqu'au dixième après l'ère chrétienne (1) ; et celles qui eurent lieu ensuite entre Indiens et Musulmans (2), à

(1) Le vif désir de visiter la patrie du bouddhisme et de s'instruire plus profondément dans cette doctrine, attira de la Chine dans l'Inde un grand nombre de pèlerins. Les nombreux noms religieux et philosophiques par eux mentionnés, de courts paradigmes de déclinaison et de conjugaison indienne insérés dans le journal de Hiouen-Thsang (septième siècle après Jésus-Christ), prouvent que le sanskrit était la langue littéraire de l'Inde de ce temps.

partir du dixième jusqu'au dix-septième siècle. Le sanskrit était déjà connu de quelques Européens établis dans l'Inde, et surtout des missionnaires, malgré les nombreux et graves obstacles qui, en ce pays et à cette époque, s'opposaient à l'étude de cet idiome.

Filippo Sassetti, noble marchand florentin, fut peut-être le premier, dans une lettre à Pier Vettori (17 janvier 1585), à parler de la langue en usage alors dans l'Inde, où il se trouvait, langue différente de celle de la religion et de la littérature, et à noter quelques ressemblances entre les noms italiens et indiens. Au commencement du siècle suivant, un autre Italien, Roberto de' Nobili da Montepulciano, missionnaire jésuite, pénétra si avant dans la langue, la littérature, la religion et l'antique civilisation indiennes, qu'il pouvait citer des ouvrages qui, même dans les conditions actuelles de la

(2 *de la page précéd.*) Entre autres, Abu Rihan al Birûni écrivit un excellent livre sur la littérature et la science contemporaines de l'Inde.

philologie sanskrite, ne sont connus que d'un petit nombre de savants pouvant lire les manuscrits indiens, et qu'il put être pris pour un brahmane prêchant un quatrième *Vêda* (1) retrouvé par lui (2). On trouve, en 1664, le missionnaire allemand Heinrich Roth, si versé dans le sanskrit qu'il pouvait controverser avec les brahmanes. Le missionnaire jésuite Hanxleden, qui séjourna dans l'Inde de 1699 à 1732, fut le premier Européen qui écrivit une grammaire sanskrite : il composa même un dictionnaire malabar-sanskrit-portugais et d'autres travaux dont aucun, au grand détriment des études indiennes, ne fut édité. Dans les premières années du siècle dernier, le Français Mathurin Veyssière la Croze et les Allemands Schultze, Bayer et Walter (le premier et le troisième de ceux-ci appartenaient aux missions) remarquèrent des analogies entre le sanskrit et d'autres langues

(1) Voy. ci-dessous, II, § IV.

(2) On dit qu'il eut recours à ce moyen pour convertir au christianisme la partie la plus élevée de la population au milieu de laquelle il vivait.

de même souche. Peu de temps après (1740), un jésuite français, Pons, donna des renseignements très-précieux sur la langue, la religion, les systèmes philosophiques, la littérature et la science de l'Inde, et enrichit la Bibliothèque royale à Paris d'une nombreuse et variée collection de manuscrits indiens, sur lesquels travaillèrent plus tard les plus grands indianistes. En 1767, le Père Cœurdoux, chargé par le savant Barthélemy, quatre ans auparavant, de rédiger une grammaire et un dictionnaire sanskrits, répondit par une lettre accompagnée d'une *Question proposée à M. l'abbé Barthélemy et aux autres membres de l'Académie des Belles-Lettres et Inscriptions* (1), conçue comme suit : *D'où vient que dans la langue samscroutane il se trouve un grand nombre de mots qui lui sont communs avec le latin et avec le grec, et surtout avec le latin ?* Et il y joignit quatre tableaux de mots et de formes grammaticales. Ecartant

(1) *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres et Inscriptions*, t. XLIX, p. 647-697.

l'hypothèse vulgaire de rapports et d'emprunts mutuels entre les peuples qui parlaient ces langues, et se fondant sur des ressemblances constatées et connues, tant verbales que grammaticales, il concluait à la parenté originelle des Indiens, des Grecs et des Latins. Lue en 1768, cette lettre ne fut publiée qu'en 1808, vingt-deux ans après que la grande vérité avait été, comme nous allons bientôt le voir, proclamée par Jones. En 1776, apparurent, comme préambule de Halhed au nouveau code du Bengale (1), les premières notions exactes relatives à la langue et à la littérature sanskrites. Il faut rappeler aussi que Halhed déjà, en 1778,

(1) Il n'est pas inutile de rappeler au lecteur qu'en 1600 fut constituée, par plusieurs marchands de Londres, la Compagnie des Indes orientales (*the east India company*); qu'en 1698, une nouvelle compagnie voulut lui faire concurrence; qu'après une grande lutte, elles se fondirent en une seule compagnie quelques années plus tard (1708); qu'en 1765, elle parvint à occuper la région du Bengale; qu'ensuite, ayant décidé de gouverner les Indiens d'après leurs lois, elle chargea onze brahmanes de composer un code où seraient compris les principaux règlements d'après lesquels se gouvernaient les indigènes, et que finalement ce code parut en

avait parlé, beaucoup plus explicitement qu'on ne l'avait jamais fait, de la parenté lexicale du sanskrit spécialement avec le persan, le grec et le latin. Au mois d'août 1783, Jones arrivait dans l'Inde ; l'année suivante, il fondait la Société asiatique de Calcutta (Kalikata), pour l'étude de l'histoire, de l'antiquité, des arts, des sciences et de la littérature de l'Asie (1). Son organe fut le journal *Asiatic Researches*, série non interrompue de travaux ayant surtout rapport à l'Inde. Jones, Wilkins, Colebrooke, Wilson et autres éditèrent des grammaires, des dictionnaires et des textes sanskrits (2).

Dans un discours lu par Jones devant cette

1776, traduit en anglais, par les soins de Halhed, sur la version persane établie d'après le texte indien (*a Code of Gentoo law*, etc., soit *Code de la loi des Gentoo*, nom portugais des Hindous); c'est le code dont il est ici question.

(1) Society instituted in Bengal, for inquiring into the history and antiquities, the arts, sciences, and literature of Asia.

(2) Wilkins, marchand anglais, publia à Londres en 1785 la première traduction directe d'un ouvrage indien, la *Bhagavad Gītā*, un des plus remarquables épisodes de l'immense épopée le *Mahābāhrata*. En 1789, parut une traduction la-

Société, en 1786, se trouvent les paroles suivantes, sur lesquelles nous attirons toute l'attention du lecteur : « La langue sanskrite, quelle que soit son antiquité, est d'une admirable structure ; plus parfaite que le grec, plus riche que le latin, plus affinée que toutes deux, néanmoins reliée à l'un et à l'autre par une parenté trop grande, tant dans les racines des

tine, par Jones, de la *Çakuntalā* de Kalidasa, drame qui força tous les hommes de sens et d'intelligence à admirer la poésie indienne, et qui inspira à Gœthe les vers dont voici la traduction : « Veux-tu que les fleurs du printemps, les fruits de l'automne ; veux-tu que ce qui ravit et enchante, ce qui rassasie et nourrit, veux-tu que le ciel et la terre soient contenus dans un seul mot ? je te dis « Çakuntala » et cela dit tout. »

L'honneur d'avoir donné aux Européens la première grammaire sanskrite appartient, comme nous l'avons vu, au Père Hanxleden, et non pas, comme on le croit communément, au missionnaire allemand Paul de Saint-Bartholomée (Johann Philipp Wesdin), qui en édita deux à Rome, la première en 1790, la deuxième en 1804. D'autres grammaires originales furent publiées par Colebrooke (1805), Carey (1806), Wilkins (1808), Forster (1810). Yates (1820), le premier, fit connaître la grammaire indienne de Pāṇini (1810), plusieurs lexiques indiens en 1807 et, en 1808, édita celui de Amarakośa reconstitué ; en 1819, parut le *Dictionnaire sanskri* de Wilson.

verbes que dans les formes grammaticales, pour que cela soit purement l'effet du hasard; ces ressemblances sont si frappantes que nul philologue ne pourrait examiner ces trois langues sans penser qu'elles sont sorties d'une source commune, qui peut-être n'existe plus depuis longtemps. Il y a une raison semblable, bien que moins évidente, pour supposer que le *gotique* et le *celte*, quoique mélangés à un idiome très-différent, ont eu la même origine que le sanskrit ; on pourrait aussi adjoindre à la même famille le *persan* antique (1). » La parenté du sanskrit et du latin semblait si évidente à Paul de Saint-Bartholomée, que, suivant lui : « Indos veteres diceres latine locutos fuisse, Latinos indice (2). »

Ces nouveautés, funestes aux systèmes préconçus relatifs aux langues, surprirent beaucoup de théologiens, de philosophes et de

(1) *Asiatic Researches*, etc., vol. I, London, 1806, p. 422-423.

(2) *Dissertatio de latini sermonis origine et cum orientalibus linguis connexione*, Romæ, 1802.

philologues de ce temps. Ils les accueillirent avec peu de confiance, et même Dugald Stewart, célèbre philosophe écossais, nia sans sourciller l'antiquité de la langue et de la littérature sanskrites, les traitant d'impostures des brahmanes, qui, suivant lui, les auraient formées de toutes pièces sur le modèle de la grecque et de la latine. Monboddo reconnut toute l'importance du sanskrit, mais il en chercha les origines en Egypte. La science sourit et passa outre.

La connaissance de l'antique et sainte langue de l'Inde, connaissance dont, vers la fin du siècle dernier et le commencement du nôtre, les Anglais, presque seuls entre les Européens, pouvaient s'enorgueillir, commença de se répandre en France en 1803, année où Hamilton, officier anglais, retenu prisonnier à Paris (1) après la rupture de la paix d'Amiens et versé dans le sanskrit, initia à cette étude quelques

(1) Il étudiait pendant sa captivité les manuscrits indiens de la Bibliothèque impériale de Paris et en dressait le catalogue.

savants français et allemands, tels que Fauriel, Langlès, Chézy, devenu plus tard le premier professeur de sanskrit en Europe, et Friederich Schlegel, génie éminemment poétique et philosophique, frère d'August Wilhelm. Frédéric Schlegel édita en 1808, à Heidelberg, le livre fameux *Ueber die Sprache und Weisheit der Indier* (*Sur la langue et la sagesse des anciens Indiens*), dans lequel il s'efforce de démontrer l'étroite connexion du sanskrit, tant dans ses racines que dans sa structure intime, avec le grec et le latin, le germanique et le persan ; celle, moins étroite mais pourtant très-remarquable encore, avec l'arménien, le slave et le celte. Il considérait les langues parentes du sanskrit comme autant de dérivations de celui-ci, mais, dans la démonstration qu'il tenta de cette erreur, il fut le premier à se servir de la méthode historico-comparative (c'est à lui que nous devons la dénomination *vergleichende grammatik* « grammaire comparée »), et ainsi l'étude du sanskrit et, en général, des idiomes

nommés par lui *indo-germaniques,* considérés dans leurs parentés réciproques, fut introduite dans la science allemande, ou mieux dans la science européenne. Vingt ans après la publication du livre de F. Schlegel, un des plus grands penseurs du siècle comparait la révélation de l'art et de la science indiens à la découverte d'un nouveau monde (1).

Mais, la parenté des langues indo-germaniques une fois admise, il restait à en faire la grammaire historico-comparative. Il restait à démontrer comment, sorties d'un noyau commun, elles s'étaient modifiées de diverses manières dans le temps et dans l'espace, suivant quelles lois s'étaient accomplies ces modifications, dont chacune de ces langues avait reçu sa forme, son caractère, sa personnalité propres, tout en conservant, plus ou moins fidèlement, l'usage du parler antique dont chacune n'était qu'une forme développée dans le temps. Il restait à faire l'histoire comparée des langues

(1) Hegel, *Werke*, vol. XVI, p. 361, Berlin, 1834.

et contraindre la science à leur assigner une place parmi les disciplines qui étudient l'homme dans son éternel devenir. Ce grand travail devait être et fut en effet le résultat de travaux de nombre et d'étendue divers : les plus généraux donnèrent la méthode, indiquèrent le but aux plus spéciaux ; ceux-ci, à leur tour, apportèrent aux premiers le tribut de faits innombrables, découverts ou du moins poursuivis avec de nouvelles vues et de nouvelles méthodes ; des uns aux autres allaient des courants de vie. C'est pourquoi, tandis que notre devoir de donner à notre exposition la plus grande clarté possible nous contraint à la diviser en deux parties, dont la première contiendra les grandes œuvres qui ont pour objet toutes ou du moins presque toutes les langues indo-germaniques, et la deuxième les ouvrages qui s'occuperont d'une seule de ces langues ou d'une famille de langues, nous invitons nos lecteurs à ne jamais oublier les rapports nombreux et intimes qui existent entre les études

les plus étendues et les travaux les plus restreints.

L'homme à qui la science dut la première grammaire comparée des langues indo-germaniques est François Bopp (1). Avec le *Conjuga-*

(1) F. Bopp naquit à Magonza le 14 septembre 1791. Il fit ses premières études à Aschaffenburg, et ne tarda pas à montrer le sérieux de son génie et sa tendance vers les études théoriques ayant rapport au langage. Son professeur à Aschaffenburg fut un savant versé dans un grand nombre de sciences, Karl Windischmann, admirateur de Herder, ami des deux Schlegel, de Creuzer, de Gœrres, partisan de cette science qui voyait partout des symboles et tentait d'expliquer de cette manière les anciennes mythologies et les cultes antiques. Bopp eut assez de force pour ne pas se laisser séduire par ces opinions et demeurer indépendant. Après avoir appris les langues classiques et les principales langues modernes, il se consacra à l'étude des idiomes orientaux.

Le vif désir de les connaître l'attira en 1812 à Paris, où la grande bibliothèque, S. de Sacy, Chézy, Quatremère, A. Rémusat, pour ne parler que des plus grands, faisaient accourir tous ceux qui se sentaient portés à l'étude des langues de l'Orient. Bopp y demeura quatre ans (1812-16), étudiant le sanskrit, le persan, l'arabe et l'hébreu, soutenant, déjà au commencement de 1815, A.-G. Schlegel, futur maître de savants, dans son étude de l'antique idiome indien. Rien ne put le distraire de ses recherches, pas même la guerre qui sévissait alors entre la France et l'Allemagne. Le résultat de ses études fut le livre *Ueber das Conjuga-*

tionssystem, il inaugura ces études linguistiques historico-comparatives dont il donna ensuite la synthèse plus saisissable dans la seconde édition de la *Vergleichende Grammatik*.

tionssystem der Sanskritsprache in Vergleichung mit jenem der griechischen, lateinischen, persischen und germanischen Sprache. Nebst Episoden des Ramajan und Mahabharat in genauen metrischen Uebersetzungen aus dem Originaltexte und einigen Abschnitten aus den Vedas, herausgegeben und mit Vorerinnerungen begleitet von Dr K. J. Windischmann, Frankfurt am Main, 1816. C'était le premier pas vers une grammaire comparée des langues indo-germaniques. Soutenu par une pension que lui fit servir le roi de Bavière, Bopp continua ses recherches à Londres (1817-21), et initia à l'étude du sanskrit Guillaume de Humboldt, ambassadeur de Prusse à la cour d'Angleterre. Il y fit imprimer le *Nalus, carmen sanscritum e Mahabharato*, avec traduction et notes (1819); il devait ensuite offrir d'autres textes à ceux qui étudient le sanskrit. En 1820, il fit paraître dans les *Annales de littérature orientale* un travail intitulé: *Analytical comparison of the sanskrit, greek, latin and teutonic*, dans lequel il développait davantage la matière de son premier ouvrage, et qui fût comme l'ébauche de la *Grammaire comparée*. De retour en Allemagne, le gouvernement de Bavière le proposa comme professeur à l'université de Wurzbourg, mais celle-ci ne voulut pas créer une chaire pour des études qu'elle ne prisait pas beaucoup, et Bopp se rendit alors à Gœttingue (1821), où il demeura un hiver avec O. Müller, et de là à Berlin (1822), en qualité

Ce chef-d'œuvre de la linguistique moderne ne se recommande pas seulement par le nombre infini de faits qui s'y trouvent réunis et étudiés par une analyse éminemment scientifique, mais aussi par la vertu surprenante qu'il possède de

de professeur de langues orientales à cette célèbre université. Il y passa ensuite le reste de sa vie et y publia ses œuvres. De 1827 à 1833, il donna, à la section historico-philologique de l'Académie des sciences de Berlin, diverses dissertations sous le titre général de *Vergleichende Zergliederung des Sanskrits und der mit ihm verwandten Sprachen*. Pour répandre la connaissance du sanskrit, il publia en 1827 le *Ausführliches Lehrgebäude der Sanskrita-Sprache*, et en 1830, le *Glossarium sanskritum*, qu'avait précédé en 1828 la *Grammatica critica linguæ sanskritæ*, laquelle, traduite en allemand et abrégée, a déjà eu l'honneur de trois éditions (1834, 1845, 1861-63). Divers mémoires publiés en 1831 et 1833 font voir que Bopp concourut à la découverte du zend qui a rendu immortel Eugène Burnouf.

Nous sommes ainsi arrivés à l'année 1833, dans laquelle le grand linguiste se décida à publier sa *Vergleichende Grammatik des Sanskrit, Zend, Griechischen, Lateinischen, Litauischen, Gothischen und Deutschen*. Commencée en 1833, la publication de ce grand travail ne fut terminée que près de vingt ans plus tard, en 1852; en 1856 en parut une traduction anglaise. Dans l'intervalle, Bopp, infatigable, expliquait dans diverses dissertations quelques idiomes indo-germaniques non compris dans sa *Grammaire* (1839-1854), et publiait le *Glossarium sanscritum, in quo omnes radices et vocabula usitatissima explicantur et cum*

faire pénétrer dans celui qui le médite la connaissance de la véritable méthode, et de le préparer ainsi aux recherches linguistiques.

Un autre grand modèle de méthode scientifique est la *Deutsche Grammatik* de Jacques

vocabulis græcis, latinis, germanicis, lithuanicis, slavonicis, celticis comparantur, 1840-47.

De 1857 en 1861, parut la seconde édition de la *Grammaire comparée*, dans laquelle il avait introduit l'arménien et l'ancien slave; il avait déjà du reste introduit ce dernier dans la deuxième livraison de la première édition (1835) et dans les suivantes. Il est inutile d'ajouter qu'il avait amélioré son œuvre de tous les travaux importants de linguistique parus dans les années précédentes, pour la tenir autant que possible à la hauteur de la science contemporaine.

Cette seconde édition, améliorée, a été traduite en français et enrichie de précieuses introductions par M. Michel Bréal, Paris, 1866-72. C'est aussi à la deuxième édition de la *Vergleichende Grammatik* que se réfère le *Ausführliches Sach- und Wortregister* (*Index particulier des choses et des mots*) d'Arendt, Berlin, 1863. Une troisième édition fut publiée après la mort de l'auteur, en 1870,

Le fondateur vénéré de la linguistique comparée eut de nombreux et célèbres élèves, qui, par leurs travaux, rendirent encore plus éclatante la gloire du maître. Le 16 mai 1866, il vit se célébrer le cinquantième anniversaire de l'apparition du *Conjugationssystem* (la préface de Windischmann est du 16 mai 1816), et se créer une fondation Bopp (*Bopp-Stiftung*), à laquelle concoururent les savants de tous

Grimm, Göttingen, 1819-37. Bopp, dans le *Conjugationssystem*, avait introduit dans les études linguistiques l'analyse scientifique de la flexion, c'est-à-dire des éléments qui, ajoutés aux thèmes nominaux et aux thèmes verbaux, constituent la déclinaison des noms, la conjugaison des verbes. J. Grimm, dans sa décomposition des mots et des sons, éléments simples du langage, en étudia la transformation et les lois, et c'est à lui plus qu'à tout autre que l'on doit la *théorie des sons* (phonologie). Cette théorie fut étendue ensuite à presque toutes les langues indo-germaniques par le grand étymologiste Auguste-Fré-

les pays, pour encourager l'étude de la science nouvelle. Il mourut le 23 octobre 1867, admiré pour son génie créateur, aimé pour la bonté de son cœur. Les lecteurs nous pardonneront de passer sous silence, pour ne pas accroître la longueur déjà démesurée de cette note, d'autres travaux moins importants, surtout au but que nous nous sommes proposé, mais néanmoins dignes, eux aussi, de l'homme dont on peut dire, avec Kuhn et Schleicher, « τοῦτ' ὄνυμ' ἀθάνατον ! »

Pour ce qui concerne la vie et l'œuvre du grand linguiste, voyez l'introduction du premier volume de la traduction de M. Bréal.

déric Pott, dans son ouvrage *Etymologische Forschungen auf dem Gebiete der Indo-germanischen Sprachen mit besonderem Bezug auf die Lautumwandlung im Sanskrit, Griechischen, Lateinischen, Littauischen und Gothischen* (*Recherches étymologiques sur le terrain des langues indo-germaniques, avec rapport spécial à la transformation des sons en Sanskrit, Grec, Latin, Lithuanien et Gotique*), Lemgo, 1833-36, œuvre qu'il refit ensuite entièrement en l'agrandissant et la faisant profiter des magnifiques résultats dus à ses recherches propres et à celles d'autres savants (1).

Le *Compendium* (2) de A. Schleicher (3) est

(1) La deuxième édition de cet ouvrage fondamental pour l'étymologie indo-germanique porte le titre suivant : *Etymologische Forschungen auf dem Gebiete der Indo-Germanisprachen unter Berücksichtigung ihrer Hauptformen, sanskrit, zend-persisch, griechisch-lateinisch, litauisch-slawisch, germanisch und keltisch*, Lemgo Detmold, 1859-1873.

(2) *Compendium der vergleichenden Grammatik der indo-germanischen Sprachen*, Weimar, 1861-62. 1re édit.; en 1866, 2e édition corrigée, augmentée et refaite en partie; 3e édit. 1870, Traduite en italien, pour ce qui concerne

digne presque à tous égards de la hauteur de la science actuelle. Il contient la langue mère indo-germanique, l'ancien indien (sanskrit), l'ancien

l'ancien indien, l'ancien grec et l'ancien italique, par l'auteur de la présente *Introduction*, Turin, E. Lœscher, 1869.

(3 *de la page précéd.*) Nous prenons dans l'*Allgemeine Zeitung* du 14 décembre 1868, n° 349, quelques renseignements sur la vie du célèbre linguiste, dont nous déplorons la mort prématurée et funeste à la science.

Auguste Schleicher naquit le 19 février 1821, à Meiningen, que ses parents quittèrent pour aller s'établir à Sonneberg. C'est pour cela qu'il aimait à se dire *Frank* et qu'il exposa le dialecte de ce pays dans un écrit spécial. Après avoir terminé ses études à Cobourg, il se rendit à Leipzig et à Tubingue pour y apprendre la théologie, mais sans se sentir poussé vers cette science par une réelle vocation. Il s'appliqua plutôt à l'étude de la philosophie hégélienne et des langues orientales, qu'il commença sous la direction du grand Ewald. Il se rendit ensuite à Bonn, où Lassen et Ritschl, ces deux grands représentants, l'un de l'indianisme, l'autre de la philologie latine, l'encouragèrent à persévérer dans la voie qu'il avait entreprise. Schleicher affirmait devoir à Ritschl une méthode scientifique claire et vigoureuse, celle à laquelle nous devons le *Compendium*. La dissertation présentée au concours par le futur linguiste était un travail philologique, l'explication de certains passages obscurs de M. Terentius Varro, mais il s'adonna bientôt aux études de linguistique comparée. Son premier essai fut les *Sprachvergleichende Untersuchungen*, I, 1843, ouvrage qui, par l'investigation éminemment compréhensive d'un

éranien, le grec ancien, l'ancien italique, l'ancien celte, l'ancien slave, le lithuanien et l'ancien tudesque. Ce n'est pas seulement la syn-

problème relatif à l'histoire des sons, produisit de nouveaux et utiles résultats. Schleicher s'était fait recevoir en 1846 à Bonn comme *privat docent* dans la science comparative des langues. Mais l'année 1848 avec ses mouvements politiques vint l'arracher à ses paisibles études. Il voyagea, en partie comme correspondant de journaux politiques (ce qui lui procurait un gain honnête), en partie pour des buts scientifiques, d'abord en France, puis dans ces pays slaves dont il avait étudié les langues. Son aptitude extraordinaire pour apprendre (même pratiquement) les langues étrangères se manifesta surtout alors que, demeurant parmi les Tchèques, il en posséda la langue en peu de temps de manière à pouvoir non-seulement la parler couramment, mais aussi à donner, dans cette langue, un opuscule relatif aux avantages du dialecte morave sur la langue écrite de Bohême. De retour à Bonn, il édita, vers le commencement de 1850, le deuxième volume des *Recherches linguistiques* sous le titre *Die Sprache Europas in systematischer Uebersicht:* dans ce travail, les langues d'Europe apparaissent classées suivant leurs parentés intimes, et expliquées par des aperçus historiques et des notes bibliographiques. Il a été traduit en français par H. Ewerbeck (Paris, 1852). Appelé immédiatement après comme professeur à l'université de Prague, il y professa la philologie classique, et se rendit précieux aux étudiants par sa rare connaissance des comiques grecs et latins et de la métrique. On lui confia ensuite l'enseignement du sanskrit, introduit pour la première fois dans

thèse des si nombreux travaux relatifs à la grammaire comparée de ces langues et l'exposition critique des résultats obtenus, mais aussi

cette académie, ainsi que celui de la science comparée des langues, et son cours se signala par une efficacité extraordinaire. Il comprenait dans ses leçons l'idiome teutonique, sur lequel il devait écrire plus tard son livre tant estimé. Il vivait dans une étroite amitié avec G. Curtius et s'intéressait à ses études. Mais la science profonde des langues slaves devait lui porter malheur. La critique indépendante à laquelle il soumettait les livres de certains savants bohêmes, et par laquelle il démontrait l'ignorance de certains jeunes gens beaucoup trop admirés, souleva la haine contre lui. On dit que ces colères ne furent pas sans effet sur certains désagréments qu'il eut à subir de la part de la police; il est certain, en tous cas, qu'à la suite de dénonciations ayant trait à ses opinions politiques, sa maison eut à subir un jour des perquisitions. Quoique très-libéral, il se tenait éloigné de la scène politique, surtout de la politique secrète; il fut prié plus tard, par un haut personnage, de vouloir tout oublier. Pour reprendre la narration de sa vie scientifique, nous rappellerons la *Formenlehre der Kirchen-Slavischen Sprache*, éditée en 1852, travail qui lui valut la protection de l'Académie des sciences de Vienne, ce qui lui permit d'aller étudier dans la Lithuanie prussienne, et d'apprendre, de la bouche même du peuple, le lithuanien, si voisin du slave. Il est inutile de dire avec quelle prédilection le grand linguiste recueillait les éléments de ses travaux futurs, s'emparant non-seulement des sons et des formes, mais encore des légendes, dialectes, proverbes populaires. Il s'en revint

une œuvre remarquable, tant par les notes et les vues dues à l'esprit sagace de l'auteur que par l'introduction de la langue mère indo-ger-

à Prague avec une ample moisson, maître de la langue lithuanienne, et publia en 1856 le *Litthauische Grammatik*, et l'année suivante le *Litthauisches Lesebuch*. La même année, il se démit de ses fonctions de professeur ordinaire à l'université de Prague pour devenir professeur honoraire extraordinaire d'allemand et de science comparée du langage à l'université d'Iéna. Quoique fortement protégé par le prince de Meiningen, sa patrie, il était obligé de travailler, et il ne le cachait pas, aussi par des motifs étrangers à la science, Il publia le livre *Die deutsche Sprache*, Stuttgart, 1860, livre dans lequel, après une introduction pleine de science profonde, il expose brièvement la phonologie et la morphologie du moyen et du moderne haut-allemand; cette partie est suivie de quelques appendices. En 1861-62, il édita le *Compendium der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, dont la deuxième édition parut en 1866. Il fut suivi, en 1869, de la *Indo-germanische Chrestomathie*, Weimar, 1869, dans la composition de laquelle il fut aidé par trois philologues. Ce n'est qu'après sa mort que parut la *Laut- und Formenlehre der polabischen Sprache* (*Phonologie et morphologie de la langue polabe*), Saint-Pétersbourg, 1871. Il mourut le 6 décembre 1868, laissant dans la science un vide qui sera difficilement comblé. De caractère simple et solitaire, A. Schleicher aimait plus que lui-même la famille et ses disciples, chez lesquels survivra de longues années encore la mémoire de leur maître vénéré. — V. Lefmann, *A. Schleicher, Skizze*, Leipzig, 1870.

manique, que l'auteur a tenté de reconstruire en prenant les éléments de cette restitution dans les sons et les formes communs aux idiomes encore appelés par lui *indo-germaniques*. De la première à la dernière page de ce livre, la sévérité de la méthode est égale à celle de la forme, qui rappelle souvent le traité, dont le développement est confié à un ample enseignement oral, plutôt que l'exposition riche et presque élégante de certains savants modernes.

Kuhn, Benfey, G. Curtius, M. Müller, Fick, Ascoli et d'autres vaillants linguistes parcourent depuis longtemps la route que leur avait ouverte le génie de Bopp, de Grimm et de Pott; parmi ceux qui s'éloignèrent plus ou moins des traces de Bopp, il faut nommer Scherer, Westphal et A. Ludwig.

La grammaire comparée des langues indo-germaniques est actuellement cultivée par d'illustres savants en France (1), en Angleterre, en Italie (2), en Amérique.

(1) Le grand représentant en France de la science nouvelle

Malgré les efforts dépensés par les plus grands linguistes de ce siècle pour construire la grammaire scientifique des langues indo-européennes, cette grammaire n'est pas encore achevée. La théorie des sons (phonologie), celle des formes (morphologie), surtout la première, ont déjà été élevées à un haut degré de valeur scientifique, mais la théorie des racines, malgré

fut Eugène Burnouf, dont nous aurons bientôt à nous occuper. Parmi les linguistes français contemporains, il nous est agréable de pouvoir nommer Renan, Bréal, Baudry, Hovelacque, etc.

(2 *de la page précèd.*) Quoique la science du langage soit enseignée à la jeunesse italienne par des hommes tels que Ascoli à Milan, Flechia à Turin, Lignana à Rome, pour ne citer que ceux-là, la nouvelle science du langage n'en a pas moins à lutter encore avec le préjugé, l'ignorance et l'indifférence. Mais la lumière se répand peu à peu, la vérité se révèle et convertit à son culte ceux qui la voient, et la jeunesse qui s'applique dans nos universités aux études linguistiques, aura à choisir sous peu, une fois pour toutes, entre les erreurs du passé et la science du présent et de l'avenir, entre les vieux maîtres qui ne savent s'échapper des ruines de leurs systèmes renversés par la critique moderne, et les représentants de la science contemporaine. Et le choix ne sera pas douteux pour tous ceux — et le nombre en est grand — qui ne veulent pas demeurer comme autant d'anachronismes au milieu des vrais sectateurs de la science.

les travaux de Pott et ceux tout récents de Fick, est déjà moins élevée, quoique atteignant encore à une grande hauteur; quant à celle des fonctions et des constructions syntactiques, elle s'agite encore dans les sphères inférieures, bien qu'elle ait à son service des hommes tels que Regnier, Delbrück, Autenrieth, Windisch et Jolly. Il était nécessaire, avant d'aller plus loin, d'indiquer les limites dans lesquelles est encore circonscrite la science historico-comparative des langues indo-européennes. Mais que l'on n'y puise pas des causes de découragement: cette science ne vit que depuis un demi-siècle, et les victoires remportées par elle en si peu de temps lui sont un sûr garant de ses futurs triomphes.

Nous avons déjà montré comment ces études s'étendirent sur tout le domaine des langues indo-européennes, et comment elles exercèrent une puissante et bienfaisante influence sur les autres études ayant pour objet ces mêmes langues et renfermées dans de plus étroites limites;

nous avons aussi montré comment ces dernières, en échange, apportèrent aux premières le tribut de leurs découvertes propres (1). Nous avons, en quelques traits rapides, esquissé l'histoire des études indiennes jusqu'à leur introduction dans la philologie allemande. Nous avons vu comment le grand fondateur de la grammaire comparée s'efforça, par la publication de grammaires, de dictionnaires et de textes, de propager l'étude du sanskrit, instrument principal des investigations comparées relatives à nos langues. Parmi les autres auteurs de grammaires sanskrites, nous rappellerons Boller, Benfey, Oppert, M. Müller, Lassen, et parmi les auteurs de dictionnaires postérieurs à Bopp, nous citerons Böthtlingk et Roth, Goldstücker et Benfey (2).

(1) Pour les langues dont nous parlerons dans le tableau rapide des études linguistiques spéciales de nos jours, voyez la deuxième partie de cette *Introduction*.

(2) A la connaissance de plus en plus vaste et profonde du sanskrit concourut aussi cette armée de savants, allemands presque tous, qui appliquèrent leurs talents aux éditions critiques, traductions et explications des textes in-

A Eugène Burnouf, admirable génie, à la fois français et allemand, sont dus les premiers honneurs dans les études éraniennes. Le premier, il sut rendre la parole aux livres sacrés du peuple zend; le premier, à l'aide du sanskrit et de la grammaire comparée des langues indo-germaniques, tout imparfaite qu'elle fût encore à cette époque (1), il devina l'ancien bactrien, la langue extraordinairement vieille de l'*Avesta*,

diens. Le fondateur de cette école est A.-G. Schlegel, qui publia de 1820 à 1830 la *Indische Bibliothek*, et qui trouva un grand élève dans Lassen, auteur de la *Indische Alterthumskunde*, Bonn, 1847-62, synthèse de toutes ses études sur l'Inde. A cette école appartient aussi A. Weber, dont l'admirable activité nous a valu les *Indische Studien*, Berlin, depuis 1849. Rosen, en se décidant à publier le *Ṛgvēdasāhitā* (1838), ouvrit un nouveau champ non-seulement aux recherches relatives aux idiomes et aux mythes indiens, mais encore à ceux des autres peuples ariens, et inaugura une époque nouvelle dans l'histoire de ces recherches. La nature forcément étroite de notre travail nous met dans la nécessité de taire même les seuls noms des nombreux éditeurs de textes sanskrits; nous ne pouvons cependant laisser dans l'ombre celui de Gaspard Gorresio, dont s'honore la science italienne. Voy. de Gubernatis, *Cenni sopra alcuni indianisti viventi*, Firenze, 1872.

(1) Nous avons reconnu plus haut les mérites de Bopp dans la science de l'antique bactrien.

obscurcie dans le cours des siècles et devenue un mystère (1). Sur les traces du grand Français marchèrent H. Brockhaus, Spiegel (2), Westergaard, Haug, Justi. Le vieux persan des inscriptions cunéiformes céda, lui aussi, à la critique : Grotefend et Rawlinson en sont les grands interprètes, et, moins grands qu'eux, mais cependant remarquables aussi, sont Saint-Martin, Rask, Burnouf, Lassen, Holtzmann, Oppert, Spiegel, Benfey, Lepsius: tous, mais surtout les deux premiers, arrachèrent à ces signes mystérieux leurs secrets, et les obligèrent à nous redire, à nous hommes du dix-neuvième siècle, les histoires des Achéménides (3). Petermann mérite de grands éloges

(1) Voy. le célèbre *Commentaire sur le Yaçna*, Paris, 1833, etc.

(2) Ce remarquable philologue publie actuellement un ouvrage très-étendu et d'une grande importance, intitulé : *Ēranische Alterthumskunde*, dont deux volumes ont déjà paru; le premier en 1871, le deuxième en 1873.

(3) Sur l'interprétation des inscriptions cunéiformes, voy. Rosny, *Les écritures figuratives et hiéroglyphiques des différents peuples anciens et modernes*, Paris, 1860. Ménant, *Les écritures cunéiformes*, etc., Paris 1860.

pour ses utiles recherches sur l'arménien ; dans l'analyse scientifique de cette dernière langue et d'autres idiomes éraniens s'est particulièrement signalé Frédéric Müller, éraniste distingué ; il en est de même de M. Ascoli. — Nous parlerons sous peu des œuvres, relatives aux anciennes langues italo-grecques, de Curtius, Meyer, Corssen, Schuchardt, Mommsen, Aufrecht, Kirchhoff, Fabretti (1). En ce qui concerne l'albanais, nous recommandons au lecteur les travaux de D. Camarda, précédé, sur ce terrain, par Hahn et autres.

L'investigation scientifique des langues romanes est féconde en admirables résultats, ce dont témoignent la grammaire et les deux lexiques de Diez (2) ; mentionnons aussi, parmi

(1) Risi, *Dei tentativi fatti per spiegare le antiche lingue italiche, specialmente l'etrusca*, Milano, 1863. L'étrusque, considéré généralement aujourd'hui comme un idiome indo-germanique, est l'objet de travaux parmi lesquels il faut citer entre tous, ceux de Fabretti en Italie, et en Allemagne ceux de Corssen.

(2) Canello, *Il professor Diez e la filologia romanza nel nostro secolo*, Firenze, 1872. L'histoire de la langue ita-

les maîtres de la philologie romane, Mussafia et Mahn. L'étude du celte peut se glorifier de Diefenbach, surtout de Zeuss, l'auteur de la *Grammatica celtica*, et de Ebel (1); celle du slave, de Dobrowsky, Kopitar, Schaffarik, Miklosich (auquel nous devons une grammaire comparée des langues slaves en outre de celle de l'ancien slave) et Schleicher, qui fut, avec Nesselmann et Bielenstein, un des plus vaillants investigateurs de la famille lithuanienne. La nature intime et l'histoire des langues germaniques ont été traitées avec une rare puissance de critique par J. Grimm, et non-seulement les langues, mais encore toute l'ancienne civilisation germanique, trouvèrent dans ce génie, éminemment philologique, leur plus grand interprète. Après lui, qui surpassait de loin tout

lienne étudiée dans la variété de ses dialectes a depuis longtemps été l'objet des travaux de l'illustre professeur Flechia, qui a déjà publié plusieurs monographies éminemment remarquables, et duquel nous attendons un de ces travaux scientifiques qui ne craignent ni la critique ni le temps. Les mérites de M. Ascoli sur ce terrain sont aussi peu communs.

(1) Ajoutons à ces noms célèbres celui de l'Italien C. Nigra,

autre germaniste, nous rappellerons son frère Guillaume (1), Weinhold, Scherer, Westphal.

Les langues sémitiques, bien qu'elles aient été cultivées dans ce siècle par des hommes tels que Gesenius, Ewald et autres, n'ont cependant pas encore trouvé leur Bopp ; une grammaire comparée des langues sémitiques faite d'après la méthode nouvelle est encore un *desideratum* de la linguistique (2).

(1) Raumer, *Geschichte der germanischen Philologie*, etc., München, 1870. Denhardt, *Die Gebrüder J. und W. Grimm*, Hanau, 1860; Helm, *J. Grimm*, etc., Bennsheim, 1874; Scherer, *Jacob Grimm*, Berlin, 1865.

(2) Ce grand travail a été tenté çà et là dans les grammaires et les dictionnaires des langues appartenant à cette souche; ainsi, dans son *Lehrbuch der hebraeischen Sprache*, Braunschweig, 1862, Olshausen s'est attaché à comparer l'hébreu avec les langues parentes, principalement avec l'arabe, cherchant en même temps à reconstruire la langue sémitique fondamentale. De l'ouvrage bien connu de Renan, *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, il n'a encore paru que la première partie, *l'histoire générale; le système comparé* n'est pas encore venu. D'autres, comme nous le verrons, se sont appliqués à la recherche de relations de parenté lexicale et grammaticale entre les langues sémitiques et les langues indo-germaniques. Benfey a tenté de renouer les langues égyptiennes à la souche sémitique, et il n'a pas été le seul.

Un des plus glorieux triomphes dont s'honore la science du dix-neuvième siècle est l'interprétation de l'écriture égyptienne, qui, sous le voile mystérieux des hiéroglyphes, défiait la critique depuis des siècles (1). Après les étrangetés de Piérius et de Kircher, après les erreurs de Warburton, Gordon, Pluche et autres, vinrent les tentatives plus sages de Desguignes, de Sacy, Akerblad, Young, jusqu'à ce qu'enfin une analyse plus heureuse révèle à Champollion le secret des caractères égyptiens (2). Dans sa grammaire, dont Lepsius écrivait à Rosellini : « Elle sera pour toujours l'ouvrage fondamen-

(1) Voyez l'histoire des études relatives à l'écriture égyptienne dans le discours de notre cher et malheureux maître P.-C. Orcurti, intitulé : *Discorso sulla storia dell' ermeneutica egizia*, etc., et inséré dans les *Memorie della reale Accademia delle scienze di Torino*, sér. 2, t. XX. Voy. aussi l'ouvrage déjà cité de Rosny.

(2) On peut lire l'histoire de sa découverte, racontée par lui-même avec la simplicité de tous les grands génies, dans le *Précis du système hiéroglyphique des anciens Egyptiens*, Paris, 1822. Voy. aussi ses deux admirables travaux, la *Grammaire égyptienne*, Paris, 1836, et le *Dictionnaire égyptien*, Paris, 1842-44.

tal de la philologie égyptienne », et dans son dictionnaire, Champollion a condensé les résultats de ses pénétrantes recherches et les a légués à la postérité, qui ne laissera pas périr sa mémoire. A sa suite s'avancèrent, en Allemagne, Lepsius et Brugsch, en France, Rougé, pour ne citer que les plus grands; tandis qu'une autre école herméneutique, avec Spohn, Seyffarth, Uhlemann, s'élevait pour combattre son système. Parmi les interprètes des inscriptions égyptiennes et ceux qui étudièrent les antiquités de l'Egypte sans être très-versés dans la connaissance des hiéroglyphes, il faut noter avant tous les autres Schwartze et Bunsen. A Schwartze, à A. Peyron, honneur de la philologie italienne, nous devons des travaux considérables sur la langue copte.

En ce qui concerne les études relatives aux autres souches linguistiques, notre but sera atteint quand nous aurons donné sur elles quelques brèves indications et nommé quelques-

uns parmi le grand nombre de ceux, dignes de mémoire, qui les cultivent.

Rappelons, parmi les sinologues, Klaproth, Rémusat, G. de Humboldt, Schott, Endlicher, Siebold, Stanislas Julien; parmi les américanistes, Guillaume et Alexandre de Humboldt, Ludewig (1), Buschmann, Scherzer, Martius; parmi ceux qui ont concouru à l'élucidation du basque, G. de Humboldt et Mahn. Se sont appliqués à l'étude des langues ural-altaïques Castren, Klaproth, Schott (2), Boller, Böthlingk, Gabelentz, Budenz, M. Müller, Donner. (3). Caldwell nous a donné une grammaire compa-

(1) On mentionne de lui un tableau comparatif des langues américaines, classées par lui en 370 langues mères et 524 dialectes. Voy. Benfey, *Geschichte der Sprachwissenschaft*, p. 782.

(2) Schott mérite des éloges pour avoir, le premier, tenté d'établir scientifiquement cette souche linguistique, et pour ses travaux comparatifs relatifs aux langues qui la composent.

(3) De Donner, voyez la belle monographie : *Œfversikt af den finsk ugriska språkforskningens historia* (*Tableau de l'histoire de la recherche des langues finno-ougriennes*), Helsingfors, 1872.

rée des langues dravidiennes, c'est-à-dire de la famille glottique de l'Inde méridionale; Bleek a publié un travail du même genre sur les langues du sud de l'Afrique; d'autres travaux de glottologie africaine ont été aussi publiés par Barth, F. Müller et Steinthal. Les idiomes polynésiens (1) ont été étudiés surtout par G. de Humboldt, Buschmann, Gabelentz, Frédéric Müller; les langues de l'Inde transgangétique, par M. Müller et Bastian (2).

Guillaume de Humboldt peut être appelé le père de la philosophie du langage (3); et, parmi le grand nombre de ceux qui suivirent

(1) L. de Backer, *L'archipel indien. Histoire, langues, races, nationalités*, Paris, 1874. *(Trad.)*

(2) Depuis 1804, la British and foreign Bible Society (Société biblique britannique et étrangère) a fourni à la science presque deux cents traductions des livres saints, nouvelles ou réimprimées.

(3) Voyez surtout le grand travail *Ueber die Kawi-Sprache auf der Insel Java, nebst einer Einleitung über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwickelung des Menschengeschlechtes*, Berlin, 1836. Sur la vie, le caractère et les œuvres de G. de Humboldt, voyez les travaux spéciaux de

ses traces, il faut signaler, entre tous, Heyse (1) et Steinthal (2). Leurs spéculations et celles d'autres linguistes sur le grand problème de la genèse du langage aboutirent à des résultats tels qu'ils concilièrent, en les modifiant, les deux hypothèses rivales de l'origine divine et de l'origine humaine, de sorte que Steinthal put mettre comme épigraphe à son livre la sentence d'Hippocrate : « Πάντα θεῖα καὶ ἀνθρώπινα πάντα ». La glottologie tira de grands avantages des recherches physiologiques concernant l'origine des sons des langues humaines, recherches bien commencées par Kempelen à la

Haym, Schlesier, A. Ewald, Schasler, Hornay et surtout de Steinthal; voyez aussi l'introduction de Marrast à sa traduction française du livre de Humboldt : *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens vermittelst der baskischen Sprache*, Berlin, 1821.

(1) Heyse, *System der Sprachwissenschaft*, etc.

(2) Steinthal, *Der Ursprung der Sprache*, etc., Berlin, 1858; *Charakteristik der hauptsächlichsten Typen des Sprachbaues*, Berlin, 1860. C'est la deuxième édition de l'ouvrage *Die Classification der Sprachen dargestellt als die Entwickelung der Sprachidee*, Berlin, 1850. *Id.*, *Abriss der Sprachwissenschaft*, etc.

fin du dernier siècle, et continuées par Brücke, Helmholtz, et autres de moindre réputation. Rodolphe de Raumer est le plus célèbre de ceux qui s'adonnèrent à la fois à l'étude de la phonologie physiologique et de la phonologie linguistique.

§ VII. — Notre science a pour objet le langage humain : or, étudier le langage, c'est étudier l'humanité en tant que parlante, et, par suite, la linguistique est évidemment une section de l'anthropologie (1).

(1) M. Müller (lect. 2, sér. 1) divise les sciences en physiques et morales, assigne comme objet aux premières les œuvres de Dieu, aux secondes celles de l'homme, et classe la science du langage parmi les sciences physiques. Après avoir réfuté quelques objections préliminaires, il cherche à prouver son opinion de la manière suivante : Le développement du langage comprend deux procédés, celui de l'altération phonique, et celui de la régénération par les dialectes. Par le premier, les sons et les formes vont s'altérant et s'émoussant dans le cours du temps : par le deuxième, de nouveaux éléments, plus vivants, viennent renouveler le langage altéré et compenser les pertes qu'il a subies et subit sans cesse. Ni l'un ni l'autre de ces deux faits n'est soumis à la volonté humaine; l'arbitraire de l'homme y est entièrement étranger. L'explication du langage appartient donc à la nature, non à l'histoire, et la science du langage

§ VIII. — Après tout ce que nous avons dit touchant la nature de la science du langage, nous avons la confiance qu'aucun des lecteurs qui nous ont suivi dans notre exposition de ses caractères et de son histoire ne tombera dans l'erreur vulgaire, qui confond l'étude théorique du langage en général et celle de langues particulières avec l'étude pratique d'un

est une science physique. Cette opinion est aussi celle de Schleicher, qui, dans l'introduction de son livre *Die deutsche Sprache*, p. 118-119, a écrit : « La science du langage n'est pas du tout une science historique, mais bien une science naturelle. Son objet n'est pas la vie spirituelle d'un peuple, l'histoire dans son sens le plus large, mais uniquement la langue; non l'activité libre de l'esprit (l'histoire), mais la langue donnée par la nature, sujette à des lois de formation immuables, la langue enfin, dont la constitution est étrangère à la détermination du vouloir individuel, tout autant que la faculté de changer son chant est refusée au rossignol. L'objet de la glottique est donc un organisme naturel. »

Steinthal est d'un avis opposé. Voyez de lui les deux monographies *Grammatik, Logik und Psychologie*, Berlin, 1855; *Philologie, Geschichte und Psychologie*, Berlin, 1864. Il en est de même de Whitney (*Language and the study of language*, lect. 2), qui affirme que l'homme exerce sur le langage un pouvoir absolu, que, à la vérité, l'individu ne peut pas modifier son langage, non pas dans le sens que son action personnelle doive être exclue, mais que, pour être

idiome, que celui-ci soit la langue maternelle ou une langue étrangère. L'étude théorique d'une langue a pour but la connaissance de la structure du langage ou d'une langue quelconque : l'étude pratique, au contraire, vise à la possession, à l'usage de cette langue. Cette grande différence de but a pour conséquence une différence considérable de méthode.

efficace, cette action doit être approuvée par ceux dont est entouré l'individu. Le langage et ses altérations sont l'œuvre de la communauté, mais celle-ci ne peut influer sur la langue que par le moyen de l'individu, dont elle accepte ou repousse l'action. L'agent immédiat est la volonté de l'homme ; jamais un mot n'a été et ne sera prononcé sans un effort exprès de la volonté humaine ; tout, dans le langage, est le produit de l'action consciente de l'homme. La linguistique est donc une science historique et morale. — Il admet néanmoins que, si toute partie isolée du langage est le résultat d'une conscience et d'une intention, l'ensemble est instinctif et naturel. Il admet en outre des analogies entre les faits de la linguistique et ceux des sciences naturelles, une correspondance fondamentale entre la méthode de la première et celle des secondes.

Comme ce différend ne concerne pas la méthode de notre science, méthode déterminée du reste par Bopp, Grimm, Pott, Humboldt, nous épargnerons à nos lecteurs l'ennui d'une discussion.

Il ne faut pas confondre la linguistique avec la philologie (1). La philologie est devenue dans notre siècle, surtout par les travaux immortels de F.-A. Wolff, la science de la civilisation antique d'un peuple ou de plusieurs peuples parents, considérée surtout dans ces vastes et profondes révélations, qui sont : la langue, la littérature, la philosophie. L'idée de la philologie est une, mais les sphères historiques qu'elle peut se proposer comme but de ses recherches sont variées, et nous avons ainsi, à côté de la philologie gréco-latine ou classique, la philologie indienne, germanique, sémitique, égyptienne, etc.

La linguistique se rencontre avec la philologie sur un terrain : celui de la langue. Mais il faut noter ici que, pour la linguistique, la langue

(1) Schleicher, *Die deutsche Sprache*, introd., VI. Heyse, *System*, etc., introd., § 9. M. Müller, lect. 1, sér. 1. Curtius, *Philologie und Sprachwissenschaft*. Benfey, *Geschichte* etc., introd., I. Steinthal, *Abriss*, etc., introd., III. Clemm, *Ueber Aufgabe und Stellung der classischen Philologie und insbesondere ihr Verhältniss zur vergleichenden Sprachforschung*, Giessen, 1872.

est l'objet unique, absolu, tandis qu'elle n'est qu'une partie de l'objet de la philologie, puisque celle-ci doit unir à l'étude de la langue d'un peuple celle de la religion, de l'art, de la philosophie, de la littérature, et même des usages, des institutions, des mœurs civiles, politiques et militaires de ce peuple. En second lieu, toutes les langues sont du domaine de la linguistique: toutes, même les plus incultes, même les dialectes n'ayant jamais été écrits; la philologie, elle, ne s'occupe que des langues dont les peuples ont eu une histoire. La linguistique s'occupe surtout des sons et des formes, la philologie étudie avec le plus grand soin les fonctions et la construction. Le linguiste étudie la langue pour elle-même, pour en connaître les lois: pour le philologue, l'étude d'une langue n'est que le moyen de pénétrer dans une littérature, et les recherches théoriques de la parole n'ont de valeur pour lui qu'autant qu'elles lui permettent de s'avancer plus profondément dans la conscience d'un

peuple et de découvrir les sources cachées de sa vie nationale (1). Connaître le plus grand nombre possible de langues, telle est la nécessité

(1) Voy. les historiens de la philologie, et les remarquables préfaces de G. Müller, E. Ferrari, K. Hildebrand à leurs traductions de l'*Histoire de la littérature grecque* de Ottf. Müller.

Je voudrais ici que la jeunesse, et surtout cette noble partie de la jeunesse qui s'applique dans nos lycées aux études gréco-latines, se débarrassât de l'erreur vulgaire qui consiste à considérer la philologie classique non comme la connaissance scientifique du monde hellénique et romain, mais seulement comme une préparation à certains exercices de rhétorique. Ecrire en latin est le moyen, non le but de ces études qui doivent tendre à leur donner une idée profonde de la vie intellectuelle des Hellènes et des Romains. Ceci est le but de la science philologique, celui vers lequel sont dirigés les efforts des vrais philologues. Celui qui le néglige pour suivre un vain *strepitus verborum* n'arrivera pas à la science, et ne pourra que se faire valoir parmi les ignorants. — Consultez à ce sujet le *Guida allo studio della letteratura classica antica* de Ficker, dans la traduction italienne de V. de Castro (Milan, 1844, introd.), et le livre de Freund, *Triennium philologicum*, etc., I, Leipzig, 1874, p. 19. Voy. aussi Hirzel, *Grundzüge zu einer Geschichte der classischen Philologie*, Tübingen, 1873. Voy. aussi le troisième volume du *Virgile* de E. Benoist, introd., Paris, 1873. *Quelques mots sur l'instruction publique*, de M. Michel Bréal, Paris, 1872.

suprême pour le linguiste, qui recherche les caractères du langage humain et leurs causes; mais il n'a pas besoin de les connaître à fond. Beaucoup plus restreinte, au contraire, est la sphère du philologue, qui n'a besoin que de connaître un petit nombre de langues, mais qui doit les connaître aussi profondément que le lui permettent ses facultés et ses études. La tâche principale du linguiste est la comparaison, tandis que le philologue n'a besoin que des résultats de cette comparaison. La philologie doit s'aider de la critique, n'étant pas en relation immédiate avec son objet propre, l'antiquité, et devant avoir recours à la tradition, moyen sujet aux influences de la volonté humaine : la linguistique, au contraire, est en rapport immédiat avec son objet, la langue ou mieux les langues, et par conséquent n'a aucun besoin de la critique. La philologie existe depuis plusieurs siècles, la véritable linguistique est fille de notre siècle : l'une est une science historique, l'autre est, le

plus souvent, considérée comme une science physique (1).

(1) Schleicher dit dans sa *Deutsche Sprache*, introd., p. 119 : « Le linguiste est un investigateur de la nature ; il se comporte envers les langues comme par exemple le botaniste envers les plantes. Le botaniste doit embrasser d'un seul coup d'œil tous les organismes végétaux ; il doit apprendre à connaître les lois de leur structure, de leur développement : mais l'emploi des plantes, leur valeur ou leur nullité pratique et esthétique lui sont totalement indifférentes ; les plus belles roses, les lis du Japon les plus précieux ne sont pour lui ni plus ni moins que la première mauvaise herbe venue. Le philologue, lui, ressemble au jardinier. Celui-ci ne cultive que telles ou telles plantes que le monde estime particulièrement, et ce qui lui importe avant tout, c'est la valeur pratique, la beauté de la forme, de la couleur, l'odeur, etc. Les plantes qui lui sont inutiles, qu'elles représentent ou non des formes importantes, il les tient sans valeur, les déteste en partie comme mauvaises herbes. Les lois de la structure et du développement des végétaux ne l'intéressent que par des raisons pratiques. Il n'a pas besoin de connaître toutes les plantes, mais, par contre, il doit connaître le nombre restreint des plantes importantes pour lui d'une toute autre façon que le botaniste, il doit, pour ainsi dire, s'être familiarisé jusqu'avec leurs caprices. Le philologue doit agir de même avec la langue ou les langues des peuples importants. » Cité par M. A. Hovelacque, *Instructions pour l'étude élémentaire de la linguistique indo-européenne*, p. 40, 41.

II

SOMMAIRE : Le langage et les langues. — I. Classification des langues humaines en général. — II. Classification de A.-G. Schlegel. — III. Classification de Steinthal. — IV. Notes sur les souches sémitique et aryanne : indications bibliographiques. — V. Les sons. — VI. Origine du langage.

§ I. Nos lecteurs auront pu conclure des brèves indications que nous venons de leur donner sur l'histoire de la science du langage jusqu'à nos jours, que l'immense travail de la glottique moderne tend à grouper les langues de l'humanité en classes toujours plus grandes. Cet instinct de classification vers laquelle notre science se sent irrésistiblement poussée en est une nécessité, car, d'une part, l'objet propre de la glottique est le langage, qui ne se réalise en fait que dans les langues innombrables de l'humanité, lesquelles sont ainsi l'objet immé-

diat, direct de la linguistique ; et, d'autre part, la tâche de celle-ci, élevée à sa hauteur philosophique, est de représenter toutes les langues de la terre non pas comme des faits simplement accidentels, mais comme une série de formes dans lesquelles, s'approchant toujours davantage de sa perfection idéale, se révèle l'idée du langage. Il est évident que la science doit alors assigner à chacune des langues innombrables de l'humanité une place déterminée par les rapports existant entre elle et l'idée du langage ; en d'autres termes, que chaque langue doit être classée.

Plusieurs langues parentes constituent une *famille*, plusieurs *familles* parentes une *souche* ; les langues appartenant à une même souche nous font admettre, suivant les enseignements de célèbres glottologues, l'existence d'une *langue mère* dont sont dérivées les langues *fondamentales* correspondant aux diverses familles.

Ainsi, les diverses langues indiennes consti-

tuent la famille indienne, les diverses langues éraniennes forment la famille éranienne, les divers idiomes italiques la famille italique, etc. Les familles indienne, éranienne, gréco-albanaise, italique, celtique, slave, lithuanienne et germanique constituent à leur tour la souche *indo-germanique*. A la famille indo-germanique correspond une langue mère indo-germanique, laquelle devait contenir en puissance toutes les autres langues indo-germaniques : et pareillement, aux diverses langues en lesquelles consiste la souche indo-germanique correspondent des langues particulières fondamentales, c'est-à-dire qu'à la famille indienne correspond la langue indienne fondamentale, à la famille italique la langue italique fondamentale, et ainsi de suite (1).

Classer les langues, c'est donc simplement réunir plusieurs langues parentes en une fa-

(1) Schleicher, *Die darwinsche Theorie und die Sprachwissenschaft*, Weimar, 1873. Traduction française de A. Pommayrol, Paris, 1868, *Franck*.

mille, plusieurs familles parentes en une souche ; c'est simplement les coordonner de manière à constituer des classes s'élargissant toujours, des unités toujours plus grandes. — Cette opération scientifique doit être évidemment dirigée par certains principes de classification, qui sont d'autant plus nombreux que sont plus nombreuses les parties qui forment l'édifice et plus nombreux les membres dont est formé le corps du langage. — Et si l'on pense combien sont variés les aspects que le langage, étudié en lui-même et dans ses rapports multiples avec la pensée, offre à l'observation scientifique, on comprendra vite à combien de classifications distinctes des langues humaines pourrait donner lieu l'observation des éléments simples constitutifs du langage.

Mais toutes ces classifications seraient fondées sur des critères particuliers, par cela même incomplets, et elles ne répondraient plus aux véritables exigences de la science, qui réclame une classification des langues fondée sur tous

les critères particuliers fondus en un seul, à la fois un et multiple, synthétique comme le langage, dont il doit ordonner scientifiquement les formes. Les limites restreintes de notre travail ne nous permettent pas de dénombrer toutes les classifications tentées par les linguistes d'après l'une ou l'autre des méthodes que nous avons mentionnées; il nous suffira d'exposer celles qui furent proposées par A.-G. Schlegel et Steinthal (1).

§ II. — August Wilhelm Schlegel (2) est le véritable auteur de la division des langues en trois grandes classes, division fondée sur la structure morphologique de ces langues, amplement développée par Schleicher et M. Müller, acceptée par eux et par le plus grand nombre des linguistes contemporains pour sa simplicité et sa clarté (3). L'exposition de cette division demande quelques mots préliminaires touchant la

(1) Voy. l'exposition de ces classifications dans le chef-d'œuvre de Steinthal, *Charakteristik*, etc., sect. 1.

(2) Benfey, *Geschichte*, etc., p. 366-67, note 2.

constitution de la parole d'après les linguistes les plus distingués.

Nous distinguons dans nos mots deux parties : une partie matérielle ou radicale, et une formelle; la première exprime une idée, la seconde détermine cette idée; l'une donne à notre esprit l'idée d'un objet, l'autre représente à notre intelligence certaines déterminations de ce même objet. Les êtres et les relations des êtres dans le monde objectif, les concepts et les rapports de ces concepts dans le monde intellectuel, les racines et les rapports des racines dans le monde du langage se correspondent en tant que le langage est l'expression de l'idée, et celle-ci l'image de l'objet. Une analyse soigneuse de la parole distinguera donc les racines qui expriment des concepts, de celles qui n'expriment que des déterminations de ces mêmes

(3 *de la page précéd.*) M. Müller, lect. 7, sér. 1 : *On the stratification of Language*, London, 1868. Schleicher, *Zur Morphologie der Sprache*, Saint-Pétersbourg, 1859 : *Die deutsche Sprache*, introd., I. Whitney, *Language and the study of language*, lect. 10.

concepts. Or, entre les premières et les secondes peuvent exister et existent, en effet, trois rapports différents : de là, trois classes de langues.

1° Les racines peuvent être employées de telle sorte, que chacune d'elles conserve inaltérées sa forme et sa signification. Aucune différence entre la racine et le mot ; chaque mot est une racine, dont la signification propre est toujours présente à l'esprit de celui qui parle ; aucune corruption phonétique ne vient consumer le corps de cette racine au point de la rendre, par un lent et fatal travail, amaigrie, pâle et méconnaissable. L'unité du mot est essentiellement simple, inorganique. Souvent, les rapports des divers concepts entre eux ne sont pas exprimés ; le lecteur ou l'auditeur doit les deviner de lui-même : quand il faut les exprimer, il suffit pour cela de la position des racines (mots) les unes par rapport aux autres. La langue ne nous donne pas une image du *processus* intellectuel, mais une simple ébauche où l'on ne peut distinguer que les lignes fonda-

mentales. Si nous représentons une racine inaltérable par *R*, une autre racine également inaltérable et se référant à la première par *r*, nous aurons les formules *R*, *R*+*r*. Les langues de cette nature sont nommés *radicales* ou *monosyllabiques* ou *isolantes* (1).

2° *a*) Deux ou plusieurs racines peuvent s'unir pour former un mot de telle manière, que l'une conserve, inaltérées, sa forme et sa valeur,

(1) Expliquons ces données générales par quelques exemples tirés du plus pur représentant de cette famille de langues, le chinois.

Le chinois ne fait aucune distinction formelle entre le nom substantif, l'adjectif, le verbe, l'adverbe, la préposition. Par exemple, la racine et le mot *ta* peut signifier « grandeur, » « grand, » « être grand, » « faire grand, » et « grandement; » la position du mot (racine) dans la phrase en détermine le sens. Les cas manquent. On y supplée par la position du mot, déterminée par l'usage constant de la langue : ainsi *ngò tà ni* veut dire « je te bats » (litt. « je bats toi »), mais *ni tà ngò* signifierait « tu bats moi. » Il y a cependant certaines particules qui remplissent l'office de cas ; par exemple, la particule *y* indique l'instrumental, sans avoir perdu, dans la conscience de ceux qui parlent le chinois, son sens de « employer; » ainsi *y̓ ting* signifie « avec le bâton, » et plus littéralement « employer bâton. »

L'indo-germanique *ai-mi* (gr. εἶ-μι, je vais), ferait dans une langue isolante *i* ou *i ma*, « aller » ou « aller moi. »

tandis que l'autre ou les autres perdent leur indépendance. C'est dans ce fait que prend sa source une différence importante entre la racine et le mot, ce dernier étant, le plus souvent, constitué par deux racines, dont l'une exprime un concept, une existence propre, autonome, un sens par elle-même, tandis que l'autre ne désigne que les déterminations de ce concept, et ne peut être employée qu'en tant que venant préciser davantage le sens de l'autre racine, en en circonscrivant le sens de manière à lui faire exprimer une idée envisagée dans ses rapports avec les autres idées. La première racine est la substance du mot, la seconde en est l'élément formel, qui peut être ajouté à la racine principale au commencement, au milieu, à la fin, à plusieurs endroits à la fois (1). La corruption phonique n'attaque pas la racine principale, mais les éléments secondaires qui déterminent

(1) Dans le premier cas il est dit *préfixe*, dans le second *infixe*, dans le troisième *suffixe :* pris en général, ces éléments reçoivent le nom de *affixes*.

cette racine. Les parties constitutives du mot sont cependant encore distinctes; les formes de la déclinaison et de la conjugaison peuvent être encore décomposées; les racines se montrent comme racines, les affixes comme affixes. A parler rigoureusement, le mot est un composé non encore réduit à l'unité; c'est un ensemble d'éléments réunis physiquement ou, comme dit la linguistique, agglutinés; c'est une mauvaise mosaïque qui montre les jointures des pierres, une synthèse de parties isolées qui vous font penser aux morceaux qui composent un tas plutôt qu'aux membres d'un véritable organisme. Cette forme de langage n'est pas une révélation très-fidèle de la pensée; la langue n'a pas encore entièrement achevé sa tâche. Si nous représentons par *R* une racine quelconque, par *p* un préfixe, par *i* un infixe, par *s* un suffixe, nous obtiendrons sept formules correspondant à autant de variétés de cette structure morphologique. Les langues possédant cette structure se nomment *agglu-*

tinantes (1). *b*) Les langues appelées *incorporantes*, *polysynthétiques* et *olophrastiques* ne constituent à la vérité qu'une section de cette

(1) Parmi les langues de cette nature il faut noter surtout le turc, qui, dans le très-singulier système de sa conjugaison, nous donne un exemple frappant de ce que nous venons de dire.

Par exemple *sev-mek* signifie « aimer. » En y ajoutant *in*, cela nous donne le verbe réfléchi *sev-in-mek*, « s'aimer soi-même, » ou mieux « jouir, être heureux. » Ajoutons-y *isc*, nous avons le verbe de réciprocité *sev-isc-mek*, « s'aimer l'un l'autre. » A chacune de ces trois formes ajoutons la syllabe *dir* à signification causale, et nous aurons ainsi *sev-dir-mek*, « faire aimer ; » *sev-in-dir-mek*, « faire jouir ; » *sev-isc-dir-mek*, « faire que l'un aime un autre. » Chacune des six formes précédentes peut devenir passive par l'addition de la syllabe *il*, d'où les formes suivantes : *sev-il-mek*, « être aimé ; » *sev-in-il-mek*, « être heureux ; » *sev-isc-il-mek* (intraduisible) ; *sev-dir-il-mek*, « être poussé à aimer ; » *sev-in-dir-il-mek*, « être fait jouir ; » et finalement *sev-isc-dir-il-mek*, « être poussés à s'aimer l'un l'autre. » L'introduction de la syllabe *me* suffit à donner un sens négatif à chacune des douze formes ci-dessus ; il en résulte douze formes négatives correspondantes. Les formes négatives peuvent exprimer l'impossibilité par l'addition de la syllabe *e*. Il faut noter cependant que quelques-unes de ces formes ne sont que rarement usitées, et que le sens de certains verbes rend plusieurs d'entre elles logiquement impossibles.

Réduit à cette structure morphologique, l'indo-germanique *ai-mi* (grec εἶ-μι) précité ferait *i-ma* ou *i-mi*.

classe. La propriété de ces langues c'est d'incorporer en un seul mot toutes les parties de la construction; le verbe porte, renfermé en lui, l'objet prochain ou lointain, même la personne à qui s'adresse le discours. Il tend en somme, plus ou moins suivant les langues, à comprendre en lui la phrase entière, tandis que les autres parties de la phrase ne conservent que la valeur d'une apposition à laquelle il appartient de déterminer avec plus de précision ce qui est contenu dans le verbe. M. Müller a tenté d'expliquer ce phénomène en supposant l'existence, à une époque antérieure, de fondements de mots plus simples que ceux qui se révèlent actuellement à nous, auxquels fondements seraient venus s'adjoindre des affixes modificatifs, mais pas assez solidement pour empêcher l'addition de nouveaux affixes. C'est pourquoi ces langues incorporantes ne forment qu'une variété de la classe des *agglutinantes* (1).

(1) Le mexicain *ninakaqua* signifie « je » (*ni*) « viande » (*naka*) manger (*qua*). Le kree (langue de l'Amérique sep-

3° Deux ou plusieurs racines peuvent se réunir pour former un mot, chacune d'elles se modifiant au point de perdre son indépendance propre. Non-seulement les racines exprimant les rapports, les déterminations de la racine principale deviennent de purs éléments formels, sans signification, sans forme indépendante, mais encore la racine principale elle-même, suivant des lois constantes, peut être altérée pour

tentrionale), pour exprimer l'idée suivante : « je vois son fils » dit : « lui fils-sien je vois-lui-le-sien, *oo goosis-a ne wāppa-m-im-owa.* » « Je vois-lui-le-sien » est un seul mot, ou plus proprement la phrase entière, « fils-sien » est une apposition à l'objet contenu dans le verbe, « lui-le-sien, » et le pronom « lui, » qui précède, est de nouveau une apposition au pronom possessif « sien » affixe du mot « fils. »

La difficulté d'apprendre de pareilles langues est extraordinaire, et il est si peu facile d'en faire la grammaire, qu'un auteur d'une grammaire basque a pu intituler son travail *L'impossible réalisé*, ou grammaire de la langue basque.

Schleicher donne comme forme incorporante le grec φέρομαι, forme fondamentale *bharā-ma-mi*, c'est-à-dire *mi* « je, » *bharā* « porte, » *ma* « moi, je me porte, » et si cette forme est réellement constituée par les éléments en lesquels la décompose le célèbre linguiste, elle contient vraiment en elle-même non-seulement le sujet, mais l'objet immédiat du verbe. Pour la théorie des désinences moyennes, voyez le *Compendium* de Schleicher, § 278-286.

exprimer les relations. La corruption phonétique s'étend aussi bien sur la partie qui est comme la substance du mot, que sur la partie formelle. Ces deux parties, cependant, sont confondues de telle sorte dans la synthèse du mot, que celui qui le prononce n'a plus aucune conscience de la valeur des éléments particuliers qui le constituent, et la nature différente de ces éléments ne peut être découverte que par le microscope du linguiste. Le mot est un comme dans la première classe, composé comme dans la deuxième, mais cette unité est un organisme, un système de parties, différentes à la vérité, mais confondues dans une synthèse admirable qui comprend et unit en elle les deux formes précédentes. On pourrait comparer ce fait à une combinaison chimique qui, fondant ensemble deux corps, en tire un troisième ayant en eux son origine, doué cependant de propriétés nouvelles, et dans lequel l'analyse seule de la science peut découvrir les éléments à l'affinité desquels il doit son existence. Cette

forme du langage humain est certainement celle où, comme dans un clair cristal, se reflète le mieux la pensée. Si nous désignons par R^x une racine pouvant être altérée, suivant des lois déterminées, pour exprimer les rapports; par s un ou plusieurs suffixes; par p un préfixe, nous aurons les formules R^x, pR^x, $R^x s$, correspondant aux formes diverses que peut adopter la structure morphologique indiquée ci-dessus, et propre aux langues dites *organiques*, *amalgamantes* et le plus souvent *langues à flexions* (1). Ces trois structures morpholo-

(1) Exemple : *ai-mi* (grec εἶ-μι) de la racine *i*. Ici ne s'est pas seulement ajoutée à la racine *i* la racine déterminative *ma*, affaiblie en *mi* et devenue pur élément formel, mais la racine *i* s'est elle-même modifiée, devenant, par accroissement, *ai* (grec ει).

Examinons rapidement un futur grec : δώσεται. Soumise à l'analyse du linguiste, qui la compare à l'indien *dā-sja-tē*, cette forme se décompose sans autre en δω-σε-ται (considérée généralement comme provenant de * τα-τι), δω est le thème verbal et la racine δο = indien antiq. *da* = latin *da* (*dare*) allongée; σε = σϳε = *sja* = *as-ja*, thème du présent de la racine indo-germanique *as*, sanskrit *as*, grec ἐς, latin *es* «*être;*» * τα-ι = τα-τι, c'est le pronom de la troisième personne sing. au cas du sujet et à celui de l'objet immédiat, suivant

giques, l'isolante, l'agglutinante et la flexible, sont considérées par Schleicher, Max Müller et d'autres grands linguistes comme trois stades, trois périodes de formation par lesquelles toutes les langues doivent passer pour atteindre les formes les plus riches, les plus synthétiques et les plus artistiques. Le premier de ces stades peut être appelé stade de la racine, le second, stade de la désinence, le troisième, stade de la flexion. D'après les linguistes éminents nommés plus haut, la forme flexible suppose absolument la forme désinentielle, et celle-ci la forme radi-

Schleicher, *Compendium*, etc., § 298 et 279. Voy. aussi Pezzi, *Formazione del futuro attivo negl' idiomi italici ed ellenici*, Torino, 1871. Benfey, *Ueber die Entstehung und die Formen des ind.-germ. Optativ (Potential) sowie über das Futurum auf sanskritisch syāmi*, Gœttingen, 1871. Mais la constitution de ce mot était un mystère pour l'ancien grec; inconnue d'Homère, de Pindare, d'Eschyle, de Thucydide, de Platon, de Démosthène, des critiques alexandrins, des savants romains, des grands philologues des quinzième et seizième siècles, des étymologistes érudits des dix-septième et dix-huitième, il ne s'est révélé qu'à la grammaire comparée du dix-neuvième siècle.

Seule, celle-ci a su lire dans les formes obscures du latin leur histoire, oubliée pendant si longtemps. Le latin *ama-*

cale : toute langue parvenue à la période de flexion a été d'abord isolante, puis agglutinante et enfin à flexion. Peu de langues humaines, si l'on tient compte de leur grand nombre, sont parvenues jusqu'ici à ce troisième stade ; la plupart se sont arrêtées au deuxième, et plusieurs n'ont jamais pu dépasser le premier.

M. Müller a cherché la preuve de son assertion dans la tendance que montrent çà et là les langues isolantes à devenir agglutinantes, et dans celle de ces dernières à devenir langues à

tur, par exemple, pour le linguiste qui le compare aux formes parentes de l'osque, de l'ombrien, du celte, et même du lithuanien et du slave, reporte à une forme plus ancienne *amat-u-se*, constituée par *amat*, troisième personne sing. prés. indic. du thème *ama-*, par la voyelle *u* dont l'origine est douteuse, et par *se*, pronom réfléchi accus. sing.: le sens primitif de cette forme est donc « il aime soi, il s'aime. » Que de fois ce mot a été proféré par des lèvres romaines sans que celui qui le prononçait se doutât de sa composition et de sa valeur primitive ! Que de fois il entra dans les pages immortelles des grands interprètes du génie latin qui en ignoraient l'origine et le sens primordial ! Et que de philologues contemporains le répètent encore sans le comprendre scientifiquement, parce qu'ils ont dédaigné de suivre la science qui toujours se meut et progresse, et se sont enfermés dans leur culte fanatique et superstitieux du passé !

flexions. En outre, dit-il, toutes les fois que la flexion et l'agglutination ont été soumises à l'examen scientifique, il a été reconnu que la première dérivait d'une ancienne structure agglutinante, et que la seconde avait pour origine une forme radicale antérieure. N'est-il pas démontré en outre que les affixes étaient, eux aussi, des racines, avant de devenir de simples éléments formels? Peut-on supposer une racine sans une signification qui lui soit propre? Et cela ne nous conduit-il pas à la forme isolante?

Mais l'hypothèse de cette marche évolutive de la structure glottique a rencontré de formidables objections de la part de Pott et de Renan. Le prince des étymologistes fait remarquer que la transformation d'une langue inorganique en une langue organique serait une métamorphose impossible en fait dans la nature (1), que le monosyllabisme des racines indo-germaniques

(1) Pott, *M. Müller und die Kennzeichen der Sprachverwandtschaft*, dans la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, IX, 405-464, et surtout p. 412.

ne prouve pas évidemment que les langues provenant de cette souche soient réellement parties d'une forme monosyllabique semblable, par exemple, à celle du chinois, pour atteindre ensuite l'état de flexion; qu'il n'y a pas lieu de supposer que de semblables racines monosyllabiques aient été d'abord employées dans le discours privées d'éléments formels, tandis qu'il suffit de penser que ces racines, non prononcées, se révélaient seulement comme de légères images à l'esprit indo-germanique, alors que, dans le parler, elles revêtaient sans cesse telle ou telle forme (1). — De son côté, l'illustre sémitisant français nous invite à considérer : que plus l'on recule vers les origines des langues, et plus elles nous apparaissent synthétiques, puisqu'elles vont, comme l'esprit humain, de la synthèse à l'analyse; que, si la simplicité du monosyllabisme chinois est un signe d'enfance, il devient malaisé

(1) Pott, *Etymologische Forschungen*, etc., 2e édit., part. 2, sect. 1, p. 95. (A.-Ed. Chaignet, *la Philosophie de la science du langage*, Paris, 1875, Didier, p. 110-127. (*Trad.*)

de comprendre comment il a pu devenir l'organe d'une civilisation très-développée, et comment des langues, très-riches au point de vue grammatical, ont pu être propres à des peuples beaucoup moins civilisés que les Chinois; que, si les langues indo-germaniques avaient été monosyllabiques à une époque préhistorique, elles le seraient encore, tout comme les langues monosyllabiques de l'Asie orientale; que non-seulement les divers systèmes glottiques ne nous révèlent aucunement cette transformation embryonnaire de structure analytique en structure synthétique, mais encore que cette hypothèse est battue en brèche par l'unité même des grandes souches glottiques, par exemple, de l'indo-germanique et du sémitique; que, puisque cette unité ne peut être expliquée qu'en admettant que ces deux systèmes de langues se sont entièrement développés avant la séparation des langues de chaque souche, et puisqu'il est nécessaire d'admettre plusieurs siècles pour la transformation supposée par M. Müller, nous

devrions en conclure que lesdites souches restèrent pendant un temps très-long indivises, et cette conclusion serait en contradiction avec ce que nous savons de la tendance reconnue qu'avaient les peuples anciens à se diviser (1). — A notre sens Steinthal a fait une observation très-fine en disant que, si la langue mère indo-germanique a été réellement monosyllabique, elle ne l'a pas été comme le chinois; si agglutinante, elle ne l'a jamais été comme le tatare, et qu'il y eut toujours dans l'indo-germanique un germe plus riche et de plus haute valeur (2).

Voyons maintenant comment se divisent, dans ces trois grandes classes, les langues de la terre (3).

(1) Renan, *De l'origine du langage*, Paris 1858, préf., p. 10 et seq., IV, 103-117; VII, 151-168.

(2) Steinthal, *Zeitschrift für Vœlkerpsychologie*, etc., II, p. 238-39.

(3) Jülg, *Ueber Wesen und Aufgabe der Sprachwissenschaft*, Innsbruck, 1868, p. 24 et suiv. J.-S. Vater, *Litteratur der Grammatiken, Lexica und Wörtersammlungen aller Sprachen der Erde*, 2ᵉ édit., revue par Jülg, Berlin, 1847, etc., etc.

Appartiennent à la première classe : le chinois, les langues de l'Inde transgangétique (ou indo-chinoises) et les idiomes du Thibet.

Dans la seconde on comprend généralement la plus grande partie des langues humaines, c'est-à-dire toutes celles qui occupent un rang intermédiaire entre les langues isolantes et les langues à flexions. On peut les diviser en deux sections. La première comprend les langues agglutinantes proprement dites : par exemple les langues ural-altaïques, le japonais, etc., et de plus les langues dravidiennes, indo-pacifiques, caucasiennes et la plupart des dialectes africains étudiés jusqu'ici. Toutes les langues agglutinantes proprement dites d'Asie et d'Europe ont été réunies par M. Müller (1) sous la dénomination commune de *touraniennes*, sur laquelle nous reviendrons en parlant des langues dites *ariennes*. Le célèbre philologue reconnaît à la vérité que l'affinité de toutes ces langues n'est pas si évidente que celle des langues indo-

(1) Lecture 8e de la 1re série, etc.

germaniques et surtout des sémitiques : il soutient cependant que les langues auxquelles il applique le nom générique de touraniennes ne peuvent pas être considérées comme provenant de sources différentes, et comme n'ayant entre elles que de simples ressemblances morphologiques. Mais cette opinion est bien loin d'être admise par tous les plus insignes représentants de notre science. — La deuxième section comprend les langues incorporantes, c'est-à-dire presque tous les idiomes des indigènes américains et, en Europe, le basque.

La troisième classe comprend les langues indo-germaniques, les langues sémitiques et l'égyptien.

Nous devons ici avertir le lecteur de ne pas donner à cette classification une valeur absolue. Nulle langue n'est exclusivement isolante, agglutinante ou à flexions : la classification a rapport à l'ensemble des formes des langues, non aux phénomènes rares, aux exceptions

isolées qu'une observation longue et minutieuse peut y découvrir.

Il résulte de l'exposition de cette classification qu'elle a pour principe suprême la considération de la nature morphologique diverse des langues, c'est-à-dire un critérium tout à fait spécial. Nous allons maintenant donner un essai de classification, fait d'après un critérium plus compliqué, ou mieux, d'après un ensemble de critères, c'est-à-dire la classification de Steinthal (1).

§ III. — Steinthal divise toutes les langues en deux grandes classes, dont la première comprend *les langues privées de forme* (2), la

(1) Steinthal, *Op. cit.*, sect. 4.

(2) « Nous distinguons dans l'activité du parler vivant trois facteurs : 1) Le son, incorporation de la pensée ; 2) la forme glottique interne (*innere Sprachform*), c'est-à-dire la manière déterminée dont s'est faite cette incorporation ; 3) le contenu du penser ou intuitions (*Anschauungen*), et idées qui forment l'objet de la communication. Toute œuvre d'art contient les mêmes trois éléments : cette statue est en marbre, c'est une figure de femme portant une balance et un glaive et représentant la justice. » (Steinthal, *Der Ursprung der Sprache*, p. 130.) « Si la langue est la forme de l'idée,

deuxième ***les langues munies d'une forme.*** Les premières comme les deuxièmes se divisent en ***isolantes*** et en ***déclinantes et conjugantes.*** Ces dernières à leur tour se subdivisent en trois classes ordonnées suivant leur structure morphologique.

Nous aurons ainsi le tableau suivant :

A. LANGUES PRIVÉES DE FORME.

1. Langues isolantes.	I. Langues de l'Inde transgangétique.
2. Langues déclinantes et conjugantes.	
a. Indiquant les déterminations du contenu (1) au moyen de redoublement et de préfixes;	II. Langues polynésiennes.
b. Indiquant la détermination du contenu au moyen d'éléments ajoutés après la racine;	III. Langues ouralaltaïques.
c. Indiquant les relations et déterminations du contenu au moyen de l'incorporation.	IV. Langues américaines.

l'idée est le contenu de la langue; par suite la forme glottique est double: forme glottique externe ou son, et forme glottique interne, distincte de la forme logique du contenu considéré en lui-même, de même que la forme des images est plus ou moins différente des formes de l'histoire qu'elles représentent. » (*Ibid.*, *Abriss der Sprachwissenschaft,* I,

B. LANGUES MUNIES DE FORME.

1. Langues isolantes.	V.	Chinois.
2. Langues déclinantes et conjugantes.		
a. Au moyen d'une molle réunion des éléments grammaticaux.	VI.	Egyptien.
b. Au moyen d'altérations intérieures de la racine.	VII.	Sémitique.
c. Au moyen de suffixes propres.	VIII.	Sanskrit (1).

Les langues des quatre premières classes confondent la matière et la forme, parce que tantôt elles indiquent la forme, plus ou moins grossièrement, au moyen d'éléments matériels; tantôt emploient des déterminations matérielles comme forme. La cinquième classe, considérée dans son ensemble, est exempte de cette confusion, mais elle ne dispose que de purs éléments matériels et exprime la forme non pas

59.) La forme interne d'un idiome, considéré dans sa propre structure grammaticale, est, suivant le glottologue précité, le système particulier des catégories grammaticales de ce même idiome. (Voy. la section 4 de la *Charakteristik*, etc.)

(1 *de la page précéd.*) Ce qui veut dire « du concept significatif d'un mot. »

(1) F. Müller (*Die Vocalsteigerung der indo-germani-*

phonétiquement, mais par voie de position et par des moyens rhétoriques. Les trois dernières classes possèdent des éléments constitutifs matériels et formels, qui s'unissent entre eux de manières très-variées. Ces langues seules ont une véritable forme.

schen Sprachen, dans les *Sitzungs-Berichte*, actes de l'Académie des sciences de Vienne, classe philosophico-historique, LXVI, 214), corrige comme suit la deuxième partie de la classification de Steinthal : « B. Langues formelles. 1. Isolantes (chinois) : 2. déclinantes et conjugantes. *a*) Au moyen de l'adjonction de l'élément grammatical (préfixe ou suffixe) à la racine (hamitique) ; *b*) au moyen de la transformation de la racine en un thème trisyllabique, changement régulier de la voyelle de ce même thème, et union avec les éléments grammaticaux (préfixes ou suffixes (sémitique) ; *c*) au moyen de l'union des suffixes avec la racine altérée par renforcement ou par affaiblissement de sa voyelle (indo-germanique).

En ce qui concerne la nature et l'origine des suffixes indo-germaniques il faut noter que, s'élevant contre la théorie de Bopp adoptée par le plus grand nombre des glottologistes, quelques linguistes prétendent découvrir en eux, non pas des racines pronominales, ou verbales, ayant eu primitivement une valeur entièrement indépendante qu'ils auraient ensuite perdue au point de devenir de simples éléments formels (comme l'enseigne le grand linguiste), mais ou bien des sons privés en eux-mêmes de toute signification et exprimant simplement d'une façon symbolique les déterminations grammaticales (Westphal, *Philosophisch-historische Gram-*

§ IV (1). — Nous voudrions pouvoir nous étendre davantage sur chacune des huit souches de langues dans lesquelles Steinthal retrouve les types fondamentaux du langage, mais les limites assignées à notre travail ne nous le permettent pas (2). Le but que nous nous sommes

matik der deutschen Sprache, Iéna, 1869. Id., *Methodische Grammatik der griechischen Sprache,* Jena, 1872. Id., *Vergleichende Grammatik der indo-germanischen Sprachen,* Jena, 1873) ; ou bien des éléments doués originairement d'un sens démonstratif, réunis aux racines, d'où seraient ensuite venues de nombreuses formes thématiques, de signification et d'usage primitivement indistincts, et usitées plus tard pour exprimer les divers rapports grammaticaux (Ludwig, *Der Infinitiv im Veda,* Prag, 1871). Id., *Agglutination oder Adaptation ?* Prag, 1873.) Les limites et la nature de notre travail, ainsi que le peu de faveur avec lequel ont été généralement accueillies ces théories nouvelles et compliquées, nous dispensent de les critiquer en détail ici. Ce sera l'objet d'une grande partie d'une monographie sur les études les plus récentes de glottologie indo-germanique que nous publierons prochainement.

(1) M. Müller, lect. 5, sér. 1. Whitney, lect. 5, 6, 7, 8. Benloew, *Aperçu général de la science comparative des langues,* § 6, p. 23-54. Schleicher, *Die deutsche Sprache,* introd., III, p. 71-86. Id., *Les langues d'Europe.*

(2) Nous regrettons surtout de ne pouvoir parler des langues ural-altaïques, qui ont été l'objet d'études fécondes en bons résultats, réunis en partie par Donner dans l'ou-

proposé en écrivant ces pages ne nous interdit cependant pas de joindre aux considérations générales qui précèdent, quelques notions spéciales sur les deux dernières souches de langues mentionnées plus haut, c'est-à-dire sur le sémitique et l'indo-germanique (1).

vrage mentionné plus haut. Au lieu des quatre classes en lesquelles on divisait ordinairement les peuples et les langues uralo-finnois, on a les cinq classes suivantes : 1° Peuples et idiomes baltiques (parmi lesquels on ne peut noter pour l'importance littéraire que les Finlandais et les Esthoniens); 2° Lapons (d'abord confondus parmi les. Baltiques, mais élevés maintenant à la hauteur d'une classe en raison de leur intérêt linguistique); 3° Permiens ; 4° peuples et idiomes du Volga ; 5° Ougriens (auxquels appartiennent les Magyars). Malgré la dispersion des peuples qui parlent les langues uralo-finnoises, celles-ci sont encore étonnamment unies entre elles. Avec les langues finnoises, dont le chef-d'œuvre est la grande épopée finlandaise *Kalewala*, on compte, parmi les langues oural-altaïques, les idiomes tongouses, mongoliques, turcs, et samoyèdes. — Sur les caractères généraux et la division des souches, voyez Steinthal, *Charakteristik*, etc., sect. 3 ; Poncel, *Du langage*, p. 143-191.

(1) Comme on a souvent cherché à fondre en une seule ces deux souches de langues en s'appuyant pour cela sur les caractères communs à chacune d'elles, nous pensons être agréable à nos lecteurs en leur donnant un résumé rapide de l'histoire et des résultats de ces recherches.

A peine les racines sanskrites étaient-elles révélées à

I. Commençons par les langues appartenant à la première des deux souches mentionnées. Elles

l'Europe, que l'on commença à comparer plusieurs d'entre elles avec des racines sémitiques; parmi ces comparaisons il faut surtout citer celles de Gesenius, bien qu'il ne crût pas qu'il existât entre les deux langues une étroite affinité. Au contraire, Fürst admettait sans autre une souche sanskrito-sémitique. Franz Delitzsch tenta le premier d'introduire un peu de méthode dans ces comparaisons, mais il n'y parvint qu'à moitié. Ewald, en comparant des formes grammaticales et des traditions qu'il croyait communes aux deux peuples, se prévalut de cette communauté pour vouloir prouver une très-ancienne affinité des langues indo-germaniques et sémitiques, ainsi que celle d'une parenté préhistorique de ces mêmes souches glottiques avec le nordique (touranien ou altaïque), et avec le copte, faisant dériver d'abord le nordique, puis le sémito-copte de l'indo-germanique. Mais Pott a démontré la faiblesse des preuves avancées par le grand sémitisant à l'appui de sa théorie. Cette thèse d'une souche indo-germanico-sémitique a été encore soutenue par Olshausen et Lassen; et, comprenant même l'égyptien dans leurs comparaisons, par Lepsius, Schwartze, Benfey, Bunsen (ce dernier y ajoutait même les langues touraniennes), et enfin par M. Müller et Steinthal, Ascoli et Raumer; ces deux derniers ont fait pour cela de grands efforts qui, pour n'avoir pas été couronnés d'un bien grand succès, n'en méritent pas moins d'être signalés. Il me semble que l'essai publié par Frédéric Delitzsch sous le titre *Studien über indo-germanisch-semitische Wurzel-Verwandtschaft*, Leipzig, 1873, témoigne d'une critique très-judicieuse, sûre et profonde; c'est à lui que nous avons emprunté les données précédentes (p. 3 à 21). —

furent appelées *langues orientales* jusqu'à Eichhorn, qui leur donna le nom de *sémitiques:* deux

Parmi tous ceux qui nient l'union sémito-indo-germanique, il nous suffira de citer Schleicher. — Renan considère l'indo-germanique et le sémitique comme deux systèmes glottiques absolument distincts, ne procédant pas l'un de l'autre ni l'un et l'autre d'une réunion antérieure ; d'après lui, il ne peut pas y avoir entre eux d'affinité anté-grammaticale, parce toute langue surgit de l'esprit d'une race avec sa grammaire déjà entièrement constituée dans ses parties essentielles ; le phénomène d'assez nombreuses racines communes peut être attribué à toute autre cause qu'à une connexion préhistorique de ces deux souches ; il faut donc considérer l'apparition des langues indo-germaniques et celle des langues sémitiques comme deux faits distincts, mais parallèles en tant que deux peuples de même race, séparés immédiatement après leur naissance, auraient produit ces langues sous l'action de causes analogues suivant des lois psychologiques presque semblables et peut-être avec une certaine conscience réciproque de leur œuvre; supposition peu claire et peu admissible, ainsi que l'a remarqué F. Delitzsch (*Op. cit., loc. cit.*). Pour faire connaître les raisons que les deux écoles rivales ont avancées, l'une pour, l'autre contre la connexion indo-germanico-sémitique, il suffira de résumer fidèlement ce qu'ont écrit sur ce sujet A. Schleicher et M. Müller.

A. Schleicher (*Semitisch und indo-germanisch*) dans les *Beitræge*, etc. (dont nous allons bientôt nous occuper), II, 236-44, *Die deutsche Sprache*, p. 21 et seq., affirme que ces deux souches glottiques, bien qu'appartenant à la même classe morphologique, sont tellement opposées l'une à l'autre qu'il ne faut pas penser à la plus petite affinité mutuelle, et

dénominations, dont la première est fausse par trop de largeur, puisque non-seulement ces

il s'attache à le prouver par les raisons suivantes : 1° Déjà, dans la forme la plus ancienne imaginable, c'est-à-dire peu de temps avant sa division en les langues sémitiques connues, hébreu, syriaque et chaldéen, arabe et éthiopien, le sémitique ne possédait aucune racine pleine, existant phonétiquement, pouvant être articulée en dehors de la parole, comme la racine indo-germanique. La signification n'était attachée qu'aux seules consonnes, d'où il suit que toute introduction de voyelles parmi ces consonnes apportait nécessairement à la signification une idée de relation. Dans l'indo-germanique, au contraire, la signification est attachée à des syllabes douées d'existence phonique et non pas aux seules consonnes. 2° La racine sémitique peut recevoir toutes les voyelles suivant les exigences de la formation du mot; elle n'est liée à aucune voyelle déterminée, et le nombre des altérations qu'elle peut subir est très-grand. Il n'en est pas ainsi dans les langues indo-germaniques. Dans ces langues est donnée une voyelle déterminée, qui, primitivement, ne peut franchir que trois degrés au plus ; à chaque voyelle est assignée une voie déterminée et circonscrite dont elle ne peut jamais franchir les limites. L'expression des relations au moyen d'une altération de la racine elle-même est donc un moyen bien plus limité en indo-germanique qu'en sémitique. 3° Cette grande liberté des racines sémitiques dans le choix des voyelles va de conserve avec une limitation singulière de leur forme phonique, laquelle, précisément parce qu'elle n'a pas sa raison d'être dans l'essence de la langue, se manifeste comme un *quid* tirant son origine de l'analogie dans le cours du temps ; on touche au trisyllabisme. Toute racine sémitique

langues, mais beaucoup d'autres encore appartiennent à l'Orient; dont la deuxième pèche au

est constituée par trois sons, et cela devait avoir lieu déjà dans la langue sémitique fondamentale, puisque toutes les langues provenant d'elles possèdent cette propriété. Cette forme radicale n'est pas regardée, et à bon droit, comme primitive. Il y avait, selon toute vraisemblance, dès le principe, un très-grand nombre de racines à trois consonnes, et les autres se réglèrent sur elles par analogie. Dans l'indo-germanique, au contraire, la forme phonétique de la racine est très-libre, mais elle est toujours monosyllabique. 4° La racine sémitique diffère essentiellement de la racine indo-germanique même par rapport à sa fonction propre, en tant que la première, suivant la règle générale, peut réunir en elle un plus grand nombre de significations. 5° Tandis que, en sémitique, la formation (au sens étroit) du mot est solidement organisée, celle des formes grammaticales ne l'est par contre qu'imparfaitement; l'indo-germanique le plus ancien connaît sept cas; le sémitique n'en peut distinguer que trois; celui-ci n'a que deux formes temporelles, celui-là en possède primitivement au moins cinq; la formation des modes est aussi beaucoup plus parfaite en indo-germanique qu'en sémitique. Celui-ci n'est donc pas comparable à celui-là ni en ce qui concerne le degré de développement, ni pour l'harmonie et l'unité; par sa forme et par sa syntaxe, l'indo-germanique est de beaucoup supérieur au sémitique. 6° L'unité de l'indo-germanique éclate surtout dans le fait que tous les mots des langues appartenant à cette souche ont une seule et même constitution morphologique. Tous, absolument tous, consistent en une racine, modifiable suivant des lois déterminées afin d'exprimer les

contraire par étroitesse, parce que, on le sait, les langues dont nous nous occupons ne furent

relations, et en un affixe, ajouté à la fin du mot, et exprimant les rapports; la formule morphologique de ces langues est donc toujours $R^x s$, la perte de cet affixe est un fait postérieur à l'état primitif. Le sémitique admet au contraire plusieurs formes de mots, surtout deux autres étrangères à l'indo-germanique, et qu'on peut exprimer par les formules R^x et pR^x. Devant de si profondes différences, dit Schleicher, les analogies que l'on a cru découvrir dans les sons des racines sémitiques et indo-germaniques, ne suffisent pas pour admettre légitimement une affinité, c'est-à-dire une origine commune à ces deux souches de langues. .

M. Müller (*Stratification of language*, p. 32 seq.), pose comme préliminaire au problème des rapports entre l'indo-européen et le sémitique la question suivante : quel degré d'évidence pouvons-nous attendre d'une comparaison du sanskrit et de l'hébreu, si l'on considère que l'une et l'autre de ces langues appartiennent dans leur état actuel, à la période de flexion? Or, il est évident pour lui que le sanskrit et l'hébreu étaient séparés bien longtemps avant de parvenir à la période tertiaire, celle de la flexion, et que par suite ils ne peuvent posséder en commun rien de ce qui est propre à la période de flexion de chacun d'eux. Les langues indo-germaniques et sémitiques ont-elles été peut-être identiques pendant la seconde période, celle de l'agglutination? La réponse doit être, ici aussi, négative, parce que non-seulement les mots formels employés comme affixes sont différents, mais, ce qui est encore plus caractéristique, la manière dont ils sont unis au thème est différente aussi. Dans les langues indo-germaniques, les éléments formatifs ne s'ajoutent qu'à la fin du mot;

pas toutes parlées par des peuples sémitiques. Renan a proposé le nom de *syro-arabes*, dé-

dans les langues sémitiques, ils peuvent être mis au commencement et à la fin du mot. Par conséquent ces deux souches n'ont pu se trouver réunies que dans la première période, l'isolante. Mais ici encore il faut noter que toutes les racines indo-germaniques étant monosyllabiques, toutes les sémitiques par contre ayant atteint le trisyllabisme, ce n'est qu'antérieurement à ce dernier fait glottique que l'on peut admettre une communauté entre ces deux langues. En supposant même que nous connaissions comme un fait historique l'identité — dans une période éminemment préhistorique — de ces langues, quelle preuve de cette identité pourrons-nous trouver dans l'état actuel, c'est-à-dire tertiaire (de flexion), des langues indo-germaniques et sémitiques ? Nous n'y trouvons qu'un nombre restreint de coïncidences radicales, une analogie de forme et de signification dans à peu près cinq cents syllabes radicales à sens très-général, capable d'innombrables déterminations. Tout le reste, en hébreu et en sanskrit, est le produit d'un développement postérieur à la division de ces deux branches du langage, développement pendant lequel les racines primitives communes ont pu subir de nombreuses modifications. Il faut penser à cela avant de poser comme axiome qu'il n'y a d'affinité d'aucune sorte entre le sanskrit et l'hébreu, qu'ils ont dû avoir des principes différents, qu'ils représentent en réalité deux espèces indépendantes du langage, et avant de mépriser les recherches et les tentatives de savants tels que Ewald, Raumer, Ascoli, lesquels (conclut M. Müller), surtout les deux derniers, autant qu'il peut en juger, ont donné en faveur d'une affinité radicale entre l'hébreu et le sanskrit des raisons plus évidentes que nous n'é-

nomination tirée de leurs limites extrêmes (1).

On divise habituellement cette souche en trois familles qui sont les suivantes :

a. — Famille arabique ou méridionale. Renan la subdivise en deux sections : 1° ioctanide ou sabéenne, comprenant l'himyarite et l'éthiopien, etc. ; 2° ismaélitique ou maaddique, à laquelle appartient l'arabe littéraire dont l'arabe vulgaire n'est qu'une forme plus pauvre en sons, flexions et mots.

b. — Famille chananéenne ou centrale, dans laquelle l'illustre sémitisant français distingue aussi deux sections. La première, appelée par lui térachite, contient l'hébreu : la deuxième, qu'on pourrait appeler plus spécialement chananéenne, comprend le phénicien proprement dit et le phénicien africain ou punique. L'hébreu est divisé par le célèbre savant en biblique et en post-biblique : la vie du premier

tions en droit d'attendre en partant de ses considérations. (Voyez à ce sujet la brochure de M. H. Chavée, *Les langues et les races*, Paris, 1864.) (*Note du traducteur.*)

(1) Renan, *Op. cit.*

se compose de trois périodes; hébreu biblique archaïque, classique, aramaïsé; celle du second de deux périodes entre lesquelles on peut assigner comme limite le douzième siècle après J.-C.; de là l'hébreu rabbino-philosophique.

c. — Famille araméenne ou septentrionale. A cette famille semble appartenir l'assyrien des inscriptions cunéiformes, malgré les doutes de quelques savants parmi lesquels Renan. Celui-ci divise l'araméen en judaïque, païen et chrétien. L'araméen judaïque, c'est-à-dire employé par les Juifs dans des œuvres importantes au lieu de leur langue propre après la captivité, comprend le chaldéen biblique (qu'on pourrait appeler peut-être plus exactement syro-biblique), le chaldéen targumique et le chaldéen talmudique. Le samaritain était un hébreu de plus en plus pénétré par l'araméen au point de pouvoir être classé au nombre des idiomes araméens. L'araméen païen était un chaldéen très-corrompu, organe de la littérature chaldéenne

ou nabathéenne. Vient enfin l'araméen chrétien, ou syriaque.

D'après les plus récentes études relatives aux langues sémitiques, les glottologistes considèrent généralement l'arabe comme la mieux conservée de toutes celles appartenant à cette souche, et comme l'idiome le plus voisin du sémitique primitif fondamental. Mais, sur le terrain littéraire, le développement de l'arabe a été précédé par celui de l'hébreu et de l'araméen, de telle sorte que dans son histoire des langues sémitiques, qu'il semble presque considérer comme une seule langue à des époques et avec des formes différentes, Renan distingue trois périodes auxquelles il assigne l'ordre chronologique suivant ; 1° Période hébraïque (de l'origine au sixième siècle avant J.-C.) ; 2° période araméenne (du sixième siècle avant J.-C. au septième après J.-C.) ; 3° période arabique (du septième siècle de l'ère vulgaire).

II. La souche indo-germanique comprend, ainsi que nous l'avons dit, les familles indienne,

éranienne, gréco-albanèse, italique, celtique, slave, lithuanienne et tudesque, qui forment ensemble le groupe des langues *indo-germaniques* (1), lesquelles, par leurs affinités gram-

(1) Sur les langues indo-germaniques, étudiées comparativement, voyez la *Vergleichende Grammatik* de Bopp, les *Etymologische Forschungen* de Pott, le *Compendium* de A. Schleicher, œuvres citées p. 76, 79, et le *Vergleichendes Wœrterbuch der indo-germanischen Sprachen* de Aug. Fick, Gœttingen, 1874-75. Clark a publié *The student's handbook of comparative grammar. Applied to the sanskrit, zend, greek, latin, gothic, anglo-saxon and english languages*, London, 1862. Eichhoff, *Grammaire générale indo-européenne, ou comparaison des langues grecque, latine, française, gothique, allemande, anglaise et russe entre elles et avec le sanskrit*, Paris, 1867. M. Baudry a publié à Paris en 1868 la première partie (phonologie) d'une *Grammaire comparée des langues classiques*, comprenant le sanskrit, le grec et le latin avec référence aux langues germaniques. Il faut signaler particulièrement les *Corsi di glottologia* d'Ascoli, parus en 1870 et promptement traduits en allemand. Dans cet ouvrage, dont la première partie du premier volume a seule paru jusqu'ici, l'illustre glottologiste italien se propose d'exposer la phonologie comparée du sanskrit, du grec et du latin. La *Vergleichende Grammatik der indo-germanischen Sprachen*, publiée par Westphal, et dont n'a encore paru que le premier volume contenant une introduction et la théorie du verbe, s'écarte beaucoup de la théorie morphologique de Bopp, comme nous l'avons vu plus haut. Il faut aussi mentionner d'autres tra-

maticales et lexicales, nous font croire à l'existence et nous permettent d'essayer la reconstitution, du moins en partie, d'une langue mère commune, dont chacune d'elles n'est

vaux qui, bien que paraissant au premier abord avoir trait à des matières très-spéciales, doivent être cependant consultés, à cause de la richesse et de l'extension des matières traitées, comme des livres d'enseignement général sur le terrain indo-germanique; ce sont par exemple : Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, 4e édit., enrichie de comparaisons avec le celtique, par Windisch, Leipzig, 1873 ; Scherer, *Zur Geschichte der deutschen Sprache*, Berlin, 1868; les grammaires grecque et allemande, déjà mentionnées, de Westphal ; les travaux, déjà cités, de Ludwig. Sur la syntaxe comparative des cas voyez Delbrück, *Ablativ Localis Instrumentalis im Altindischen, Lateinischen, Griechischen und Deutschen*, Berlin, 1867 ; Autenrieth, *Terminus in quem*, Erlangæ, 1868. Sur celle des modes, consultez Delbrück et Windisch, *Syntaktische Forschungen*, I, Halle, 1871 ; Jolly, *Ein Kapitel vergleichender Syntax*, München, 1872 ; de Jolly, voyez aussi la *Geschichte des Infinitivs im Indo-germanischen*, München, 1873.

Un grand nombre de journaux de linguistique comparée permettent de suivre les progrès de la science. Parmi eux nous citerons : la *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete des Deutschen, Griechischen, Lateinischen*, herausgegeben von Dr Th. Aufrecht und Dr A. Kuhn (par ce dernier seul à partir du troisième volume), Berlin, depuis 1851 ; la *Zeitschrift für die Wissenschaft der Sprache*, publiée par Hœfer, Berlin, 1845-50; les *Bei-*

qu'une forme développée dans le cours du temps. Nous sommes arrivés à la langue mère indo-germanique (1).

Nous avons appelé *indo-germanique* cette

träge zur vergleichenden Sprachforschung auf dem Gebiete der arischen, keltischen und slavischen Sprachen, herausgegeben von A. Kuhn und A. Schleicher, Berlin, depuis 1858; la *Zeitschrift für Völkerspsychologie und Sprachwissenschaft*, éditée par Lazarus et Steinthal, Berlin, depuis 1859; la *Revue de linguistique et de philologie comparée*, éditée par M. Ab. Hovelacque, Paris, depuis 1868, les *Mémoires de la société de linguistique*, Paris, depuis 1868, etc. Voyez aussi à cet effet *Orient und Occident*, édité par Benfey depuis 1862. Consultez aussi les revues consacrées à la philologie orientale et à la philologie classique, les mémoires et les actes des plus célèbres académies scientifiques, et les *Instructions pour l'étude élémentaire de la linguistique indo-européenne*, par Ab. Hovelacque, Paris, 1871, p. 44 à 120.

On trouvera dans l'*Indo-germanische Chrestomathie*, de Schleicher (Weimar, 1869), des échantillons des plus anciennes langues indo-germaniques, imprimés en caractères propres et expliqués par des glossaires particuliers.

(1) La reconstitution de cette langue mère se trouve, aussi complète que le permet l'état actuel de la science, dans le *Compendium* de Schleicher. Voyez aussi Curtius, *Zur Chronologie der indo-germanischen Sprachforschung*, Leipzig, 1872. (Traduit en français, sous le titre *la Chronologie dans la formation des langues indo-européennes*, par M. Bergaigne, Paris, A. Frank. Note du trad.) Fick, *Vergleichendes Wörterbuch der indo-germanischen Sprachen* (*Wortschatz der indo-germanischen Ursprache*), etc.

souche, cette langue mère, fondamentale, parce que c'est sous cette dénomination que fut annoncée pour la première fois à l'Europe l'unité de ces familles de langues éparses en Asie et en Europe. Ce nom fut introduit dans la science par F. Schlegel. Mais ce mot exprime mal les limites extrêmes des anciennes migrations des peuples qui parlent ces langues, lesquelles, si l'on a égard à leurs limites orientales et occidentales, devraient plutôt être nommées *indo-celtiques*, ce qui serait peut-être beaucoup plus exact que toutes les dénominations actuelles. On proposa ensuite la dénomination *indo-européennes*, qui fut accueillie très-favorablement en France et en Angleterre, et même adoptée temporairement par Bopp, bien qu'elle pèche, en ce qu'elle exclut les langues éraniennes et comprend par contre certaines langues d'Europe qui ne sont pas de la souche. Guillaume de Humboldt proposa le nom de *sanskritiques* tiré du plus ancien et du plus fidèle représentant du type primitif. Notre souche glottique se

nommerait bien, suivant Lassen, *aryane*, de *ārya* — nom que se donnaient habituellement les Indiens antiques (1), et, sous la forme *airya*, les anciens Eraniens ; — cette dénomination a été employée par quelques linguistes pour désigner seulement la section indo-éranienne, et c'est dans ce sens que l'emploient Schleicher, Fick et autres. Passant sous silence les mots de *japétiques* et *méditerranéennes*, proposés le premier par Diefenbach, le second par Ewald, nous dirons qu'elles sont aujourd'hui généralement appelées *indo-européennes*, ou *aryaques*, *ariennes* (2), et que leur souche commune, la langue mère commune, a été appelée beaucoup plus exactement *proto-aryaque*.

Eu égard aux affinités spéciales qui se ré-

(1) Voyez ci-dessous, chap. III, § 2, 213-216.

(2) *Indo-européennes*, *ariennes*, sont appelées en France les langues de cette souche considérées dans leur ensemble ; la dénomination *aryaque* proposée par M. Oppert (*Grammaire sanskrite*) s'applique exclusivement à la langue mère primitive, hypothétiquement reconstituée par Schleicher en Allemagne (*Compendium*, etc.), par M. Chavée en France (*Lexicologie indo-européenne*). (*Note du traducteur.*)

vèlent entre plusieurs familles, surtout dans la structure grammaticale, Schleicher (1) divise la souche, appelée encore par lui indo-germanique, en deux grandes sections, dont la première peut être dite ario-gréco-italico-celte, la deuxième slavo-lithuano-tudesque. La première se divise en arien et gréco-italico-celte : l'arien comprend les familles indienne et éranienne; le gréco-italo-celte se divise en gréco-albanais et italo-celte, le gréco-albanais comprend les familles grecque et albanaise, l'italo-celte les familles italique et celte. La deuxième section se divise à son tour en slavo-lithuanien et tudesque ; le slavo-lithuanien comprend les familles slave et lithuanienne. Suivant l'auteur du *Compendium*, cette division indique en même temps la marche historique en laquelle se divise la langue mère indo-européenne.

Partant de considérations le plus souvent lexicales, Fick (2) est arrivé aux résultats suivants : 1° L'indo-germanique primitif s'est tout

(1) *Compendium*, etc., p. 5-9.

d'abord divisé en deux langues fondamentales, arien et européen; 2° l'arien en indien et éranien; 3° l'européen en septentrional et méridional; 4° la langue européenne septentrionale est scindée en occidentale (langues germaniques et scandinaves), et orientale (langues slaves et lithuaniennes); 5° l'européen méridional en occidental (langues celtes), et oriental (langues helléniques et italiques). M. Müller (1) et G. Schmidt (2) se sont opposés à ces théories de Schleicher et de Fick, acceptées par d'autres philologues, et ont nié cette division et subdivision de l'indo-européen primitif en langues fondamentales. Fick et Jolly (3) ont répondu à

(2 *de la page précéd.*) *Op. cit.* et celui paru postérieurement: *Die ehemalige Spracheinheit der indo-germanen Europas*, Göttingen, 1873.

(1) *Ueber die Resultate der Sprachwissenschaft*, Strassburg, 1872, p. 18-19,

(2) *Die Verwandtschaftsverhältnisse der indo-germanischen Sprachen*, Weimar, 1872.

(3) *Ueber den Stammbaum der indo germanischen Sprachen*, dans la *Zeitschrift* de Lazarus et Steinthal, VIII, 15-39. *Id., loc. cit., Noch einmal der Stammbaum der indo-germanischen Sprachen*, VIII, 190-205.

leurs objections. La diversité des opinions sur ce point provient surtout de ce que l'on examine la question à un point de vue critique trop spécial.

Donnons maintenant quelques détails sur les familles particulières et leurs subdivisions, accompagnant notre trop brève exposition de quelques indications bibliographiques.

A. — A la famille indienne appartiennent : I. Les langues antiques suivantes : 1° Le vêdique, langue fondamentale de cette famille, de toutes les langues indo-européennes la plus ancienne et la plus voisine de la langue mère, et par conséquent la plus importante pour l'analyse comparative. C'est la langue des *Vêdas* (1) et la plus ancienne expression non-seulement de

(1) Les *Vēdas* (*vēdas* signifie proprement *science sacrée*, contenue dans les quatre recueils de textes et de commentaires sacrés) se divisent en *Ṛgvēda* (le *vēda* des hymnes, des cantiques, le plus ancien et par conséquent le plus important de tous), *Jagurvēda* (le *véda* du sacrifice), *Sāmavēda*, (le *vēda* du chant), *Atharvavēda* (le *vēda* du feu). Les hymnes védiques remontent à une antiquité très-reculée, ayant été composés, comme il a semblé à plusieurs savants, entre 1500 et 1200 avant J.-C.

la pensée indienne, mais aussi de la pensée indo-européenne; 2° le sanskrit (1) (c'est-à-dire la *langue parfaite*, en opposition avec les dialectes vulgaires non polis par l'art), langue de la religion, de la poésie, de la philosophie, et célèbre surtout par les deux grandes épopées le *Mahābahrata* (*La grande guerre*), et le *Rāmāiaṇa* (*Les aventures*, *l'entreprise de Rama*); 3o le prâkrit, idiome vivant populaire (et par suite employé dans le drame indien comme pa-

(1) Pour l'étude du sanskrit on peut se servir des grammaires suivantes : Giussani, *Principii della grammatica sanscrita*, Turin et Florence, 1868 (en caractères indiens et romains); Kellner, *Kurze Elementargrammatik der Sanskritsprache*, Leipzig, 1868 (en caractères romains); Oppert, *Grammaire sanskrite*, Paris, 1864 (en caractères indiens et romains); M. Müller, *A sanskrit Grammar for beginners*, London, 1866 (en caractères indiens et romains); Flechia, *Grammatica sanscrita*, Torino, 1856; Bopp, *Kritische Grammatik der Sanskritasprache*, Berlin, 1868; Benfey, *Kurze Sanskrit-Grammatik für Anfänger*, Leipzig, 1855; *Id.*, *Vollständige Grammatik der Sanskritsprache*, Leipzig, 1852, etc. Pour le védique, il sera très-utile de recourir aux travaux de Regnier, de Benfey, de Delbrück (*Das altindische Verbum aus den Hymnen des Rigveda seinem Baue nach dargestellt*, Halle, 1874.) En ce qui concerne le prâkrit et le pâli, consultez surtout les *Institu-*

tois des classes inférieures en opposition avec le sanskrit des hauts personnages), qui, abandonné à ses tendances propres, va de plus en plus s'altérant par affaiblissement et perte d'éléments; 4° le pâli, langue sacrée du bouddhisme méridional, très-voisine du prâkrit et remarquable par des œuvres littéraires d'énorme extension. II. Les parlers modernes de l'Inde, parmi lesquels le plus étendu et le plus cultivé littérairement est le urdu ou hindoustani, forme

tiones linguæ prakriticæ de Lassen (Bonnæ, 1837), et l'*Essai sur le pâli* de Eug. Burnouf et Lassen (Paris, 1826). Pour les dialectes indiens modernes, voyez Beames, *A comparative grammar of the modern aryan languages of India*, I, phonologie, London, 1872. Pour connaître la langue des Tziganes, l'ouvrage fondamental est toujours celui de Pott, *Die Zigeuner in Europa und Asien*, Halle, 1844-45 (avec suppléments d'Ascoli et autres savants).

Les dictionnaires suivants pourront suffire aux premiers besoins de l'étudiant : *Piccola enciclopedia indiana*, par de Gubernatis (Florence, 1867); *Dictionnaire classique sanskrit-français*, de Emile Burnouf et Leupol, Paris, 1865. On pourra ensuite avoir recours au lexique de Benfey, *A sanskrit-english dictionary*, London, 1866, et pour les recherches plus étendues et plus profondes, à celui de Bœhtlingk et Roth (*Sanskrit-Wörterbuch*), Saint-Pétersbourg, à partir de 1852.

très-corrompue de l'hindi, pénétrée de vocables arabes et persans. A la famille indienne appartient aussi la langue des Tziganes, qui, bien que pleine de mots de tous pays et très-dégradée dans son système grammatical, se montre encore néanmoins comme une exilée de l'Hindoustan.

B. — Nous ne possédons pas la langue fondamentale éranienne. Les langues les plus anciennes appartenant à cette souche sont : 1° L'ancien bactrien (éranien oriental), appelé aussi *zend*, langue de l'*Avesta*, la Bible du peuple éranien, œuvre immense dont nous ne possédons malheureusement que des fragments, et paraissant en partie antérieure à la fondation de la monarchie persane ; 2° l'ancien perse (éranien occidental), qui se révèle encore dans les inscriptions cunéiformes des Achéménides. Viennent ensuite, dans le cours du temps, *a*) l'huzvaresch ou pahlavi, qui a reçu une grande quantité d'éléments sémitiques; c'est la langue de la dynastie des Sassanides et des traductions de l'*Avesta ; b*) le parse ou pazend,

dans lequel reparaît l'éranien débarrassé de sémitique. La dernière forme de cette langue est le persan moderne, dans laquelle est écrite l'épopée nationale perse de Firdusi (*Schah-na-meh*, *Livre des rois*), et qui va s'enrichissant toujours de mots arabes, tandis que ses formes grammaticales s'amoindrissent d'une manière très-remarquable. A cette famille appartiennent : l'arménien (dont la littérature, fille du christianisme, ne commence qu'au cinquième siècle), et quelques autres idiomes moins importants (1).

C. — Famille grecque. Il semble que la langue fondamentale de cette famille n'ait pas

(1) Justi, *Handbuch der Zendsprache* (*lexique*, *grammaire*, *chrestomathie*), Leipzig, 1864. Spiegel, *Grammatik der altbaktrischen Sprache*, etc., Leipzig, 1867. Ab. Hovelacque, *Grammaire de la langue zende*, Paris, 1872. Voyez en outre les éditions des livres sacrés éraniens de Westergaard, Spiegel, Pietraszewski. — Spiegel, *Die altpersischen Keilinschriften*, etc. (traduction, grammaire et glossaire), Leipzig, 1862. — Spiegel, *Grammatik der Huzvâreschsprache*, Wien, 1856. Haug, *Essay on the pahlavi language*, Stuttgart, 1870. — Spiegel, *Grammatik der Pârsi-sprache*, Leipzig, 1851. — Pour le nouveau persan, voyez surtout les grammaires de Possart et Vullers (*Institutiones linguæ*

donné naissance à des langues bien distinctes l'une de l'autre, mais seulement à des dialectes.

Schleicher semble néanmoins admettre la possibilité d'une très-ancienne division de cette langue en deux branches, grec et albanais, ce dernier considéré par plusieurs savants comme le seul représentant subsistant des dialectes barbares qui entouraient et pénétraient le grec.

Le grand mérite du grec est d'avoir conservé les fonctions des formes antiques avec plus de fidélité que les langues sœurs, sans en excepter même le plus ancien sanskrit.

La vie historique du grec, nous dit Benfey (1),

persicæ, Gissæ, 1870) et le *Lexicon persico-latinum etymologicum cum linguis maxime cognatis sanscrita et zendica et pehlevica comparatum* (Bonnæ, 1855-67), de Vullers. Voyez aussi Spiegel, *Kurzer Abriss der Geschichte der êrânischen Sprachen*, dans les *Beiträge* de Kuhn et Schleicher, II, 1-37, 217-35.

Parmi les travaux relatifs à l'arménien, citons la *Brevis linguæ armeniacæ grammatica, litteratura, chrestomathia cum glossario*, de Petermann (Berlin, 1872), et la *Grammatik der classischen armenischen Sprache*, de Lauer (Wien, 1869).

(1) *Geschichte*, etc., p. 636-7.

peut se diviser en trois grandes périodes. La première commence avec la poésie épique primitive et s'étend jusqu'à la formation de la *langue commune* (ἡ κοινὴ διάλεκτος); c'est le grec des Hellènes. On connaît l'opposition de l'éolien-dorien et du ionien-attique, dialectes dont le premier avait conservé le plus fidèlement les formes de la langue mère commune, et qui fut la langue de la poésie lyrique et bucolique; dont le second se développa plus librement en s'écartant beaucoup plus du type primitif, et fut la langue de l'épopée, du drame, de l'histoire, de l'éloquence, de la philosophie. — La seconde période comprend l'époque pendant laquelle la κοινὴ διάλεκτος, forme nouvelle de l'attique déchu de son élégance classique, s'étendit au point de devenir la langue, nous dirons presque de la civilisation contemporaine universelle, le grec langue du monde; le dialecte alexandrin est remarquable. — La troisième période, enfin, commence avec la chute de l'empire byzantin; son caractère spécial consiste

en ce que l'action exercée par la langue des savants s'affaiblissant, en opposition avec le parler du peuple, celui-ci se développa au point de devenir une langue, le néo-grec ou romaïque (1).

D. — Famille italique. Nous n'en possédons pas la langue fondamentale. On peut la diviser

(1) Pour l'étude du grec et du latin considérés dans leurs rapports réciproques, voyez Meyer Leo, *Vergleichende Grammatik der griechischen und lateinischen Sprachen*, Berlin, 1861-5; Baur, *Sprachwissenschaftliche Einleitung in das Griechische und das Lateinische für obere Gymnasial-Classen*, Tübingen, 1874; A. Bailly, *Manuel pour l'étude des racines grecques et latines*, Paris, 1869; G. Curtius, *Studien zur griechischen und lateinischen Grammatik*, Leipzig, depuis 1868. Citons, parmi les grammaires grecques spéciales, celles de Buttmann, Thiersch et Krüger, le livre d'Ahrens, *De græcæ linguæ dialectis*, Gottingæ, 1839-43; pour le grand nombre de faits glottiques recueillis. Pour l'explication de ces faits nous recommandons à nos lecteurs la *Griechische Schulgrammatik* de G. Curtius, dixième édition améliorée par Gerth, Prag, 1873 (une traduction italienne de cette grammaire, par G. Müller, a paru à Turin chez Ermanno Lœscher), et les *Erläuterungen* du même auteur, Prag, 1863; la grammaire de Koch (Leipzig, 1874), et de Inama (Milan, 1869), toutes à l'usage des classes; celle de A. Bailly, Paris, 1873, de A. Chassang, Paris, 1873; la grande *Methodische Grammatik der griechischen Sprache*,

en deux sections : orientale et occidentale. La première comprend l'ombrien (langue des fameuses tables eugubines), l'osque (parmi les documents remarquables duquel il faut mentionner la table de Bantia) et quelques autres dialectes de moindre importance (1). Le latin appartient à la deuxième section. Les limites trop

de Westphal, dont nous avons déjà parlé, et enfin le dernier travail de G. Curtius, *Das Verbum der griechischen Sprache seinem Baue nach dargestellt*, vol. I, Leipzig, 1873. L'œuvre fondamentale pour l'étymologie grecque est celle de Curtius déjà citée : *Grundzüge der griechischen Etymologie*. Il est à peine besoin de nommer, à cause de leur grande renommée, le *Thesaurus græcæ linguæ*, de Henri Estienne et les dictionnaires manuels de Passow et Pape. Voyez aussi l'excellent *Nouveau dictionnaire grec-français*, de A. Chassang, Paris, 1873, 2e édit. — Pour la connaissance de l'histoire de la langue grecque et surtout de la grécité byzantine et moderne, consultez surtout Mullach, *Grammatik der griechischen Vulgarsprache in historischer Entwickelung*, Berlin, 1856, et Sophokles, *A glossary of later and byzantine greek*, London, 1860. — Voyez, pour l'albanais, D. Camarda, *Saggio di grammatologia comparata sulla lingua albanese*, Livorno, 1864, avec un appendice (Prato, 1866).

(1) Aufrecht und Kirchhoff, *Die umbrischen Sprachdenkmäler*, Berlin, 1849-51. Huschke, *Die iguvischen Tafeln*, Leipzig, 1859. Mommsen, *Die unteritalischen Dialekte*,

restreintes de notre travail ne nous permettent pas de montrer, même en traits rapides, les formes par lesquelles a passé la langue latine depuis la grossière originalité de l'âge archaïque jusqu'à la beauté (grecque en grande partie) de l'âge classique, ni la transformation de cette langue en les divers idiomes.

Leipzig, 1850. Bruppacher, *Versuch einer Lautlehre der oskischen Sprache*, Zurich, 1869. Enderis, *Versuch einer Formenlehre der oskischen Sprache*, etc., Zürich, 1871. Corssen, *Ueber die Sprache der Etrusker*, Leipzig, 1874. Fabretti, *Corpus inscriptionum italicarum*, etc., Augustæ Taurinorum, 1867. Voyez aussi le premier supplément, 2ᵉ part. D. Pezzi, *Grammatica storico comparativa della lingua latina giusta i risultati degli studii più recenti, brevemente esposta agl' Italiani e specialmente ai professori di lingue classiche*, Rome-Turin-Florence, 1872. Corssen, *Ueber Aussprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache*, Leipzig, 1868-70. Schuchardt, *Der Vokalismus des Vulgærlateins*, Leipzig, 1866-68. Neue, *Formenlehre der lateinischen Sprache*, Mitau-Stuttgart, 1861-66. Merguet, *Die Entwickelung der lateinischen Formenbildung*, Berlin, 1870. Westphal, *Die Verbalflexion der lateinischen Sprache*, Jena, 1873. Brambach, *Die Neugestaltung der lateinischen Orthographie*, Leipzig, 1868; Draeger, *Historische Syntax der lateinischen Sprache*. Leipzig, 1872-74. Voyez aussi les grammaires classiques, composées d'après la nouvelle méthode scientifique, de Vanicek, Leipzig, 1873; de Schweizer-

néo-latins ou romans. Nous croyons inutile de rappeler au lecteur cultivé comment, de l'étroit Latium, cette langue s'étendit en même temps que la domination romaine dans la moyenne Italie d'abord, puis dans la péninsule entière et enfin dans un grand nombre de contrées, pour demeurer pendant tant de siècles après la chute

Sidler, Halle, 1869, traduite en italien par l'auteur et en français (en préparation) par le traducteur de la présente *Introduction;* de Dorschel, Jena, 1871, etc. Consultez aussi les *Studien auf dem Gebiete des archaïschen Lateins*, de Studemund (Berlin, 1873). Parmi les dictionnaires, indiquons rapidement, comme une œuvre très-connue, le *Totius latinitatis Lexicon*, de Forcellini, et les manuels de Freund et Klotz. Nous sommes heureux de signaler aux étudiants le *Kleines Wörterbuch der lateinischen Etymologie*, de Hintner (Brixen, 1873) et le *Etymologisches Wörterbuch der lateinischen Sprache*, de Vanicek, Leipzig, 1874. Tout le monde en France connaît le *Dictionnaire latin-français* de Quicherat et Daveluy, Paris. En ce qui concerne les diverses périodes de développement du latin, il faut avoir recours aux articles de Ribbeck, *Ueber F. Ritschl's Forschungen zur lateinischen Sprachgeschichte*, dans les *Jahrbücher für classische Philologie*, LXXV, 304-324 et LXXVII, 177-199. Voyez aussi les bons travaux de Tamagni, dans sa *Letteratura romana* (éditée à Milan par Vallardi). Lisez enfin le *Kurzer Abriss der Geschichte der italischen Sprachen*, de Schleicher, dans le *Rheinisches Museum*,

de l'empire romain, la langue de la civilisation.

Mais, pendant que le latin littéraire de la décadence, sous l'égide de la religion et de la maigre culture du moyen âge, demeurait, du moins dans ses éléments lexicaux et ses formes grammaticales, semblable à l'ancienne langue latine, le langage des peuples ayant adopté le latin après le cinquième siècle allait se corrompant rapidement sous l'influence de diverses causes tant internes qu'externes. La marche naturelle de l'esprit humain, qui va de la synthèse à l'analyse (suivant l'école française de Villemain, Fauriel, Renan, attachée à l'opinion de Schlegel, A. G.) (1), les transformations nombreuses des désinences nominales et verbales (suivant Schuchardt, Corssen, etc.) furent cause que la flexion latine disparut en

nouvelle série, XIV, 329-346. — A. de Caix de Saint-Aymour, *La langue latine étudiée dans l'unité indo-européenne*, Paris, 1868, vol. I; voyez l'*Anzeige* de Corssen, dans *Zeitschrift*, de Kuhn, XVIII, 125-32.

(1) Voyez Pezzi, *Dissertazione storica comparativa sulla formazione del futuro attivo negl'idiomi italici ed ellenici*, Turin, 1871, p. 22-26.

grande partie, et qu'il devint alors nécessaire de chercher une compensation aux formes perdues de la déclinaison et de la conjugaison latines dans des mots auxiliaires, c'est-à-dire dans certaines prépositions et certains verbes de signification très-générale. Ces changements morphologiques amenaient nécessairement des modifications dans la syntaxe. A cela vint s'ajouter l'action exercée sur la latinité postérieure populaire par les langues nationales des peuples soumis à Rome par les armes, langues que n'avait jamais entièrement fait disparaître l'idiome conquérant, surtout hors d'Italie; que l'on joigne à ces causes d'altération l'influence exercée par le christianisme et celle des langues des peuples étrangers, Germains, Slaves, Grecs, Arabes, avec lesquels les peuples de langue latine se trouvaient contraints à entretenir des rapports plus ou moins longs, plus ou moins intimes, et l'on comprendra facilement non-seulement comment se transforma la structure grammaticale de l'ancien latin, mais aussi com-

ment purent s'introduire dans la forme nouvelle de ce latin un grand nombre de mots d'origine étrangère. De ces mots étrangers, 930 sont allemands sans compter les nombreux dérivés, composés et noms propres. La métamorphose du bas latin, naturellement diverse suivant les lieux, donna naissance à six langues néo-latines ou romanes (on y peut ajouter quelques autres de moindre importance). Ces langues sont divisées par Diez en orientales (italien, valaque ou roumain), en occidentales méridionales (espagnol, portugais), occidentales septentrionales (provençal, français). L'italien a conservé plus fidèlement que les autres les sons et le caractère général du latin, mais l'espagnol lui est supérieur pour la fidélité à la flexion. De ces langues, le français est le plus riche en vocables germaniques; il en possède 450 environ qui lui sont exclusivement propres; l'italien en possède 140; l'espagnol et le portugais 50; ces deux langues riches en éléments arabes; la plus pauvre en mots allemands est

le valaque, qui contient par contre (surtout le patois oriental) une grande quantité de mots grecs et surtout slaves. On peut aussi découvrir comment çà et là un dialecte de ces langues néo-latines prévalut sur les autres au point de devenir la langue nationale du peuple. C'est ainsi que, parmi les dialectes italiens, les toscans eurent la prééminence, et parmi les toscans le florentin qui devint la langue de Dante; en France, une forme particulière du dialecte bourguignon, le patois de l'*Isle-de-France*, supplanta le picard et le normand pour devenir le français par excellence; ainsi l'espagnol fut appelé le *castillan;* ainsi le daco-roumain vainquit le macédonico-roumain. Le développement des langues néo-latines remonte à une antiquité diverse: le français, c'est-à-dire la langue d'oïl, fut le premier à se perfectionner (les premiers documents d'un parler vulgaire en France, c'est-à-dire les glossaires de Cassel et de Reichenau, appartiennent au huitième siècle, et le premier peut-être au septième; au neuvième

(842) appartient le serment de Strassburg); le provençal, c'est-à-dire la « langue d'oc » suivit; viennent ensuite l'espagnol et le portugais, puis l'italien; le dernier à se développer fut le valaque, dont la littérature ne commence qu'à la fin du quinzième siècle. La langue romane la plus éloignée de ses origines est le français du nord, c'est-à-dire le français proprement dit, qui a passé par trois périodes : 1° Ancien français (jusqu'au quatorzième siècle); 2° français moyen (du quatorzième au seizième siècle, époque pendant laquelle il s'éloigna toujours davantage du caractère latin, tant dans les sons que dans la flexion); 3° le français moderne (à partir du seizième siècle), plus simple, plus analytique. Le provençal littéraire termina en 1300 sa courte, mais splendide existence de trois siècles. Quelques indices semblent faire croire actuellement que la muse provençale, se souvenant de son ancienne gloire après un si long silence, se réveille à l'art divin du chant(1).

(1) Diez, *Grammatik der romanischen Sprachen*, Bonn,

E. — La famille celtique, très-éloignée de l'aryaque primitif, n'offre à l'investigation ni la langue fondamentale, ni des documents d'une haute antiquité. Cette famille se divise en deux sections : 1° Section hibernique ou gaëlique (gadelique), constituée par l'irlandais ancien et

1870-72 (une traduction française par MM. Brachet et G. Paris est actuellement en cours de publication à Paris ; A. Frank). — Id., *Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen*, Bonn, 1861-62. Id., *Altromanische Glossare berichtigt und erklärt*, Bonn, 1865. *Jahrbuch für romanische und englische Literatur*, édité par Lemcke, Leipzig, depuis 1860. *Romanische Studien*, édité par Böhmer, Halle, depuis 1871. *Revue des langues romanes*, Montpellier, depuis 1870. *Romania*, recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes, publié par P. Meyer et G. Paris, Paris, depuis 1872. *Rivista di filologia romanza*, diretta da L. Manzoni, E. Monaci, E. Stengel, Imola, depuis 1872.

Ascoli, *Archivio glottologico italiano*, Turin-Rome-Florence, depuis 1873. Caix, *Saggio sulla storia della lingua e dei dialetti d'Italia*, I, Parme, 1872. Demattio, *Sintassi della lingua italiana con riguardo alle principali attinenze della sintassi latina e greca*, Innsbruck-Verona, 1872.

Burguy, *Grammaire de la langue d'oïl*, etc., Berlin, 1853-56. Brachet, *Grammaire historique de la langue française*, Paris, 1873. Littré, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, 1863-69. Brachet, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, 1871. Scheler, *Diction-*

moderne (l'ancien semble être, parmi les langues celtiques, la plus fidèle au type primitif), par le gaëlique des montagnes écossaises et le dialecte de l'île de Man; 2e section britannique ou kymrique, (à laquelle appartient, autant qu'on peut le découvrir par certains sons et changements phoniques, comme aussi par quelques

naire d'étymologie française, London, 1873. Chevallet, *Origine et formation de la langue française*, Paris, 1858. Ampère, *Histoire de la formation de la langue française*, etc., Paris, 1869. Littré, *Histoire de la langue française*, Paris, 1863. Vey, *Histoire des révolutions du langage en France*, Paris, 1848. Pellissier, *Histoire de la langue française depuis son origine jusqu'à nos jours*, Paris, 1873. Aubertin, *Les origines de la langue et de la poésie françaises d'après les travaux les plus récents*, Paris, 1874. Nous ne dirons rien de l'*Histoire des origines de la langue française*, de Granier de Cassagnac (Paris, 1872), parce qu'elle s'éloigne trop des résultats unanimement adoptés d'après les recherches sur la naissance des langues néo-latines et qu'elle est toute entière écrite pour soutenir que le français n'est pas une langue dérivée ! M. Brachet vient de donner de sa *Grammaire historique* une édition réduite à l'usage des classes, sous le titre *Nouvelle grammaire française*, Paris, 1874. H. Cocheris, *Entretiens sur la langue française*, I. *Origine et formation de la langue française*, Paris, 1874. Id., *Histoire de la Grammaire*, Paris. Lambert, *Uebersicht der Forschungen auf dem Gebiete der französischen Philologie*, Frankfurt a./O., 1874. Tell, *Les grammairiens français*, Paris, 1874.

désinences et quelques mots, le gallique ancien, le kymrique ou gallois, le cornique (langue de Cornouailles), l'armorique ou bas breton. Si l'on ne tient pas compte des pauvres et obscurs monuments épigraphiques des Gallois et des quelques mots qui nous sont transmis par les auteurs classiques, les documents les plus anciens des langues celtes qui nous soient parvenus sont les gloses irlandaises et galloises, surtout les premières, consistant en traductions et commentaires interlinéaires et ajoutés en marge de manuscrits par des savants celtes de la fin du huitième siècle ou du commencement du neuvième, époque à laquelle on attribue la composition de la *Vie de saint Patrick*. Le plus ancien monument de la langue de Cornouailles appartient probablement au douzième siècle, celui de l'armoricain de Bretagne au quatorzième à peu près, et enfin celui du gaëlique écossais se rapporte peut-être au seizième. Les langues celtiques cèdent de plus en plus le terrain au français et à l'anglais ; la langue de Cornouailles

s'éteignit, dit-on, en 1778 avec Dorothée Pentreath; l'irlandais disparaît rapidement; et quant à l'écossais, au gallois et au breton, ils ne semblent pas devoir résister longtemps encore à l'anglais et au français. L'absence d'un Etat celte homogène, autonome et civilisé occasionnera vraisemblablement la perte de toutes les langues de cette famille (1).

F. — La famille slave ou vindique ne nous a pas laissé de traces de sa langue fondamentale, de laquelle est cependant très-voisin l'ancien slave ecclésiastique, que celui-ci soit, comme le veulent Schaffarik, Schleicher et autres, une forme ancienne du bulgare, ou du slovène, comme l'affirme Miklosich. C'est dans

(1) Zeuss, *Grammatica celtica*, etc., editio altera curavit H. Ebel, Berolini, 1868-71. Diefenbach, *Celtica*, etc., Stuttgart, 1839-40. Id., *Origines europeæ*, etc., Frankfurt, 1861. Roget de Belloguet, *Ethnogénie gauloise*, I, *Glossaire gaulois*, Paris, 1872. Whitley-Stokes, *Irish glosses*, Dublin, 1860. Voyez, dans les *Beiträge* déjà nommés, de très-précieuses monographies, et la *Revue celtique*, publiée par A. Gaidoz, Londres, depuis 1871. Voyez aussi Bacmeister, *Keltische Briefe*, Strassburg, 1874.

cet idiome que, il y a dix siècles environ, Cyrille et Méthodius traduisirent la Bible ; il est encore employé, sous une forme beaucoup moins ancienne, comme langue sacrée, sous le nom de slave ecclésiastique. Nous allons maintenant énumérer les autres idiomes slaves, et indiquer l'époque à laquelle remontent leurs plus anciens documents conservés. Section orientale : 1° russe (russe proprement dit, et petit russe ou rutène), onzième siècle après J.-C. ; 2° bulgare (néo-bulgare, suivant Schleicher et autres) ; 3° illyrien, qui comprend *a*) le serbe (neuvième siècle), *b*) le croate, *c*) le slovène de la Carniole, de la Carinthie et de la Istyrie (dixième siècle). Section occidentale : 1° polonais (quatorzième siècle) ; 2° bohême ou chèque (peut-être dixième siècle) et dialecte morave (neuvième siècle) et slovaque ; 3° le lusacien, appelé aussi sorbique ou vinde (supérieur et inférieur, seizième siècle) ; 4° slave de l'Elbe ou polabe, langue qui a subi le choc de l'allemand (1).

(1) Miklosich, *Vergleichende Grammatik der slavischen*

G. — Nous ne possédons pas non plus la langue fondamentale de la famille lithuanienne (ou, comme on la nomme aussi, lettique ou baltique). Les membres de cette famille sont : 1° le lithuanien, divisé en bas et en haut lithuanien (ou méridional, extrêmement remarquable comme étant celui qui, par sa fidélité à l'aryaque, surtout dans la conservation des sons primitifs, est supérieur à toutes les langues vivantes de notre souche). Les documents que nous en avons ne remontent pas plus haut que le seizième siècle ; il est parlé encore

Sprachen, Wien, 1852-74. Id., *Altslovenische Formenlehre*, Wien, 1874. Schleicher, *Die Formenlehre der kirchenslawischen Sprache*, etc., Bonn, 1852. Chodzko, *Grammaire paléo-slave*, etc., Paris, 1869. Leskien, *Handbuch der altbulgarischen (altkirchenslawischen) Sprache*, Weimar, 1871. Miklosich, *Lexicon paleo-slovenico-græco-latinum emendatum auctum*, Vindobonæ, 1862-65. Schleicher, *Laut- und Formenlehre der polabischen Sprache*, Saint-Petersburg, 1871. Id., *Kurzer Abriss der Geschichte der slawischen Sprache*, dans les *Beiträge*, I, 1-27. Id., *Ist das altkirchenslawische altslowenisch ?* ibid., I, 319-327. Pour la glottologie slave, nous recommandons aussi les *Beiträge* déjà mentionnés, et les cartes ethnographico-linguistiques de l'Allemagne et de l'Autriche, de A. Kiepert. Louis Léger, *Le monde slave*, Paris, 1873.

par un petit nombre d'habitants de la Prusse orientale et des parties voisines de la Russie, mais le temps n'est pas loin où il sera entièrement éteint; 2° l'ancien prussique, étroitement parent du lithuanien, s'éteignit au dix-septième siècle, victime de la conquête allemande; les seuls monuments de cet idiome qui nous aient été conservés sont : un vocabulaire allemand-prussique du commencement du quinzième siècle, et un catéchisme du siècle suivant, traduit par ordre d'Albert de Brandebourg; 3° le lettique, patois de la Courlande et de la Livonie, aux formes beaucoup moins antiques (1).

H. — Vient enfin, dans la classification de

(1) Schleicher, *Handbuch der litauischen Sprache*, I, Grammaire, II, anthologie et glossaire, Prag, 1856-57. Nesselmann, *Wörterbuch der littauischen Sprache*, Königsberg, 1851. Kurschat, *Wörterbuch der littauischen Sprache*, Halle, depuis 1870. Voy. aussi les éditions de Christian Donalitius, auteur lithuanien du dernier siècle, publiées par Schleicher (1865) et Nesselmann (1869). — Nesselmann, *Die Sprache der alten Preuszen*, etc., Berlin, 1845. Id., *Thesaurus linguæ prussicæ*, Berlin, 1873. — Bielenstein, *Die lettische Sprache*, etc., Berlin, 1863-64.

Schleicher, la famille allemande. L'existence d'une langue mère germanique appartient à la période préhistorique; elle s'offre à nous sous la forme de plusieurs dialectes qui devinrent ensuite des langues. Celles-ci sont divisées habituellement en quatre sections :

La première comprend le gotique, qui de toutes les langues allemandes paraît s'être le moins écarté du type originaire, et qui nous a transmis les plus anciens documents, consistant en fragments considérables de l'œuvre de Ulfilas, évêque got de la moitié du quatrième siècle, qui traduisit en gotique la Bible presque tout entière. Cette langue était morte cinq siècles plus tard.

La deuxième section comprend les langues qui constituent le bas allemand : 1° Le saxon, dont l'existence aux huitième et neuvième siècles est attesté par le chant d'Hildebrand et par un poëme chrétien, le *Heliand* (*le Sauveur*), et qui vécut comme langue littéraire jusqu'au dix-septième siècle; après cette époque, vaincu par

le haut allemand, il ne subsista plus que comme dialecte (*Platt-Deutsch*); 2° l'anglo-saxon (ancien, du sixième siècle de J.-C. au commencement du douzième, avec le Beowulf; — nouveau, semi-saxon, de 1100 à environ 1250), qui, sous l'influence de l'ancien nordique et du normand français, se transforma pour devenir l'anglais (ancien 1250-1350; moyen 1350-1550 avec la Bible traduite pour la première fois par G. Wycliff et avec le poëte Chaucer; — moderne, de 1550, flexions presque disparues, vocabulaire mélangé de mots allemands et français); 3° le frison, langue autrefois cultivée, aujourd'hui simple dialecte; 4° le néerlandais, représenté par deux langues vivantes : le hollandais (avec écrits du seizième siècle) et le flamand, que le français n'a pas encore réussi à expulser.

A la troisième section appartient le haut allemand, dans le développement duquel il faut distinguer trois périodes : 1° L'ancien haut allemand, qui n'était pas propre à l'Allemagne entière, mais qui comprenait trois dialectes : le

franc, l'allemand-suève, le bavarois-autrichien, et dont on peut citer de nombreux documents (pour la plupart traductions du latin en vue de la prédication chrétienne, septième à douzième siècle après J.-C.) ; 2° le moyen haut allemand, c'est-à-dire le dialecte allemand-suève, qui, par l'influence des Hohenstaufen, devint la langue aulique et littéraire, célèbre par les chansons des « Minnesinger » (troubadours) et par les légendes héroïques parmi lesquelles les fameux *Nibelungen* (douzième à seizième siècle) ; 3° le nouveau haut allemand, qui n'est plus un dialecte parlé par une partie seulement de l'Allemagne, mais une langue écrite ayant réuni tous les membres épars de la nation allemande ; elle était employée par la chancellerie saxonne, et fut perfectionnée par Luther dans sa traduction de la Bible ; dans cette langue a prévalu l'élément austro-bavarois (du seizième siècle à nos jours).

La quatrième et dernière section comprend les langues nordiques ou scandinaves ; c'est-à-dire :

1° L'ancien nordique ou l'ancien norwégien-islandais, dans lequel furent composés les deux Eddas (œuvres très-anciennes, dont l'arrangement remonte au douzième et au treizième siècle après J.-C.) et dont l'islandais actuel n'est pas très-éloigné; 2° les langues modernes de la Norwége, du Danemark, de la Suède, s'écartant beaucoup plus de l'ancien nordique (les documents suédois remontent au dixième siècle, les danois au douzième) (1).

(1) J. Grimm, *Deutsche Grammatik*. Id., *Geschichte der deutschen Sprache*, Leipzig, 1867. Helfenstein, *A comparative grammar of the teutonic languages*, etc., London, 1870. Diefenbach, *Vergleichendes Wörterbuch der gothischen Sprache*, etc., Frankfurt, 1846-51. Förstemann, *Geschichte des deutschen Sprachstammes*, I, Nordhausen, 1874. Parmi les revues, il nous suffira de citer la *Germania*, de Pfeiffer et Bartsch (Wien, depuis 1856); la *Zeitschrift für deutsche Philologie*, de Höpfner et Zacher (Halle, depuis 1869); l'*Archiv für die Geschichte der deutschen Sprache und Dichtung*, de Wagner (Wien, depuis 1873). Voyez aussi les ouvrages suivants: Ulfilas, *Veteris et Novi Testamenti versionis gothicæ fragmenta quæ supersunt cum glossario et grammatica*, édit. Gabelentz et Lœbe, Lipsiæ, 1843-46. (On y peut ajouter les éditions plus récentes, aussi accompagnées de grammaire et de lexique, de Massmann (Stuttgart, 1857) et de Stamm (Paderborn, 1865); L. Meyer, *Die*

§ V (1). — Nous avons consacré la deuxième partie de notre exposition à l'examen du lan-

gothische Sprache, etc., Berlin, 1869; Schleicher, *Die deutsche Sprache;* Weinhold, *Grammatik der deutschen Mundarten*, Berlin, 1863-67. Ajoutez-y la grammaire allemande, déjà citée, de Westphal, et l'œuvre mentionnée de Scherer. Grimm (Jacques et Guillaume), *Deutsches Wörterbuch* (Leipzig, depuis 1853, continué par les meilleurs germanistes). Diefenbach und Wülcker, *Hoch und niederdeutsches Wörterbuch der mittleren und neueren Zeit*, I, Frankfurt a./M., 1874. Koch, ***Historische Grammatik der*** *englischen Sprache* (Cassel-Göttingen, 1863-69).

En terminant ces quelques indications bibliographiques, nous conseillons au lecteur, auquel elles auraient paru insuffisantes, d'avoir recours à la *Geschichte der Sprachwissenschaft*, de Benfey; au *Bulletin bibliographique* de la *Revue de linguistique*, de A. Hovelacque; à la *Bibliotheca philologica*, de Mühldener; à la *Bibliotheca orientalis*, de Zenker, etc., etc.

(1) Brücke, *Grundzüge der Physiologie und Systematik der Sprachlaute*, Wien, 1856. — Du Bois-Reymond, F.-H., *Kadmus, oder allgemeine Alphabetik vom physikalischen, physiologischen und graphischen Standpunkte*, Berlin, 1862. Thausing, *Das natürliche Lautsystem der menschlichen Sprache*, Leipzig, 1863. Merkel, *Physiologie der menschlichen Sprache*, Leipzig, 1866. Rumpelt, *Das natürliche System der Sprachlaute*, etc., Halle, 1869. Helmholtz, *Die Lehre von den Tonempfindungen*, Braunschweig, 1871. Voy. aussi la lect. 3e de M. Müller (sér. 2), et, pour la transcription, le célèbre ouvrage de Lepsius, *Standard alphabet*, etc., London-Berlin, 1863.

gage considéré dans sa forme interne, et nous avons brièvement décrit les types divers dont se compose le langage humain, en attirant particulièrement l'attention de nos lecteurs sur les deux branches glottiques qui nous en ont paru le plus dignes. Il nous reste maintenant à parler de la forme externe, représentation phonique de la forme interne, et nous allons le faire dans la mesure que nous permettent les limites étroites de notre travail. Et, pour ne pas les franchir, nous nous contenterons d'exposer en abrégé à nos lecteurs les résultats des recherches les meilleures et les plus récentes, entreprises par plusieurs physiologistes, d'après Rumpelt, auteur d'un ouvrage sur ce sujet que nous recommandons, ainsi que les autres, vivement aux étudiants. Il s'est principalement occupé des sons européens, sans négliger cependant ceux de l'antique indien et de l'arabe.

Rumpelt nous propose, pour les sons, deux divisions reposant sur deux critères très-différents entre eux, c'est-à-dire : 1° Le degré ou la

nature de l'obstacle que doit vaincre le courant d'air à sa sortie; 2° la nature des organes formant cet obstacle. Rumpelt appelle ces deux divisions, la première quantitative, la deuxième qualitative : dénominations qui ont surtout le mérite de la brièveté.

Commençons par la première, et notons en premier lieu que si l'air, expulsé par le poumon, trouve la bouche ouverte, il en résulte les sons vocaliques ou semi-vocaliques, suivant que l'ouverture de la bouche est plus ou moins complète. Dans le premier cas, la bouche entièrement ouverte produit les voyelles, pures si le nez est fermé par le voile du palais, nasales si le nez est ouvert. Dans le deuxième cas, la bouche est ouverte en partie, entre le bord de la langue et les dents molaires, ce qui produit le son *l*, ou bien elle s'ouvre et se ferme alternativement par un mouvement oscillatoire, et qui produit le son tremblant *r*. Si l'air chassé du poumon pénètre dans la bouche, plus ou moins fermée, il y a alors production de con-

sonnes, nasales si le nez est libre, pures si le nez est fermé par le voile du palais. Ces sons consonnantiques se divisent en fricatifs (appelés aussi durables, spirants) et explosifs (momentanés, muets). La différence entre ces deux sortes de sons provient de ce que, dans la production des premiers, la bouche n'est pas complétement close, de sorte que le courant d'air en peut sortir, mais difficilement et comme en se frottant, tandis que, dans l'émission des seconds, la bouche est si complétement close que le courant d'air est pour un instant totalement interrompu. Quelle différence physiologique y a-t-il entre les sons forts (sourds, tenus, durs) et les faibles (sonores, mous, moyens), des deux catégories, c'est ce que, suivant Rumpelt, on n'a pas encore pu exactement déterminer.

Suivant la division qualitative, les sons des langues humaines sont ou labiaux, ou dentaux, ou gutturaux, ou laryngaux. — Le son labial se produit lorsque la lèvre inférieure s'appuie sur la supérieure ou contre les dents incisives

supérieures, et par suite les labiales peuvent se subdiviser en labiales pures, et labio-dentales. Les dentales (subdivisées en interdentales, alvéolaires, cacuminales, dorsales ou dento-palatales) se produisent lorsque la partie antérieure de la langue s'appuie sur les dents ou se rapproche du palais. Les gutturales, qui sont ou palatales ou faucales ou voilaires, se produisent lorsque la partie postérieure ou moyenne de la langue se rapproche du palais. Enfin, chaque fois que nous fermons le larynx et le rouvrons pour émettre une voyelle, se produit un son que nous pouvons bien appeler son laryngal, son explosif faible, qui se fait entendre surtout entre deux voyelles successives prononcées séparément, marqué par un signe particulier dans plusieurs langues orientales, mais qui n'est représenté graphiquement dans aucune langue européenne, à l'exception du grec.

Pour rendre plus claires ces notions, représentons-les par le tableau suivant des sons consonnantiques :

		A. Nasales.	B. Pures.			
			A explosives et fortes.	β faibles.	B fricatives et fortes.	β faibles.
I.	Labiales	m	p	b	f	v
II.	Dentales	n	t	d	s	-
III.	Gutturales	n	c (k)	g	χ	j

Le signe graphique χ du présent tableau représente un son fricatif spirant, non un son aspiré. Nous n'avons pas fait mention de ces derniers parce que, même après les recherches de Brücke, de Raumer et d'autres célèbres physiologistes, la valeur primitive de ces sons n'a pas encore pu être exactement déterminée ; ils étaient probablement formés d'une muette suivie d'un esprit fort, dans lequel quelques-uns découvrent le commencement d'une spirante homorganique de la muette précédente.

La nature et les dimensions de notre travail ne nous permettent pas de traiter, même rapidement, des phénomènes qu'offrent les sons et des lois qui les régissent, sujet long et difficile. Il suffira donc de faire remarquer que, dans la vie des langues, tandis que la forme interne va en se développant et se dégageant toujours plus

de l'action de l'élément phonique, ce que nous avons vu se produire à plusieurs reprises, la forme extérieure va en s'usant toujours davantage par suite de cet instinct puissant d'inertie qui tend à faire émettre les sons par les organes vocaux avec le moindre effort possible. C'est donc avec raison qu'on a pu dire que « l'histoire des langues, considérée de l'extérieur, est une immense corruption phonétique, mais, considérée de l'intérieur, est une immense rénovation idéale (1). » L'apparition fréquente de formes périphrastiques constituées analytiquement au moyen de mots auxiliaires au lieu des anciennes formes synthétiques, voilà ce qui le plus souvent marque la transformation complète d'une langue ; les langues néo-latines sont un exemple très-remarquable de ce phénomène.

§ VI (2). — Mais, nous demandera peut-être

(1) Trezza, *La critica moderna*, Firenze, 1874, p. 132.

(2) Sur les opinions au sujet de l'origine du langage exposées depuis les premiers temps de la spéculation philosophique jusqu'à la moitié de notre siècle, consultez l'écrit de Steinthal, *Der Ursprung der Sprache*. Heyse, *System der*

le lecteur, quelle est l'origine de ces deux éléments du langage humain, forme intérieure, forme extérieure, réunion dans la parole? Pendant assez longtemps, nous l'avouons, nous nous sommes demandé si, en refaisant ce travail, nous devions, nous pouvions essayer de répondre à cette question et de discuter ce problème. C'est que, il ne faut pas se le dissimuler, la science du langage n'en contient pas de plus difficile à résoudre, et Pott, le hardi investigateur, après avoir noté que le voile mystérieux qui nous cache la relation du son avec l'idée n'a été qu'à peine soulevé jusqu'à présent, déclare douter s'il sera jamais possible de le lever entièrement. En outre, Schleicher nous dit que la

Sprachwissenschaft, etc. Steinthal, *Abriss der Sprachwissenschaft*, etc. Lazarus und Steinthal, *Zeitschrift für Völkerpsychologie*, etc. Müller, M., *Lectures*, etc., sér. 1, lecture dernière; Bleek, *Ueber den Ursprung der Sprache*, Weimar, 1868. Geiger, *Ursprung und Entwickelung der menschlichen Sprache und Vernunft*, Stuttgart, 1868-73. Id., *Der Ursprung der Sprache*, Stuttgart, 1869; Whitney, *Oriental und Linguistic studies*, New-York, 1873 (*The science of language*). Trezza, *La critica moderna*, p. 130-33, 222-242, etc.

solution de ce problème appartient plutôt à l'anthropologie qu'à la science du langage, laquelle, en sa qualité de science d'observation, peut et doit supposer l'existence de son objet. Mais le problème de l'origine du langage a été traité, surtout par Heyse et Steinthal, de telle manière, que, loin de pouvoir être, suivant la sentence de Schleicher, exclu de la glottologie, il nous apparaît au contraire comme l'objet de cette science. Et si l'on ajoute à tout cela l'immense importance de ce problème par rapport, non-seulement à notre science, mais encore et surtout à la psychologie, on comprendra facilement combien nous nous sentons porté à lui consacrer quelques pages de notre *Introduction*, qui semblerait trop incomplète, si nous n'y faisions pas entrer quelques notions historiques et critiques touchant les vues les plus remarquables émises sur cet important sujet. — Ces mots indiquent en même temps et la raison de notre dissertation et les limites qui lui sont assignées, car dans un livre comme celui-ci,

dont le but est d'initier les étudiants aux résultats les plus intéressants et les plus sûrs de notre discipline, il ne serait pas bon, chacun le sent, d'exposer sur ce difficile problème des idées entièrement neuves. Les bornes de notre travail ne nous permettraient pas non plus l'analyse critique approfondie des diverses hypothèses mises en avant pour expliquer l'origine du langage, et notre principale raison est que cette critique nous forcerait à examiner un certain nombre de systèmes philosophiques de la valeur desquels dépend surtout celle des susdites hypothèses. Nous n'avons pas pu nous accorder non plus une exposition détaillée des doctrines mentionnées, parce que chacune d'elles, et en particulier celle de Steinthal, usurperait trop d'espace si nous n'en résumions très-brièvement les parties principales.

Ceci entendu afin que personne ne nous accuse de trop de prolixité ou de trop de brièveté, commençons par remarquer que l'origine du langage a été considérée par les uns comme

surnaturelle, par les autres comme naturelle.

L'hypothèse de l'origine surnaturelle du langage a été vigoureusement combattue par J. Grimm, lequel nie qu'une révélation du langage faite par Dieu à l'homme primitif soit conforme à la nature de la divinité, et qui ajoute que cette révélation ne peut se concevoir qu'en supposant le langage déjà existant. Assaillie par ces armes et par d'autres encore, cette hypothèse a de plus en plus cédé le terrain à sa rivale qui règne actuellement dans le monde scientifique, non pas cependant comme une doctrine essentiellement une, mais partagée en plusieurs théories profondément distinctes entre elles.

Si le langage n'est pas une révélation divine surnaturelle, ne serait-il pas alors inhérent à l'humanité? Cette opinion fut également exposée aux coups du grand germaniste parce qu'elle ne s'accorde nullement, suivant lui, avec la multiplicité et la faculté de modification des langues. Heyse, à son tour, combat cette doctrine en lui opposant ce fait qu'un in-

dividu et même des peuples entiers peuvent échanger leur idiome national contre des langues étrangères, et en considérant qu'on ne peut admettre un langage inné dans l'homme sans supposer en même temps, au commencement de la vie, un développement intellectuel qui ne peut, dans son opinion, se produire dans les commencements de l'existence. Ce qui n'empêche pas M. Müller de vouloir découvrir dans l'état primitif et déjà complet de l'homme un *instinct* glottique, un instinct de l'esprit, c'est-à-dire une tendance à exprimer des idées *générales* au moyen de certains types phoniques fondamentaux qui constituent, pour lui, les racines primitives. On a remarqué avec raison que, dans cette hypothèse, il resterait toujours à expliquer cet instinct et que cela changerait, mais ne résoudrait pas le problème. La doctrine de M. Müller a été sévèrement condamnée par Geiger, qui dit que professer cette théorie, c'est en quelque sorte nier la possibilité d'une solution scientifique de la question. Et puis,

ajoute-t-il, si les racines primitives n'avaient réellement représenté que des idées générales, qui s'appliquent à un si grand nombre de choses, ces racines auraient été inintelligibles. — Trezza, de son côté, accuse l'auteur des *Lectures* d'avoir confondu le sens postérieur des racines avec leur sens primitif.

Faudra-t-il donc considérer le langage non comme inné dans l'homme, mais comme sorti de l'homme? Comment nous représenterons-nous alors cette provenance? Croirons-nous peut-être que le langage doit son origine à l'homme, qui l'aurait créé avec la conscience de son œuvre? Adopterons-nous la vieille hypothèse d'un langage primitif inventé volontairement par l'homme et adopté ensuite par convention? Réfuter de nouveau ces hypothèses, c'est, croyons-nous, perdre son temps, car il doit sembler clair à tout le monde qu'il est difficile de comprendre la possibilité d'une semblable convention sans supposer par cela même un langage, et comment, sans ce langage, l'homme

aurait pu parvenir à un degré de vie intellectuelle tel, qu'il ait pu, sciemment, créer sa langue.

Si l'on considère le langage comme une production involontaire de l'homme, ouvrier inconscient, deux hypothèses bien différentes se présentent alors à l'esprit qui réfléchit sur l'origine de la parole. Remarquons d'abord qu'elle a été considérée comme un produit essentiellement organique. Cette doctrine, soutenue avec force par Becker (*Organism der Sprache*, Frankfurt, 1827, Augsburg, 1841), a été vigoureusement attaquée par Heyse, qui fait remarquer : 1° Que le langage n'est pas objectivement un organisme, parce qu'il n'est qu'une énergie, et qu'il n'a pas en lui un principe vital propre; 2° qu'on ne peut pas le mettre subjectivement au nombre des fonctions purement organiques parce que, par ses caractères fondamentaux, il en diffère d'une manière évidente (1).

(1) Mentionnons brièvement ici les deux hypothèses suivant lesquelles le langage aurait tiré son origine de simples

Il nous faut donc franchir ces trop étroites limites, si nous voulons découvrir la source du

imitations de sons ou de simples interjections, soit de sons émis par les animaux, ou produits par des objets inanimés, ou des sons inarticulés ayant pour cause certaines sensations. Ces deux hypothèses ont trouvé l'adversaire le plus acharné en M. Müller, qui les appelle théories du *bau-wau* et du *pah-pah* et montre leur insuffisance à expliquer autre chose qu'une infime quantité de faits glottiques. Geiger assure, sans autre, que l'on ne peut citer un seul exemple de *véritable* imitation de sons et il ajoute que, dans ce cas, les idées générales n'auraient jamais pu être exprimées.

La théorie de Bleek, dont nous avons déjà mentionné la monographie relative à l'origine du langage, nous semble digne de remarque. Il a hardiment tenté de faire dériver le langage d'un instinct d'imitation voisin de celui des singes. Imaginons, dit-il, un homme doué d'une puissance productrice de sons plus considérable, mais possédant l'instinct d'imitation propre aux singes : ces deux facultés se réuniront nécessairement, et cette réunion sera très-étroite; comme, outre les sons produits par les simples sensations, il se produira en même temps un grand nombre de sons imitatifs, cet homme acquerra toujours davantage la conscience de la diversité des sons. C'est dans ce fait que Bleek voit les premiers commencements de l'humanité. Mais, a fait observer un critique des *Göttingische Gelehrte Anzeigen* (1869, p. 375-382), comment l'homme a-t-il jamais pu venir du singe et posséder, malgré cette origine, des forces supérieures à celles de ces animaux ? En outre, cette hypothèse n'explique en rien ce qu'il y a de plus élevé dans le langage et ce qui en constitue le caractère fondamental.

langage dans la nature humaine, et c'est alors que nous apparaît la grande figure de G. de Humboldt. A la vérité, ainsi que l'a démontré Steinthal, il n'a pu arriver à une conception claire de l'origine du langage, et s'est souvent embarrassé dans des contradictions dont il n'a pas réussi à se dégager : mais cependant, en enseignant que le langage n'est autre chose que le travail, perpétuellement renouvelé, de l'esprit humain et l'organe formatif de la pensée, il a préparé la voie à d'autres célèbres chercheurs, parmi lesquels il suffit de citer Heyse, Steinthal, Renan. Suivant Heyse, qui représente en glottologie les écoles philosophiques de Schelling et de Hegel, le langage est un produit de l'esprit humain, non pas de l'esprit subjectif particulier, de l'intelligence qui réfléchit en tant qu'activité libre de l'individu comme tel, mais de l'esprit objectif général, de la raison humaine dans son fondement naturel. Ainsi, d'après Heyse, l'origine du langage peut être considérée à la fois comme naturelle et comme divine, et

en elle se confondent la liberté et la nécessité. Steinthal fait ici observer que Heyse aurait dû encore montrer comment l'esprit objectif peut introduire ses propres créations dans la conscience subjective. Il remarque en outre que Heyse, en exposant comment l'idée du langage s'actualise, recourt toujours aux seules forces et aux seules formes d'action de l'esprit subjectif. Mais, ajoute Steinthal, Heyse eut le mérite de repousser avec énergie les hypothèses d'une origine instantanée du langage, comme autant de graves erreurs d'hommes auxquels la véritable nature du langage est demeurée lettre close. L'œuvre scientifique de Heyse a été continuée par Steinthal avec liberté et une grande puissance d'esprit philosophique. C'est de ce dernier que nous allons maintenant parler, sans nous arrêter à examiner les idées de Renan, qui attribue la génération du langage aux facultés humaines, opérant spontanément et unies entre elles, et qui n'est donc pas très-loin, par le fond de sa doctrine, du célèbre professeur berlinois.

Suivant Steinthal, le *devenir* embryonnaire, idéel du langage, en tant que phénomène humain, le *devenir* préhistorique et historique des langages divers en tant que phénomènes nationaux, voilà les deux objets de la spéculation pour le véritable glottologue. Commençons par le premier.

Si, ainsi que l'a fait remarquer G. de Humboldt, le langage n'est pas un ἔργον mais bien une ἐνέργεια, il n'a pas pris, dit Steinthal, il n'a pas pu prendre naissance une fois pour toutes à l'âge primitif; il naît chaque fois qu'il apparaît; tout son être consiste dans ses origines, parce que son essence est un flux continuel et toujours renouvelé, activité éternelle de la nature humaine. Or, celle-ci reste toujours essentiellement identique à elle-même, et il n'y a pas deux psychologies, l'une de l'homme primitif, l'autre de l'homme moderne. Par suite, le langage est, dans son essence, identique dans l'homme primitif, dans l'enfant et dans l'homme adulte des époques historiques. L'enfant *n'apprend* d'au-

cun *maître* à parler, il acquiert sa propre langue en vivant en société. Entre lui et l'homme primitif, affirme Steinthal, il n'y a d'autre différence que celle-ci : l'homme primitif a acquis la parole parmi d'autres hommes ne parlant pas, tandis que l'enfant l'acquiert sous l'influence d'hommes déjà munis de langage. Or, si nous en croyons le savant allemand, il n'y a pas besoin pour cela d'une société d'hommes *parlants,* il suffit *d'une société d'hommes*. Même dans les temps historiques, chaque homme, en parlant, modifie le langage, surtout les hommes d'un grand génie. « Si, pour pouvoir parler, l'homme primitif avait eu besoin de forces différentes des nôtres, nous ne pourrions parler, nous, actuellement, et l'homme primitif parlait, par la même cause, qui fait que nous parlons aujourd'hui. » Les lois qui gouvernent l'acquisition de la parole chez l'enfant sont essentiellement égales aux forces qui dominèrent dans la production première du langage. La science *peut* donc, elle *doit* découvrir ces lois, ces for-

ces ». « La tâche du glottologue est donc de concevoir un état de l'âme, qui soit forcé, par les éléments opérant en lui, de se manifester par des sons; » de rechercher le degré du développement spirituel dans lequel le langage fait éruption. Il faut pour cela de longues recherches psychologiques, de là l'*Einleitung in die Psychologie und Sprachwissenschaft*, qui forme la première partie de l'*Abriss* de Steinthal. Examinant la vie de l'âme d'avant le langage, il y découvre, comparée à l'âme des brutes, une surabondance de forces mise, pour ainsi dire, à la disposition de la langue à venir. Ce trop plein est réfléchi par les organes vocaux; ce mode de réflexion nous présage le langage. « L'homme parle, comme la forêt bruit. L'air apportant les sons et les odeurs, l'éther lumineux et les rayons solaires et le souffle de l'esprit passent sur le corps humain, et il résonne. » Mais l'élément le plus nécessaire à la constitution de la langue manque encore : et, en effet, il ne suffit pas que les sons de réflexion, dont il a été parlé plus haut, mar-

quent les premières excitations de l'âme ; il faut, encore et surtout, la conscience de cette indication, l'usage de cette manifestation aussi bien pour celui qui émet un son que pour celui qui l'entend. On peut maintenant supposer à bon droit que le sentiment d'où procède la réflexion, et celui en lequel elle passe seront très-proches parents. Cette parenté de sentiment entre le son et sa valeur est le fondement premier de leur union et de leur association. Nous obtenons ainsi la forme interne du premier degré. Steinthal admet donc, dans cette première apparition du langage, l'importance de l'onomatopée, mais en la distinguant d'une imitation de sons préméditée, d'une peinture phonique, comme il dit. L'homme, en se voyant compris par les autres, se comprit lui-même : toute intelligence a pour base la sympathie, naturelle à l'âge primitif, dans lequel tous étaient étroitement liés par la communauté de vie. Et tandis que l'homme, par le moyen du sentiment éveillé par le son, mesure la valeur d'une intuition syn-

thétique (*Anschauung*) (1) par rapport à son propre sentiment, il en a l'aperception par le son et en forme un objet. Mais la langue n'a pas encore de mots, au sens propre. Comment donc se produisit le développement du langage? Ce dernier s'est développé, répond Steinthal, en établissant la distinction entre le sujet et le *prædicatum :* seule, cette distinction a rendu possible le développement de l'esprit, et une semblable distinction n'est guère non plus possible sans la langue. Un caractère éminent

(1) C'est ainsi que nous avons cru devoir traduire l'*Anschauung* de Steinthal, en tenant compte de la valeur habituelle de ce mot et du sens particulier que lui attribue notre auteur, qui la définit ainsi : « Suivant l'usage général du langage, il me semble que nous devons appeler *Anschauung* en premier lieu l'activité de saisir, par la vue, une forme ou une image. Nous appelons ensuite *Anschauung* l'ensemble de toutes les notions d'une chose ou même d'une espèce que nous donnent les sensations, parce que, de tous les sens, la vue nous donne ou semble nous donner le plus grand nombre de notions, de celles qui sont proprement objectives. » (*Abriss,* etc., I, 98.) Par ces paroles de Steinthal, que nous avons librement traduites par amour de la clarté, le lecteur verra pourquoi nous avons traduit le mot *Anschauung* de la façon précitée,

de l'objet, c'est ce qui constitue le contenu de la forme interne de cette période, soit de second degré. Dans le parler par propositions, le sens étymologique primitif des mots s'obscurcit peu à peu et se transforma en l'usage de la langue : forme interne de troisième degré. Ce qui, à cette période, reste dans la conscience, n'est plus le contenu lui-même, qui n'est plus que *représenté* par la parole. *Représenter* (*vorstellen*) ou *parler* ne désignent qu'une *forme*. C'est de ce fait que Steinthal déduit l'importance intellectuelle de la parole. — Mais cela ne suffit pas. La glottologie doit encore démontrer comment l'idée générale du langage s'est actualisée peu à peu dans les langues de la terre dont la différence gît surtout dans la forme interne, dont le caractère est la subjectivité, non pas celle d'un individu, mais d'une nation. Tout, dans cette forme, étant subjectif, en ce sens, doit être par suite expliqué psychologiquement *a posteriori*, comme un produit de l'esprit national, et par conséquent une langue doit être considérée

comme l'intuition synthétique de l'univers propre à un peuple. — La doctrine de Steinthal a été combattue par plusieurs autres glottologues, parmi lesquels nous citerons particulièrement Whitney et Geiger. Ce dernier remarque que, dans le système de Steinthal, l'idée physiologique du mouvement de réflexion a reçu une extension qui ne serait probablement pas admise par un naturaliste. Trezza, à son tour, accuse le professeur berlinois d'avoir confiné la génèse historique du langage dans l'abstraction, et il nie la création perpétuelle du langage, disant qu'il « ne fait que se transformer sans cesse dans le *climat* historique de l'esprit humain. »

Terminons ce sujet en exposant brièvement la doctrine de Geiger, qui s'écarte beaucoup des précédentes. Suivant lui, les deux hypothèses de la φύσις et de la θέσις, proposées pour expliquer l'origine du langage, sont également erronées, parce qu'elles supposent qu'un son déterminé représente réellement une idée déterminée et aucune autre. Au contraire, « tout

son peut représenter toute idée, toute idée peut être exprimée par tout son. » Cela est surtout vrai par rapport aux racines primitives. La répartition des idées significatives entre les divers mots simples se produisit par suite de l'usage de la langue, d'habitudes inconscientes, du *hasard*. « Les divers sens des mots se développèrent en une série dont le membre extrême ne se trouva plus visiblement relié au premier par aucun anneau. » Voilà pourquoi un mot a pu acquérir dans le cours du temps une signification opposée au sens primitif, et comment, suivant notre auteur, les racines furent, seulement par voie de succession, chargées d'exprimer des idées générales. Telle est la doctrine de Geiger du *discursus* sans fin, théorie de laquelle il déduit la très-haute importance de la parole par rapport au développement intellectuel. Le langage, poursuit-il, se produit précisément à ce point où l'homme, attribuant une importance spéciale à la sensation de la vue, à la perception optique, se distingue des animaux. Le premier objet

qu'exprime une langue humaine, est un mouvement animal ou humain, mouvement perçu par la vue. Il y a vraisemblablement union de perception optique et de perception acoustique. Plus exactement encore, le premier son du langage fut une imitation d'un mouvement de la bouche. — Tels sont les traits fondamentaux de la nouvelle théorie de Geiger. Il est à peine besoin de dire qu'il y aurait grande témérité à affirmer qu'elle correspond entièrement aux faits. Déjà Steinthal a fait remarquer qu'une simple réminiscence ne suffit pas à expliquer le nœud qui existe entre le son et l'idée, parce que beaucoup d'éléments se rencontrent dans la conscience sans se réunir, et que beaucoup d'entre eux, après s'être réunis, se divisent de nouveau et se séparent.

Il ne faudrait pas que les travailleurs, à l'aspect de cette diversité d'opinions, de cette lutte d'hypothèses rivales sur le plus élevé des problèmes glottologiques, en conclussent à un imprévoyant scepticisme. Nous ne sommes peut-

être pas si loin du but qu'on le pense; le chemin déjà parcouru est long, nous avons atteint des hauteurs qui, le siècle dernier, semblaient inaccessibles, et, pour nous servir des termes d'un illustre glottologue italien, nous pouvons « montrer sans peur, des hautes cimes désormais en notre pouvoir, les terres promises de l'avenir. »

III

Sommaire : La linguistique et ses révélations par rapport aux autres sciences. — I. Linguistique et anthropologie. — II. Linguistique et histoire. — III. Linguistique et mythologie comparée. — IV. Linguistique et étude pratique des langues.

§ I. — Par sa méthode historico-comparative, la science du dix-neuvième siècle a rendu, comme il a été dit, la parole au langage humain. Celui-ci a parlé : il a parlé à l'anthropologie, à l'histoire, à la mythologie, et notre science, sur laquelle pèse encore le difficile et important problème des origines, en a écouté, recueilli, commenté avec anxiété et avec joie les révélations. Nous voudrions qu'au moins un faible écho de ces révélations parvienne aux jeunes gens qui ont bien voulu nous suivre jusqu'à cette dernière partie de notre travail.

Commençons par l'anthropologie.

Nous avons déjà dit que la science du langage doit être considérée comme une section de l'anthropologie, science de l'homme. Voyons maintenant quelle part cette dernière peut faire à l'investigation du langage. Celui-ci est évidemment un des caractères qui distinguent le plus nettement l'homme des anthropoïdes, c'est-à-dire des animaux, qui, par la structure de leur organisme se rapprochent le plus de lui. Le langage est la barrière que nul philosophe n'a pu dépasser, devant laquelle a dû s'arrêter le sensualisme du siècle dernier. Et cela est si vrai, que certains penseurs considèrent le langage comme la seule caractéristique de l'humanité, la seule par laquelle l'homme se distingue de toutes les autres classes zoologiques (1).

(1) Schleicher, qui a professé cette opinion et l'a poussée jusqu'à ses dernières conséquences dans sa dissertation *Sur l'importance du langage pour l'histoire naturelle de l'homme*, Weimar, 1865 (Paris, A. Franck), cite le défenseur de cette doctrine, Huxley (*Evidence as to man's place in nature*, London, 1863. — Traduction française de E. Dally, Paris, 1867.).

Bien que nous n'ayons pas l'intention de soutenir la vérité de cette théorie, d'après laquelle le langage est le *humanum* κατ' ἐξοχήν, suivant l'expression de Schleicher, nous avons néanmoins mentionné cette opinion pour donner au lecteur une idée de la haute importance de ce caractère insigne de la nature humaine : le langage. Et cela montre déjà quelle grande place il doit avoir dans une classification vraiment scientifique des formes diverses sous lesquelles se présente aujourd'hui l'idée de l'humanité. Que l'on ajoute cette considération très-grave, que la langue, par une division de ce genre, nous offrirait en soi un critérium des plus constants et des plus intimement liés à la nature spéciale de l'homme ; que l'on tienne aussi un compte exact de ce grand fait, que le développement de la langue d'un peuple correspond à l'état de sa civilisation entière. Pour toutes ces raisons, une école d'ethnographes pose le langage comme principe suprême de sa classification scientifique des

nombreux membres de la famille humaine (1).

Ici se présente un problème, célèbre dans

(1) C'est avec raison que G. de Humboldt a écrit dans une de ses lettres que la langue est la véritable patrie et qu'avec le sentiment de la langue se perd peu à peu le sentiment de la nationalité (cité par Heyse, *System*, etc., § 2). Ainsi le savant Waitz prétend que « pour la division du genre humain, l'investigation linguistique a donné des résultats beaucoup plus certains et plus concordants que la considération physique de l'homme. » (*Anthropologie der Naturvölker*, Leipzig, 1859, I, 268-290.) Berghaus nous enseigne que « la langue est le principal signe de reconnaissance et de distinction des nations. » (*Grundlinien der Ethnographie*, Stuttgart, 1856, p. 2.) Cette théorie est conforme à celle de Lazarus et Steinthal, directeurs de la sus-mentionnée *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft* (I, 40-41), dans laquelle Rüdiger fait observer que les différents peuples se connaissent par la langue, comme les individus par les noms. C'est ainsi qu'un poëte flamand a pu dire que la langue est « le drapeau des nations » et que « celui qui est sans langue est sans patrie, » et que les Hollandais disent : « le langage est tout le peuple. » Il faut seulement distinguer entre la *nation*, la *race* et l'*Etat;* car si l'Etat est déterminé par l'unité de gouvernement, la race par l'identité de certains caractères physiques, le critérium, au contraire, au moyen duquel on peut distinguer une nation d'une autre nation, est le langage. Sur ce sujet, voyez surtout les deux monographies *Che cosa è nazione?* (Torino, 1854), traduit en français, etc., et *Etnologia ed Antropologia* (Palermo, 1869), du savant ethnographe italien G. Vegezzi-Ruscalla. — Wedewer, *Ueber die Wichtigkeit und Bedeutung der Sprache*

l'histoire de notre science. La linguistique peut-elle prouver l'unité d'origine du genre humain? Si la science du langage avait un tel pouvoir, elle l'aurait en tant qu'elle serait capable de démontrer l'unité du langage primitif (1). Mais, dans l'état actuel de la science, une semblable démonstration est absolument impossible, parce que la science du langage est encore loin de pouvoir renouer toutes les souches de langues à une souche primitive unique. Les langues sont des rayons qu'on ne voit pas converger vers un centre unique. Tandis que Wiseman attend de l'étude comparative des langues des découvertes toujours plus favorables au dogme biblique (2), et que de l'opinion du savant théologien ne diffère pas beaucoup celle de M. Müller (3), d'autres

für das tiefere Verständniss des Volkscharakters, etc., Frankfurt a./M., 1859.

(1) M. Müller (lect. 8, sér. 1) nie l'existence d'une connexion logique entre l'unité du langage et l'unité d'origine du genre humain, et affirme ainsi l'impossibilité d'argumenter de l'une à l'autre.

(2) Voy. l'ouvrage déjà cité *Sur la connexion des sciences avec la religion révélée*, raisonnements 1 et 2.

(3) Voy. la lect. 8 de la sér. 1.

vaillants investigateurs, parmi lesquels il suffira de citer Pott (1), Schleicher (2) et Renan (3), ont émis, sur ce sujet, une opinion bien différente. Confessons franchement que la science du langage ne peut encore rien répondre à cette question.

§ II. — Mais, en compensation, combien elle nous rapproche de l'époque obscure de nos origines ! Que de parties de la période préhistorique de la race indo-européenne n'a-t-elle pas éclairées de sa lumière ! Elle seule a donné à la critique moderne le flambeau pour percer les ténèbres d'un passé dont les révélations semblèrent un nouveau prodige à la conscience oublieuse des peuples ariens. Oui, c'est la science du langage qui a contraint l'antique idiome de nos aïeux à raconter à leurs neveux

(1) *M. Müller und die Kennzeichen der Sprachverwandtschaft* (article déjà cité); *Die Ungleichheit menschlicher Rassen*, etc., Lemgo, 1856. Id., *Anti-Kaulen oder mytische Vorstellungen vom Ursprunge der Völker und Sprachen*, Lemgo und Detmold, 1863.

(2) *Die deutsche Sprache*, p. 38 et suiv.

(3) *De l'origine du langage*, p. 199 et suiv.

ignorants d'antiques histoires, bien plus reculées que celles, si loin de nous, cependant, que par un miracle de génie et de méthode, la science moderne a su lire dans les inscriptions des Achéménides. Après que la langue mère commune des diverses langues ariennes eut été reconstruite au moyen de la réunion et de la recomposition attentives des éléments communs à ces langues, elle devait nécessairement nous rendre manifeste l'existence du peuple qui la parlait, car plus une langue est voisine de la perfection, plus elle révèle profondément la vie, publique et privée, externe et intime, la nature, et, disons-le avec une expression moderne, le génie du peuple qui lui a confié les pensées les plus secrètes de son esprit, les aspirations les plus cachées de son cœur. Or, que nous apprend, sur les Ariens préhistoriques, la langue indo-européenne ou aryane ou, comme d'autres l'appellent, proto-aryane? Que répond-elle à nos questions?

Cette réponse de la linguistique contemporaine, A. Pictet l'a donnée, exposée et discutée

dans son grand ouvrage *Les origines indo-européennes ou les Aryas primitifs* (Paris, 1859-1863) (1). Nous allons exposer, avec toute la brièveté que réclame la nature de notre travail, les conclusions les plus remarquables, les plus générales et les plus certaines que le grand critique s'est cru en droit de tirer de ses longues et laborieuses recherches comparatives, et nous emploierons souvent les termes mêmes dont il s'est servi. Avouons tout d'abord avec lui que nous devons être très-prudents dans la reconstruction de l'histoire d'un passé, dont rien, sauf une seule langue, morte depuis des siècles et ressuscitée par la science il y a peu de temps, ne peut évoquer l'image.

Après avoir, comme nous l'avons dit, reconstruit la langue mère indo-européenne par la recomposition des éléments communs aux

(1) La première tentative de ce genre digne d'être mentionnée, est le mémoire de Kuhn, *Zur ältesten Geschichte der indo-germanischen Völker*, Berlin, 1845. Cette monographie a été réimprimée, avec des additions, dans les *Indische Studien*, publiées par Weber, I, 321-363.

idiomes dérivés de cette langue fondamentale, celle-ci devait nécessairement conduire ceux qui l'acceptaient comme telle à considérer comme un fait scientifiquement démontré l'existence préhistorique d'un peuple indo-européen. Si toutes les langues ariennes doivent être considérées comme dérivant d'une langue mère commune; s'il n'est pas possible d'expliquer d'une autre manière leur visible parenté, il s'en suit que les peuples qui parlent ces langues sont tous sortis d'un seul et même peuple. Ainsi nous voyons converger, comme les rayons au centre, comme les branches au tronc, tous les idiomes et les peuples indo-européens vers le centre, vers le tronc arien, à la langue perdue et retrouvée par la science, au peuple qui parlait encore cette langue.

Les Aryas ou Ariens (1), comme ils s'appe-

(1) Dans leur *Sanskrit-Wörterbuch* déjà cité, 1re part., p. 696-97, Böthlingk et Roth donnent au thème indien *ārja* les significations suivantes : substantif: celui qui appartient aux fidèles, aux dévoués, c'est-à-dire l'homme de sa propre race; le fidèle aux dieux populaires de sa race; l'Arien,

laient eux-mêmes, avant leur séparation, occupaient aux temps préhistoriques une région dont la Bactriane peut être regardée comme le centre. Au temps de sa plus grande extension, l'Arie primitive comprenait presque toute la contrée bornée par l'Hindoukoush, le Belourtagh, l'Oxus et la mer Caspienne, et s'étendait

c'est-à-dire l'homme de souche indienne ou éranienne, opposé aux non-indiens et non-éraniens, à ses ennemis; l'Arya, c'est-à-dire le membre de la classe dominante de l'Inde, de l'une des trois classes supérieures; l'homme digne d'un respect particulier; en outre *a*) le seigneur; *b*) l'ami; *c*) le *vāisja* (l'homme de la troisième classe, agriculteur); *d*) *Buddha; e*) dans la langue du bouddhisme « l'homme qui a médité sur les quatre vérités fondamentales et qui y conforme sa vie — adjectif, *arien;* postérieurement : qui se comporte comme un Arya, digne d'un Arya, honorable, noble, etc. A peu près équivalent de *ārya* (avec *ā* initial) est *arya* (avec premier *a* bref); voyez le dictionnaire sus-mentionné, I, p. 447-48. Nous passons sous silence les autres significations de ce mot, et nous ne parlerons que de sa valeur comme nom de peuple. Comme tel, il nous apparaît dans les hymnes védiques, où il sert souvent à distinguer les adorateurs des dieux chantés dans les hymnes, de leurs ennemis; nous le trouvons avec ce même sens dans les lois de Manou, où l'Inde est appelée *Āryāvarta* (demeure des Aryas). Cette signification s'est perdue dans le sanskrit postérieur, mais elle s'est conservée pure dans les anciennes langues éraniennes. Ainsi l'*Avesta* dit ; « *airjanem vaēgo* » (patrie des

très-loin dans la Sogdiane, vers les sources de l'Oxus et de l'Iaxarte. La plus ancienne période de l'histoiredes Aryas est un mystère pour nous. Mais, à une époque peu éloignée de leur première séparation, nous pouvons déjà voir un peuple voué essentiellement à la vie pastorale, mais non pas cependant tout à fait étranger à

Aryas); il donne le nom d'Arie à toute la contrée habitée par les croyants en la religion dont l'*Avesta* est la Bible; *Aryan et d'origine aryane*, c'est ainsi que le roi Darius se nomme lui-même dans une des inscriptions cunéiformes; même après l'invasion, l'occupation et la domination étrangères, les Sassanides s'intitulent *rois des races aryanes et non aryanes;* le nom actuel même du pays dont nous parlons nous rappelle encore ce nom ethnique. Pour quelle raison les deux peuples mentionnés furent-ils appelés *Aryas*, c'est ce que l'on ne peut déterminer avec certitude, et les savants les plus considérables sont divisés sur ce point, surtout sur la signification de la racine *ar*. Lassen (*Indische Alterthumskunde*, I, 5) croit que les Indiens s'appellent *Āryās* « en leur qualité d'observateurs d'une loi religieuse et civile scrupuleusement maintenue, comme membres de l'Etat indien, et en opposition au *Mlēk'ha*, barbare ou contempteur de la loi sacrée. » Cette opinion est partagée par Pott (*Etymologische Forschungen*, etc., 2e édit., 2e part., 3e sect., p. 48 et 71), qui découvre, dans le mot *Āryās*, les fidèles opposés aux infidèles, et par Spiegel (*Beiträge*, etc., I, 129-134), pour lequel ce nom signifie « les justes. » Max Müller, au contraire (lect. 6 de la sér. I) est porté à voir dans les Aryas un

l'agriculture, qui gagne de plus en plus du terrain surtout chez les Aryas occidentaux, pendant que les Aryas orientaux demeuraient plus fidèles à la vie pastorale primitive. Déjà le soc laboure le sol ; déjà le bœuf est soumis au joug ; déjà le char se meut; menuisiers et forgerons

peuple qui s'était ainsi nommé lui-même d'après sa vie agricole, et à croire qu'il l'avait fait ainsi par opposition aux races nomades et ennemies, qui s'appelaient *touraniennes* (de *tura* qui indique la vitesse du cavalier). Fick (*Vergleichendes Wörterbuch*, etc., 2ᵉ édit., p. 1046), traduit le mot *Āryās* par *compagnons.* Suivant une récente hypothèse de G. Gorresio (*Rivista di filologia e d'istruzione classica*, Torino, 1872, I, 4-8), les *Āryās* seraient les *émigrants*, les *errants*, « parce que les peuples ariens furent dans les temps antiques ce qu'ils sont encore aujourd'hui, les *voyageurs par excellence* ».

Or, comme ce nom apparaît avec signification ethnique non-seulement dans les langues antiques des deux peuples sus-mentionnés (qui, plus que les autres de même souche, se rapprochaient de l'arya primitif et fondamental), mais encore dans celles des Arméniens et des Ossètes; comme on rapporte que la Thrace fut autrefois appelée Arie, et que suivant Pictet, la racine de ce nom se retrouve même dans le nom national de l'Irlande, plusieurs savants ont jugé opportun d'appliquer ce terme pour désigner les langues et les peuples dits indo-germaniques, « indo-européens, » etc., considérés dans leur unité primordiale. Voy. surtout l'ouvrage cité de Pictet (I, 27-34) et la lecture déjà mentionnée de M. Müller.

travaillent; on file et l'on tisse, et non grossièrement encore; on élève des maisons commodes qui, se multipliant rapidement, forment des villages, des bourgs, peut-être même des villes munies d'enceintes, et auxquelles aboutissent des routes accessibles aux chars. Ce peuple de pasteurs et d'agriculteurs a pour aliments le lait, les céréales diversement préparées, des viandes bouillies et rôties, des légumes; pour boissons, l'hydromel, et, suivant toute probabilité, le vin est déjà connu. Les armes de guerre et de chasse sont la lance, le javelot, l'arc et les flèches, l'épée, la massue, la hache de guerre; le bouclier défend le corps contre les coups ennemis; on combat à pied, à cheval, sur des chars; déjà l'astuce accompagne le courage; la navigation commence à peine.

Mais, ce qui mérite toute notre considération, c'est l'état sain et robuste de la famille, même dans les temps les plus antiques de la civilisation arienne. La conservation de la famille est confiée au mariage, dont des rites solennels ac-

compagnent la célébration. L'amour et le respect sont les liens qui unissent entre eux le mari et la femme, le père et les fils, et tous les membres des familles ariennes. Accrues par l'introduction de serviteurs salariés, et d'esclaves de guerre, ces familles, qui se distinguent entre elles au moyen de noms patronymiques, tendent à s'agrandir et à donner ainsi naissance à des communautés toujours plus nombreuses. De la famille on passe au clan, du clan à la tribu, de la tribu au peuple, avec des pouvoirs directeurs de plus en plus élevés, du chef de clan au roi; de là, selon toute vraisemblance, une confédération de tribus plus ou moins indépendantes. Le droit de propriété est reconnu et assuré. La monnaie ne semble pas encore en usage: on y supplée peut-être par un échange d'objets, et le commerce ne dépasse pas les limites du pays. Ces hommes ont un vif sentiment de la justice et du droit; ils ont foi dans la loi et en punissent les transgressions. Ils aiment la danse, le chant, la musique, la poésie.

Les mœurs et coutumes nous échappent : cependant les cérémonies funèbres semblent avoir été très-solennelles. Ces premiers Ariens ont déjà conscience de leur vie intime, et l'on peut déjà découvrir en eux le germe de cette activité intellectuelle qui a fait de la race indo-européenne la créatrice de la philosophie. Leur système numérique est décimal, leur année est de trois cent soixante jours. La tradition d'un déluge est encore vivante parmi eux. Ils croient aux esprits et à la magie, et ils essayent d'éloigner les maladies par des exorcismes. Dans la forme qu'elle a atteinte aux derniers jours de leur unité, leur religion est un polythéisme déjà très-développé, quoique plus simple que ceux qui en tirèrent leur origine ; leur Olympe est la nature considérée dans ses phénomènes les plus grandioses ; ils adorent le ciel, la terre, le soleil, l'aurore, le feu, les eaux, les vents, sous des noms dont la signification garde encore sa transparence primitive ; de là une riche mythologie qui se développera plus tard. A. Pictet

croit y avoir retrouvé des traces d'un monothéisme primitif (1).

Cette reconstruction idéale du monde arien primitif, tentée par A. Pictet, n'est guère différente de celle dont l'auteur du *Vergleichendes Wörterbuch*, A. Fick, nous a donné une esquisse dans son dernier ouvrage (2). Mais, tandis que Pictet et la plupart des savants contemporains considèrent l'Asie comme la patrie des Ariens,

(1) La vaste érudition, le soin scrupuleux, le vif sentiment de l'âge primitif, et les autres qualités dont l'illustre glottologiste a fait preuve dans cet important travail, ne doivent cependant pas nous empêcher de dire à nos lecteurs qu'il a été blâmé, pour un grand nombre d'affirmations inexactes, par Weber et par Kuhn (*Beiträge*, etc., II, 250-56, 369-82). Le premier, indianiste de grande valeur, fait remarquer que l'auteur des *Origines* n'a pas su se servir correctement du sanskrit en le faisant valoir à peu près comme la langue mère des autres langues ariennes, et que, ne tenant pas compte du développement historique de cette langue, il admet comme primitifs des mots et des significations de mots qui ne se produisent qu'à une époque postérieure. Ces critiques, relatives au premier volume de l'ouvrage, en ébranlent en partie l'autorité: l'ouvrage est néanmoins non-seulement utile, mais nécessaire à nos études.

(2) *Die ehemalige Spracheinheit der Indo-Germanen Europas*, p. 262-391.

Latham, Benfey, Geiger, Cuno ont voulu la chercher en Europe : le premier à l'est ou au sud-est des Lithuaniens; le troisième, en Allemagne, et surtout dans la partie moyenne et occidentale; le quatrième dans l'Allemagne du Nord et au nord-ouest de la France; Spiegel même ne se refuse pas à la possibilité de l'origine européenne des Aryas. Les arguments avancés à l'appui de cette nouvelle hypothèse sont en partie glottologiques, en partie tirés de l'anthropologie physique : les uns et les autres sont rares et de peu de poids, si nous ne sommes pas dans l'erreur. Les formes asiatiques des mots et des mythes ariens, la plupart beaucoup plus voisines du type primitif que les européennes, sont toujours pour nous un grave indice que la patrie de nos aïeux n'était pas située en Europe, mais en Asie (1).

(1) Höfer, *Die Heimath des indo-germanischen Urvolkes*, dans la *Zeitschrift* de Kuhn, XX, 379-384. On trouvera dans cette monographie les citations nécessaires. Voy. aussi Hans von Wolzogen, *Der Ursitz der Indo-Germanen*, dans la *Zeitschrift* de Lazarus et Steinthal, VIII, 1-14.

Comment s'est divisé et subdivisé le peuple arien primitif: dans quel ordre se sont succédé ses migrations? C'est ce que nous ne pouvons encore dire avec une évidente certitude. Il serait néanmoins injuste de nier que, sur ce point obscur du problème, une vive lumière n'ait été répandue par les investigations récentes relatives au degré de parenté qui relie entre elles les langues de notre souche. Mais nous ne répéterons pas à ce sujet ce que nous avons déjà dit plus haut (II, 4). Nous ajouterons seulement que Aug. Fick, par le seul instrument de la comparaison glottologique, a tenté de découvrir et de retracer les caractères les plus remarquables, tant de la civilisation des Aryas encore réunis que de celle des Aryas d'Europe considérés dans leur unité préhistorique, vaillamment soutenue par lui. Cette civilisation des Aryas d'Europe, encore réunis entre eux au moins par la langue, se montre, dans presque tous ses éléments, supérieure à celle qui semble avoir appartenu en propre à la nation proto-

aryane, et cette supériorité éclate tout particulièrement dans la marche progressive de l'agriculture (1).

§ III. — Après avoir découvert et expliqué par la méthode comparative les affinités existantes entre les langues des peuples indo-européens, on découvrit des analogies entre les noms mythiques de ces différents peuples (2). Quelle fut, quelle devait être la conséquence d'une semblable découverte? De même qu'après avoir démontré la parenté des langues ariennes, il devint évident que chacune d'elles devait être

(1) Fick, *Op. cit.*, *loc. cit.*

(2) Il était si naturel de passer de la recherche comparative des langues à celle des mythes, que G. Jones, qui, le premier, proclama l'origine commune des langues appelées ensuite indo-germaniques par F. Schlegel, fut aussi le premier à tenter une comparaison des dieux de l'Inde avec ceux de la Grèce et de l'Italie (*On the gods of Greece*, *Italy and India*, dans le volume 1 de ses œuvres, p. 229 et suiv., cité par M. Müller [lect. 9, sér. 2). L'insuccès de cette remarquable tentative vient de l'état dans lequel était alors la philologie indienne, qui n'avait pas encore pénétré profondément les hymnes vêdiques, dont nous ferons tout à l'heure ressortir l'immense importance pour la science des mythes ariens.

étudiée dans ses rapports avec les autres, de même, après qu'eut été rendue manifeste la parenté des noms mythiques, on vit clairement que les mythes, eux aussi, devaient être étudiés dans leurs rapports réciproques, afin de ne pas séparer dans la science des objets réunis dans la réalité. Et, de même que dans la comparaison des langues on ne tarda pas à découvrir la grande part qu'il fallait faire à la vieille langue de del'In comme à celle qui conservait en elle l'image la plus fidèle de la langue mère antique, de même, dans la comparaison des mythes, on ne tarda pas à comprendre la suprême importance des mythes indiens, tels qu'ils se présentent encore à nous dans les hymnes du *Ṛgvēda*, expression la plus ancienne non-seulement de la pensée indienne, mais encore de la pensée indo-européenne. Dans ces hymnes, les noms des dieux que, merveilleusement transformés par l'art, la Grèce contemplera plus tard, réunis dans leur Olympe, et qu'elle enfermera dans les poëmes homériques et les

statues de Phidias, dans ces hymnes, ces noms se présentent sous des formes telles, qu'ils ouvrent la voie aux recherches du linguiste, qui, mettant leur racine à nu, apprend à découvrir le sens primordial du mythe et la signification du mot qui, plus tard, désignera un dieu. C'est là que l'on peut surprendre, se développant encore, les êtres mythologiques, les héros de l'épopée, les personnages de ce drame : la mythologie hellénique; ils ne sont pas encore, ils se font, ils deviennent; c'est là que l'on peut voir les forces naturelles prendre de plus en plus les attributs de la personnalité, et le rude naturalisme antique tisser peu à peu la trame du mythe postérieur. Incertain encore et ondoyant entre la matière et l'esprit, entre la nature et la personnalité, dans les hymnes vêdiques, ce mythe recevra plus tard du génie grec les formes plus humaines et plus esthétiques en lesquelles l'art eut la puissance de le transformer, de telle sorte, que la critique moderne ne reconnaîtra qu'avec difficulté en lui le fils

rude et grossier de la nature. Avouons franchement que ces recherches comparatives n'en sont encore qu'à leurs commencements, et que la science est souvent contrainte de se mouvoir sur un terrain peu solide : mais souvenons-nous en même temps et rappelons aux sots dépréciateurs de cette science, qu'elle ne fait que naître d'hier, et qu'elle a déjà un admirable monument dans le chef-d'œuvre de Kuhn (1) d'où sortit, éclairée d'une lumière nouvelle, cette grande figure de Prométhée immortalisée par Eschyle. Confessons que le sphinx de la mythologie n'a encore dévoilé qu'une partie de son secret, et que le mythologue contemporain doit répéter avec Grimm : « J'interpréterai tout ce que je pourrai, mais je ne puis interpréter

(1) *Die Herabkunft des Feuers und des Göttertranks*, etc., Berlin, 1859. Sur cet important travail, voyez Baudry, *Les mythes du feu et du breuvage céleste chez les nations indo-européennes* (*Revue germanique*, etc., XIV, 353-87, 535-56 ; XV, 5-42) ; Reville, *Le mythe de Prométhée* (*Revue des Deux Mondes*, XL, 842-70) ; Steinthal, *Die ursprüngliche Form der Sage des Prometheus*, dans la *Zeitschrift* de Lazarus et Steinthal, II, 1-29.

tout ce que je voudrais; » mais la jeune science avance toujours, et l'avenir lui appartient (1).

Il ne nous est pas loisible de montrer combien

(1) Outre l'ouvrage cité de Kuhn, consultez la récente monographie du même, *Ueber die Entwicklungsstufen der Mythenbildung* (Berlin, 1874) et le livre de Schwartz, *Der Ursprung der Mythologie* (Berlin, 1860). Ajoutez-y M. Müller, *Comparative mythology*, publiée dans les *Oxford essays* et de nouveau dans les *Chips from a german workshop* (II, London, 1867, p. 1-143, traduite en français (Paris-Londres, 1859). Id., *Lectures*, etc., sér. 2, lect. 8 et suiv.; Bréal, *Hercule et Cacus*, *Le mythe d'Œdipe* (Paris, 1863); Cox, *The mythology of the arian nations* (London, 1870). La valeur de ces recherches a été soumise à l'examen critique par Emile Burnouf (*La science des religions*, Paris, 1872, p. 29-34), et surtout par Baudry (*De l'interprétation mythologique*, dans la *Revue germanique*, XXXII, 200-232), et par Trezza (*La mitologia comparata e l'origine dei miti*, dans le *Politecnico*, XXV, 93-109). Ce terrain de la mythologie comparée a été hardiment exploré par le savant et infatigable A. de Gubernatis (*Zoological mythology*, London, 1872) (Traduite en français. Paris, 1875, Durand). *Letture sulla mitologia vedica*, Firenze, 1874. Combien la mythologie comparée contemporaine, malgré ses défauts, est supérieure à l'interprétation ancienne des mythes, c'est ce dont on peut s'assurer par un examen, même rapide, des opinions formulées par les savants anciens et modernes sur l'origine des mythes et surtout sur ceux des Grecs. Sur ces derniers, les ouvrages suivants sont riches en indications : Grote, *History of Greece*, I (London, 1847), p. 460 et suiv.; Maury,

l'étude comparative des mythes est utile à l'histoire des religions et de l'art, surtout de l'épopée arienne, dans laquelle circule, comme nous l'avons dit, le sang du mythe (1): faisons seulement observer que cette puissante conspiration de sciences comparatives a donné naissance peu à peu à cette psychologie de la race indo-européenne, psychologie éminemment historique, qui, seule, peut nous donner une idée vraiment scientifique du génie des peuples ariens et répandre de nouvelles lumières sur la philosophie de l'histoire.

§ IV (2). — Il nous faut maintenant redes-

Histoire des religions de la Grèce antique, Paris, 1857-59, III, 337-474; Ménard, *Du polythéisme hellénique*, Paris, 1863, p. 322-69; Denis, *Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité*, Paris, 1856; Emeric David, *Jupiter*, etc., Paris, 1833, II, 1-309 et I, 10-71; Renan, *Etudes d'histoire religieuse*, Paris, 1857. (*Les religions de l'antiquité*.)

(1) De Gubernatis, *Fonti vediche dell' epopea illustrate*, Firenze, 1867.

(2) Curtius, *Die Sprachvergleichung in ihrem Verhältniss zur classischen Philologie*, Berlin, 1845; Id., *Philologie und Sprachwissenschaft*; Id., *Erläuterungen*, etc.

cendre des hauteurs où nous avait élevé notre sujet, et prendre congé de nos lecteurs par quelques mots sur l'influence exercée par la linguistique nouvelle sur l'étude pratique des langues. Il est évident que l'on apprend une langue d'autant plus facilement et rationnellement que la grammaire en est plus régulière et moins chargée d'exceptions aux règles générales. Mais, pour que le domaine des lois grammaticales s'étende et celui des exceptions se retrécisse davantage, il faut de toute nécessité connaître les vrais principes suprêmes qui régissent une langue. Or, c'est précisément la nouvelle linguistique comparative qui nous ré-

Schenkl, *Werth der Sprachvergleichung für die classische Philologie*, Gräz, 1864. Bréal, *Quelle place doit tenir la grammaire comparée dans l'enseignement classique?* Paris, 1873. Lattmann, *Die durch die neuere Sprachwissenschaft herbeigeführte Reform des Elementarunterrichts in den alten Sprachen*, Göttingen, 1873. Jolly, *Schulgrammatik und Sprachwissenschaft*, etc., München, 1874, etc. D. Pezzi, *Considerazioni sull' istruzione*, etc., dans la *Rivista di filologia e d'istruzione classica*, I, 432-38. Perthes, *Zur Reform des lateinischen Unterrichts auf Gymnasien und Realschulen*, Berlin, 1873-74.

vèle ces principes et ces lois, et rend par cela même plus facile et plus rationnelle à la fois, l'étude d'une langue arienne quelconque. Voilà pourquoi on peut dire que G. Curtius a bien mérité de l'enseignement du grec, en nous donnant une grammaire dans laquelle les résultats les plus certains des récentes recherches linguistiques sont condensés avec une surprenante habileté didactique (1). Dans cette grammaire, on trouve une large et exacte exposition des lois phoniques; il y est donné une juste idée du thème et des suffixes modificatifs; l'unité de la flexion nominale et celle de la flexion verbale sont rendues visibles; cette dernière est divisée par temps; les formes dialectales et les soi-disant irrégularités sont le plus souvent ramenées aux lois générales dont elles ne sont que les manifestations; la syntaxe exposée avec une force de logique admirable. Il n'est donc

(1) Cette habileté apparaît dans le livre déjà cité de C. Curtius, *Erläuterungen*, etc., dans lequel l'illustre professeur expose les motifs qui l'ont conduit à composer sa grammaire et les difficultés qu'il a souvent rencontrées.

point étonnant qu'en moins de dix-sept ans cette grammaire se soit propagée dans presque tout le monde civilisé (1), et que la méthode qu'elle a inaugurée (2) ait fait disparaître pour toujours d'un grand nombre d'écoles certains *abrégés* qui, en se perpétuant, les auraient déshonorées. Nous n'ignorons pas que la méthode nouvelle semble encore une dangereuse nouveauté aux professeurs vieillis dans l'amour des doctrines anciennes, ou trop paresseux pour entreprendre virilement l'étude

(1) De 1852 à 1868, cette grammaire a eu huit éditions allemandes (la dixième est de 1873) représentant 62,000 exemplaires ; elle a été traduite en italien (quatre fois), en anglais (en Amérique deux éditions), en hongrois, en bohême, en norwégien, en suédois, en hollandais, en grec moderne, sans compter deux réductions libres, et on en préparait une édition française et une polonaise. Voy. l'introduction de Fumi à sa traduction des *Erläuterungen*, p. XXI-XXII.

(2) Cette méthode fut suivie avec un succès différent par Lattmann et E. D. Müller, et par Koch en Allemagne, en France par A. Bailly et par A. Chassang, en Italie par V. Inama dans leurs grammaires grecques: par Vaniček, Bauer, Schweizer-Sidler, Dorschel, Bornhak en Allemagne, Beaufils en France, Pozzetti et Baroni en Italie, etc., dans leurs grammaires latines.

laborieuse du nouveau système : mais que ces adorateurs obstinés des idoles antiques prennent garde de rester ensevelis sous les ruines du temple ! Qu'ils suivent du reste leur route jusqu'au bout, et nous tous, qui avons foi dans la science nouvelle, suivons la nôtre ; on verra le prix qu'ils retireront des méthodes du passé, et celui que nous réserve l'avenir ; à eux les ténèbres des vieilles erreurs, à nous les lumières des révélations nouvelles.

INDEX ANALYTIQUE

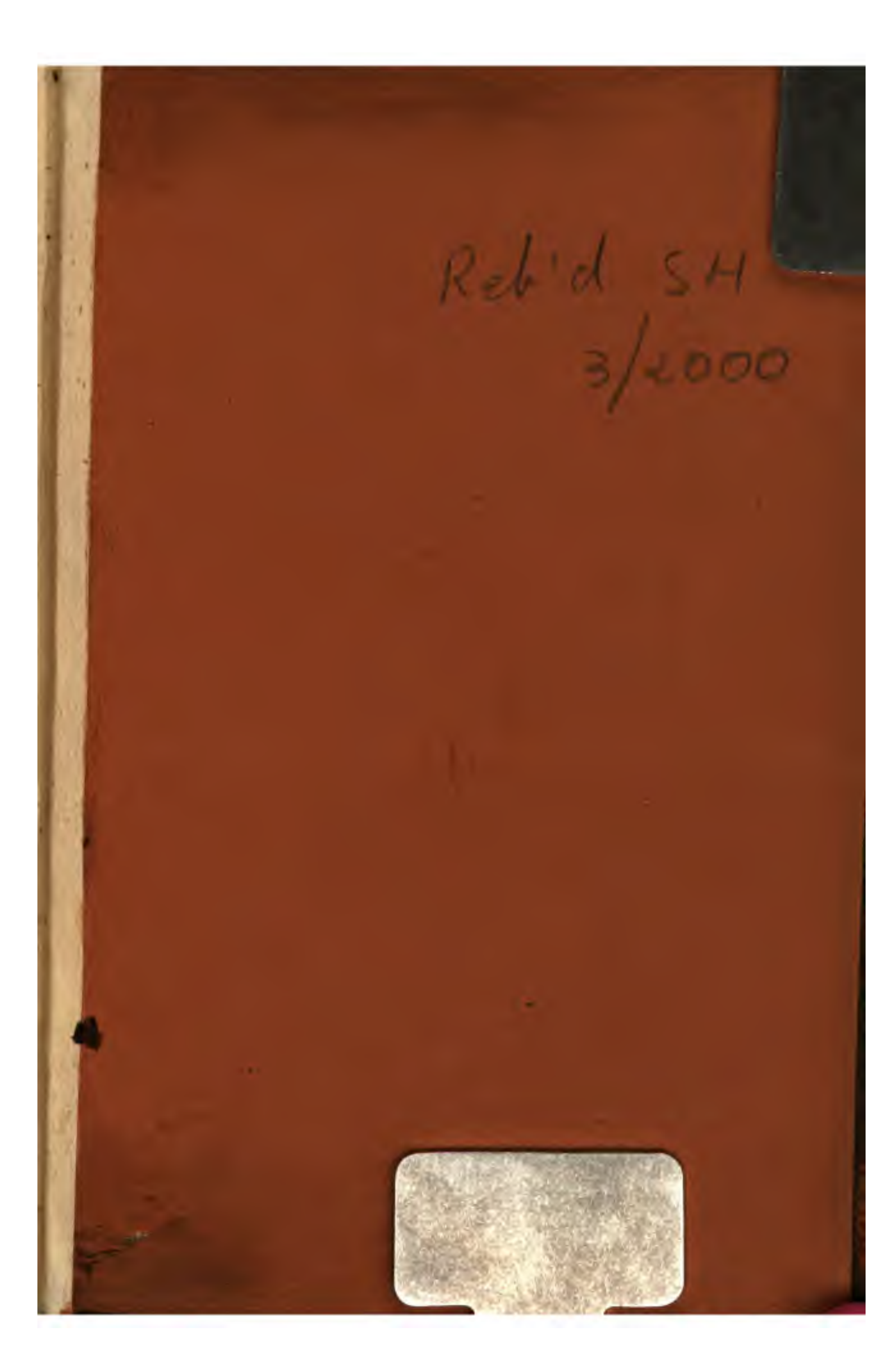
N. B. — Chaque partie traitée est précédée de notes bibliographiques.

ERRATA.

Page 9, ligne dernière, ajoutez : page 5.
« 47, « 15, au lieu de: Hebra, lisez: Hebræa.
« 49, « avant-dernière, lisez : lib. I (XVII).
« 50, « avant-pénultième, lisez: der.
« 67, « dernière, lisez : Mahābhārata.
« 68, « avant-dernière, lisez: sanskrit.
« 72, « 19, au lieu de : usage, lisez : image.
« 76, « 8, au lieu de : 1827, lisez: 1824.
« 80, « 25, au lieu de: au concours, lisez : pour le doctorat.
« 94, « 6, au lieu de : Rougée, lisez : de Rougé.
« 108, « 7, au lieu de: famille, lisez : souche.
« 111, « 20, après London, 1868, ajoutez: Traduit en français par M. Louis Havet. Paris, 1869. Frank.
« 121, « 22, au lieu de : il ne s'est révélé, lisez: elle ne s'est révélée.
« 144, « 24, au lieu de : phonologie, lisez : grammaire.
« 152, « 7, lisez : *Mahābhārata.*
« 155, « 4, lisez : *Schah-nameh.*
« 171, « 14, au lieu de : la Istyrie, lisez : l'Istrie.
« 171, « 16, au lieu de : chèque, lisez : tchéque.
« 185, « 3, lisez : et de leur réunion.
« 207, « 13, au lieu de : par, lisez : pour.
« 214, « dernière, lisez : *vaēg'o.*

TABLE DES MATIÈRES

Paris — Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1875


Reb'd SH
3/2000

